

Bernard Carrère

# **OBSERVER POUR COMPRENDRE UN TAUREAU DE COMBAT**

Editions **Passiflore**



Observer pour comprendre  
un taureau de combat

© Éditions Passiflore – 2017  
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 DAX  
[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)



Bernard CARRÈRE

Observer pour comprendre  
un taureau de combat

Editions **Passiflore**



À Jean-François, à Patrick  
en toute amitié.



## Avertissement au lecteur

La corrida que nous connaissons aujourd'hui est l'aboutissement de jeux taurins pratiqués en Espagne durant de longs siècles. Au XVIII<sup>e</sup>, le spectacle fut codifié, tel qu'il est encore maintenant. Il est donc naturel qu'il soit régi par la langue espagnole, ce qui peut être une barrière pour certains.

Des mots espagnols sont passés dans le langage courant et n'ont pas d'équivalents en français : corrida, torero, matador, novillero, muleta, ou péon désignant à la fois picador et banderillero. Certains autres mots espagnols bien connus seront utilisés tels quels dans les pages suivantes pour éviter les répétitions : *toro* ou *toro bravo* pour taureau, *ganadería* pour élevage, *ganadero* pour éleveur, *semental* pour reproducteur mâle. Enfin des mots espagnols seront employés, mais auront été déjà auparavant définis et traduits. La traduction simultanée en italique permet de se familiariser avec le sens exact des termes que les critiques et écrivains taurins emploient souvent sans retenue, ignorant superbement les connaissances du lecteur dans la langue castillane. Il sera plus aisé de comprendre exactement la signification d'expressions comme « *fuera de cacho* » ou « *cruzarse* » et faire la différence entre *fijeza* et *fiereza* parfois mal comprise.

Par contre, ne seront pas employés les mots ni français ni espagnol résultant d'une déformation d'usage local, tels les piquere, ganadere, toréador ou autres.





# Introduction

Nous nous proposons ici d'étudier les qualités morales, le comportement d'un taureau de combat en observant ses réactions, d'une part dans son milieu naturel à l'élevage (ganadería), et d'autre part lors de son combat (*pelea*) dans l'arène lorsqu'il confirme son titre de toro bravo.

Il ne s'agit pas de regarder et de détailler aspect, taille, couleur ou forme d'une morphologie. Pour cela on pourra se reporter à notre livre *Regarder pour reconnaître un taureau de combat*. Ici, on observera attentivement le mouvement, le déplacement dans l'arène, les réactions voire les changements de tactique durant le combat du fauve (*pelea*) face au combat de l'homme (*lidia*). Au lieu d'observer une photographie reproduisant un instant donné, il faut suivre avec soin le déroulement d'un film montrant une action à rebondissement, en essayant d'anticiper tout ce qui peut survenir d'une seconde à l'autre.

Nous ferons tout d'abord connaissance avec le taureau : son élevage, sa sélection, son activité et ses réactions, sa vie sociale dans la ganadería. Puis nous analyserons son comportement dans l'arène. Enfin une troisième partie traitera du comportement typique pour chaque caste et encaste.

Cette étude est essentiellement dirigée vers le taureau, sa connaissance et sa compréhension. L'homme ne sera observé que sous son aspect technique influant le déroulement tactique du combat, sans aborder l'aspect esthétique qui peut se développer dans un deuxième temps car ceci est une autre histoire, souvent très personnelle! La chorégraphie des différentes passes pourra être instruite par ailleurs et n'est pas abordée ici.

*Première partie*

---

COMPORTEMENT DU TAUREAU  
À L'ÉLEVAGE





## Chapitre 1

# La sélection ou comment naît un toro bravo

### AUTREFOIS

Dans les temps anciens, les taureaux (toros) combattus lors des différentes fêtes vivaient en complète liberté dans les campagnes, en groupes plus ou moins importants avec une reproduction libre mais aléatoire.

Au xvii<sup>e</sup>, quelques riches propriétaires (communautés religieuses ou particuliers de la noblesse) rassemblent dans leurs propriétés les troupeaux pour mieux les surveiller. À cette époque, on se contente de marquer les bêtes au fer rouge qui symbolise le sigle du propriétaire. Ainsi, à Aranjuez, on connaît et on admire l'élevage du patrimoine royal. À Madrid, les taureaux rouges de la famille Jijón triomphent souvent. La race navarraise règne dans le nord de l'Espagne. Le taureau andalou s'ébat dans la *marisma* du Guadalquivir.

### ***TIENTA POR ACOSO Y POR DERRIBO***

À la fin du xviii<sup>e</sup>, la famille Vázquez de Utrera représente les précurseurs de la sélection. Ils choisissent les reproducteurs mâles (sementales) par une technique qui se déroule à cheval dans de grands champs non fermés (*a campo abierto*). Les taureaux sont amenés loin de leur pacage habituel, puis lâchés un par un.



Tianta por acoso y por derribo à Rion-des-Landes le 22 novembre 2003. Le derribo est effectué par un frère Miura sous l'œil attentif d'Alvarito Domecq.

Le taureau est essayé (*tientado*) grâce à une poursuite (*por acoso*) et un renversement (*por derribo*) à l'aide d'une perche (*garrocha*) dont sont armés les cavaliers qui agissent par équipe de deux. De la réaction de la bête dépend son avenir : soit couard, il fuit se réfugier vers son enclos habituel où il se sent en sécurité et il gagne un voyage à l'abattoir ; soit il se retourne furieux et charge les assaillants et les poursuit où qu'ils aillent, gagnant ainsi par sa combativité et sa bravoure un stage dans un enclos où l'attendra un choix de vaches reproductrices (*vacas de vientre*) avec lesquelles il pourra transmettre son tempérament et sa bravoure. On assiste aussi à cette époque à une importante nouveauté : un seul mâle se retrouve avec des vaches dans un champ, clos parfois par un mur de pierres sèches (*tapia*). On peut ainsi connaître l'origine de chaque animal qui est marqué au fer de l'élevage. Des arbres généalogiques peuvent être dressés et un type d'animal caractéristique se développe dans chaque ganadería.

## ESSAI DES VACHES DANS L'ARÈNE

L'essai (*tienta*) en plein champ est une manœuvre intéressante mais longue et dangereuse pour le bétail (foulures sinon fractures des pattes), et demandant beaucoup de personnel, de chevaux et de place (piste plate de 1 000 à 1 500 mètres). Cette technique maintenant assez peu utilisée, en dehors de chez Miura, sinon pour la tradition, a été remplacée par un essai dans des petites arènes (20 à 30 mètres de diamètre) dont sont équipés tous les élevages. Ceci permet d'évaluer les réactions du bétail dans quasiment les mêmes conditions qu'une corrida.

La vache entre dans l'arène où l'attend un picador armé d'une pique spéciale (*pica de tienta*) peu traumatisante car l'embout métallique est plus petit. La vache exprime là sa combativité (*casta*) et son courage (*bravura*).

Le nombre de piques subies est important, sachant que la première est pratiquement anecdotique car la vache rencontre obligatoirement à un moment ou un autre le cheval du picador qui est le seul obstacle dans l'arène. La deuxième est plus réfléchie car il n'y a plus le phénomène de surprise. La ou les piques suivantes ont beaucoup plus de valeur. La bête dépasse les notions de douleur et de défaite dans le combat qui l'ont marqué physiquement et psychologiquement : on est en présence d'un animal qui fait fi de sa douleur et qui repart courageusement au combat montrant ses qualités de race (*casta*) et de bravoure face au mal. D'une manière générale, les éleveurs demandent à la vache au moins



*Pique de tienta par Alain Bonijol lors de l'inauguration de sa placita de tienta le 30 avril 2016. Becerro de Jean-Louis Darré (Camino de Santiago).*

trois rencontres. Il y a des exceptions comme chez Torrestrella qui exige au moins six rencontres avec le cheval. Pour d'autres, une ou deux rencontres suffisent (hélas!).

Mais le nombre de piques n'est pas tout. Il faut aussi juger la manière dont elles sont prises, le style qui marque ces rencontres. Seront des mauvais points si la vache réfléchit, hésite, regarde à droite et à gauche comme cherchant la sortie, gratte la terre, renifle le sol, recule, ne démarre qu'après un long moment, s'avance avec une course hachée et irrégulière, puis sort rapidement du contact sans aucune sollicitation, parfois même en beuglant ce qui est un signe de couardise.

Ensuite, la vache est mise en place progressivement de plus en plus loin du cheval, donc avec de plus en plus de difficulté, jusque près de la porte du *corral*, là où elle était précédemment en sécurité et en toute quiétude (*querencia*); son élan vers le cheval situé en *contre-querencia* n'en sera que plus apprécié surtout si, la tête levée, elle regarde avec fixité (*fijeza*) son opposant comme le bravant. Elle démarre, répondant à l'appel (*cite*) du picador, en trotinant d'abord, puis en accélérant vers son but dans un rythme régulier (*templado*), tout en défiant l'adversaire, la tête haute sûre d'elle-même, elle l'aborde au galop en « mettant la tête » c'est-à-dire en la baissant au moment de la rencontre pour essayer de renverser ce monument qui se dresse devant elle. Avec hargne, rage et férocité (*fiereza*), elle va pousser arc-boutée sur ses pattes arrières, creusant ses reins, fixée sur son effort sans



Tienta de vaches chez

chercher une fuite quelconque. Moment intense de beauté et de bonheur pour le spectateur, de joie pour l'éleveur. Tout ceci se passe dans un silence profond, d'attention, de respect et de passion, seulement entrecoupé par le *cite* du picador (hoo-hooo!), la respiration de la vache, son galop, le choc sur le caparaçon et enfin un ordre bref de l'éleveur pour faire cesser l'épreuve : « *Otra!* » ou « *Puerta!* ».

La deuxième partie de l'épreuve sera assurée par un professionnel, muleta en main. Il s'agira de déterminer après la combativité (*casta*) et le courage (*bravura*), la troisième qualité de l'animal, la « toréabilité » basée sur la noblesse (*nobleza*). Il est important que ce soit un vrai professionnel, matador de toros ou novillero expérimenté qui fasse passer le test de la muleta car il n'est pas là pour briller, mais pour mettre en valeur les qualités de la bête tout en profitant d'un entraînement dans les mêmes conditions que celles de l'arène. Tout d'abord, on juge la résistance de l'animal qui ne doit pas s'agenouiller par faiblesse ou pire, tomber de fatigue. Puis on observe sa fixation sur la muleta (*fijeza*), sa disponibilité et son entrain (*alegría*) et, caractère très important, sa mobilité (*movilidad*) : elle doit se mouvoir au galop et non au pas, son rythme doit être régulier et sans à coup (*nobleza*), doit démarrer à la première sollicitation (*toque*), doit baisser la tête pour aller chercher le bas de la muleta (*humillar*), ne pas donner des coups de tête intempestifs de tout côté (*derrote*) ou de bas en haut (*bachazo*), ne pas chercher sournoisement le matador derrière le leurre



Gerardo Ortega Sánchez (Huelva).



(*engaño*) en visant les chevilles de l'homme (*sentido*). Elle doit porter des attaques droites et féroces (*fierexa*) et les répéter inlassablement sans arrêt (*codicia*), ne pas montrer des sautes d'humeur par des attaques variées, irrégulières, brusques de défense (*genio*) et ne pas avoir une attirance pour un point refuge fixe de l'arène (*querencia*). La liste des qualités est longue !

L'éleveur responsable et le *mayoral* jugent tous ces comportements et les notent d'une façon plus ou moins objective, car ils recherchent certaines qualités plutôt que d'autres pour répondre à leurs goûts, à leurs sensibilités et aux nécessités de l'élevage. Les vaches seront classées par exemple en : S = supérieure, TB = très bonne, B = bonne, R = *regular* ou passable, et D = comme déchet (*desecho*) réservé à l'abattoir.

On peut aussi, suivant une grille personnelle, noter les bonnes qualités pour arriver à une note allant de 1 à 10. Mais le point le plus délicat est la définition des critères recherchés. On retiendra telle et telle autre bête qui, dans l'absolu, ne sont peut-être pas les meilleures pour tout le monde, mais ce seront celles dont aura besoin l'élevage à ce moment-là car présentant un type de caractère manquant ou peu développé dans la ganadería et qui plaît à l'éleveur ou aux... matadors ! À chacun sa vérité. Pour un éleveur, seules compteront la caste et la bravoure de l'animal qui animeront un combat émotionnel. Pour un autre, peu importe que la bête ne soit pas très brave si elle a de la noblesse et qu'elle répète sa charge (*codicia*). Elle permet ainsi au torero d'exécuter un ballet de plusieurs dizaines de passes de muleta au ras des cornes qui certes ne sont pas inoffensives, mais du moins parfaitement « collaboratives ».

L'aspect physique de la vache est beaucoup moins important que celui du toro reproducteur. On voit chez les plus vieilles reproductrices des formes de cornes particulièrement contournées comme de vieux ceps de vigne. Chez certaines, il faut scier la corne *brocho* tous les deux ou trois ans pour l'empêcher d'aller abîmer l'œil !

Dans la ganadería du Lartet de Paul et Jérôme Bonnet, on peut voir une vache *colorada* boiteuse de naissance : la jambe arrière gauche est atrophiée, mais aussi le bassin qui est 20 centimètres

plus bas à gauche qu'à droite. À l'âge de la *tienta*, l'éleveur voulait la diriger vers l'abattoir lorsque ses amis ont insisté pour la présenter devant le picador. Elle montra alors une telle bravoure et tant de caste qu'elle alla rejoindre un mâle et depuis donne chaque année un produit toujours classé parmi les meilleurs ! Peut-être à cause de son handicap avait-elle déjà l'habitude d'une plus grande agressivité ?

## SÉLECTION DES MÂLES

Nous venons de voir la sélection des vaches reproductrices (*vacas de vientre*). Pour les mâles reproducteurs (sementales) la démarche est différente. Tout d'abord, l'éleveur regarde dans les registres de la ganadería où sont notées toutes les bêtes avec leur date de naissance, l'identité des géniteurs et ascendants avec leurs notes de *tienta*, leur devenir et le résultat dans l'arène. Il retient alors les jeunes mâles dont les parents avaient les meilleures notes, s'assurant qu'ils présentent également une morphologie parfaitement dans le type de l'encaste de l'élevage (*trapío*). Certains éleveurs en restent là, se fiant uniquement à la généalogie. Mais ils ne sont pas nombreux et même plutôt rares, comme c'est le cas chez Cuadri.

Si vous allez visiter la ganadería Ana Romero à Alcalá de los Gazules (Cadix), il vous sera difficile de voir beaucoup de vieux sementales. Ici, on sélectionne un *eral* de trois ans uniquement sur son phénotype et sur les notes de ses parents qui sont consignées dans les livres de la ganadería. Le *novillo* est mis sur un petit groupe de vaches sans être passé par l'épreuve de *tienta* et, au bout de deux ans, part pour être combattu en corrida formelle. Là, il est observé scrupuleusement et noté, ainsi que ses produits parmi lesquels on choisira, ou non, un nouveau reproducteur. Les sementales ne sont donc pas gardés et on perd parfois rapidement un bon produit. Mais l'avantage du système est d'ouvrir les familles et donc de diminuer ainsi la consanguinité et ses inconvénients.

## TIENTA DE MACHOS

Pour la majorité des ganaderos, les éléments sélectionnés à l'aide des livres et suivant leur ligne et allure générale en adéquation avec le type de la ganaderia (*trapió*), sont soumis à l'épreuve d'essai des mâles (*tienta de machos*). La taille et le volume (*tamaño*) comptent peu à ce niveau-là. Dans l'arène de l'élevage en suivant un protocole particulier, l'épreuve de la pique sera réalisée sans l'aide de la cape. Si d'ores et déjà le *novillo* ne convient pas à l'éleveur, il sera retiré et, n'ayant vu ni cape ni muleta, pourra être affronté dans un spectacle officiel. On doit alors préciser sur l'affiche ou le programme que la bête n'a pas réussi son examen par la mention : « *Desecho de tienta* », ce qui hélas n'est pas toujours indiqué.

Cette épreuve d'essai pour les futurs reproducteurs se déroule dans les arènes de l'élevage avec un picador et au moins trois ou quatre hommes qui courent vite. Ce sont eux qui mettent le jeune mâle en place face au picador, à la bonne distance. Après la pique, ils le sortent du cheval (*quite*) sans l'aide de la cape (*a cuerpo limpio*) en s'aidant seulement d'une branche munie d'un rameau de feuille pour attirer l'attention du fauve. Le taureau, plus rapide, fonce vers l'homme qui a réalisé le *quite* et quand il va le rattraper, son compagnon fait à son tour le *quite* et l'attire vers lui avec son rameau. Ainsi, après plusieurs attaques alternativement de chaque côté, le taureau se retrouve berné, éberlué et fixé à bonne distance du picador où l'ont amené les deux coureurs qui se déplacent en parallèle et perpendiculairement au cheval du picador. Celui-ci peut alors citer la bête pour la pique suivante. Si les piques sont fatigantes pour le taureau, elles le sont aussi pour les garçons, d'où l'intérêt de se relayer pour ce jeu d'équipe délicat, complexe et somme toute dangereux. Le taureau court plus vite que l'homme en ligne droite ; mais ce n'est pas un animal très agile sur ses quatre pattes. De plus, il n'est pas chasseur donc pas habitué aux changements de direction et de rythme avec des accélérations brutales. Les garçons devront

se positionner assez loin pour ne pas se faire attraper, mais aussi suffisamment près pour capter rapidement l'attention de l'animal ; la limite est délicate.

Le nombre et le style des piques seront jugés comme décrit précédemment pour les vaches afin de déterminer leur caste et bravoure. Si l'épreuve s'avère favorable, le ganadero pourra parfois demander un complément d'information avec un rapide combat par un professionnel muleta en main. À l'issue de ce test lui aussi positif, l'heureux lauréat rejoindra une dizaine de demoiselles dans un enclos où il pourra leur rendre hommage. Si, au bout de trois ou quatre ans, on se rend compte que les produits sont bons, le nombre de vaches pourra augmenter à vingt ou trente suivant les élevages. On les choisira au sein de différentes familles (*reatas*) en fonction de leurs caractéristiques physiques et morales qui se compléteront avec celles du mâle, véritable alchimie de chaque éleveur qui s'appuie sur ses propres expériences et secrets. Certains ganaderos essayent les mâles à trois ans au lieu de deux ans, ce qui permet de mieux les connaître car ils sont plus près de l'âge du combat. Mais, inconvenient, on perd un an pour évaluer les résultats à l'âge adulte.

## **LE CHOIX DES REPRODUCTEURS**

Pour obtenir une race de taureaux ayant des caractères stables sur plusieurs générations, il faudra au départ avoir des reproducteurs mâles et femelles correspondant à une même race et aux caractères bien définis et homogènes chez tous. Mais au bout de quelques générations on découvre le revers de la médaille : la consanguinité favorisera l'apparition ou la réapparition des tares anciennes, sans compter les faiblesses physiques, d'où l'intérêt d'avoir dans son élevage plusieurs familles de même origine mais de parenté éloignée. Avant qu'il ne soit trop tard, il faudra « rafraîchir le sang » en introduisant des éléments de même race, mais pris chez un confrère, donc sans consanguinité récente.

La technique de croisement de deux races distinctes est possible sans toutefois avoir une certitude de réussite. Pour cela, il faudra avoir une base pure ou du moins des caractères bien fixés pour chacune des deux races afin que les croisements donnent un produit homogène. Cette technique a été expérimentée par le Conde de Santa Coloma en 1905. Il éleva des Murube de Ibarra d'une part et des Saltillo d'autre part. Puis il croisa les deux races tout en gardant précieusement de côté les deux points de départ purs. Au début, il effectua des croisements sur un petit nombre d'éléments pour vérifier que les deux lignées « se lient bien », s'harmonisent et donnent de bons résultats que l'on ne pourra connaître qu'à l'âge de deux ou trois ans, ou mieux quatre ans. On intensifiera ensuite les croisements en multipliant les reproducteurs en tenant compte des goûts du ganadero, du public et surtout de la gent torera afin d'éviter l'impasse commerciale. Lorsqu'en 1932, Joaquín Buendía reprit l'élevage du Conde de Santa Coloma qui avait perdu beaucoup de ses qualités, il repartit à zéro. Il récupéra des Ibarra et des Saltillo pour obtenir les sujets les plus caractéristiques de chaque race. De nouveaux croisements purent alors être réalisés mais il fallut plus de dix ans pour pouvoir valider les résultats.

La patience est une vertu ganadera ! La famille Buendía a remarqué empiriquement que le père et la mère transmettent leurs qualités et leurs défauts chez les enfants mais aussi, et d'une manière encore plus affirmée, chez les petits-enfants. Il faudra donc attendre six à huit ans pour découvrir tous les gènes transmis ; très ennuyeux si on a affaire à un grave défaut. Tant qu'on n'a pas le résultat des premières saillies, les sementals sont mis au repos dans un *corral* spécial pour mieux « fonctionner » le printemps suivant. Pour éviter les frictions possibles entre eux, on introduit en leur compagnie quelques jeunes *erales* qui calment leurs possibles ardeurs belliqueuses.

Le ganadero est un homme humble ! Malgré tout le sérieux apporté à son élevage, il sait que le résultat n'est jamais acquis définitivement. On peut citer l'exemple de la famille Cuadri. L'élevage avait de bons résultats dans les années soixante-dix.



On sélectionna donc un semental qui avait obtenu des notes exceptionnelles en *tienta*. Mais en 1984, on dut l'éliminer ainsi qu'une soixantaine de vaches de ventre (soit la moitié de l'effectif de la ganadería). Une véritable catastrophe ! Après analyse, on comprit chez Cuadri qu'il n'était pas bon de mettre un mâle très encasté avec des vaches de fort tempérament. Il se produit dans ces cas-là un « choc » des caractères qui donne de mauvais résultats. On dit alors que le père et la mère ne « lient » pas bien. Il est préférable d'accoupler un semental brave mais plutôt mou (*blando*) avec des vaches très encastées, et inversement.

Celestino Cuadri déclare, lui : « *La ganadería es para que la disfruten los hijos* » (Ce sont les enfants qui pourront tirer profit de l'élevage).

Cas connu aussi, et qui n'est pas rare, celui d'un taureau gracié dans l'arène (*indulto*) après un combat exceptionnel et qui, une fois revenu dans l'élevage, s'avère un mauvais semental.

Autre exemple du mystère de la procréation, celui du semental Amistoso qui est le « père » de la ganadería Carlos Núñez. Il liait bien avec les vaches d'origine Rincón, mais mal avec les vaches d'origine Villamarta.

On notera aussi qu'un taureau peut, comme un humain, évoluer et donc changer de comportement au fil du temps, d'où les diverses techniques de sélection utilisées par les uns ou les autres. L'âge de la *tienta* peut varier (deux ou trois ans), tant pour la vache de ventre que pour le reproducteur. Certains éleveurs sont adeptes d'une nouvelle *tienta* un an plus tard, sachant que peut-être les bêtes ont, comme les humains, des bons et des mauvais jours suivant la forme physique ou les conditions climatiques, sinon l'humeur du moment... ?

Une constatation troublante. Felipe Bartolomé avait mis la main à la poche pour aider Jaime Buendía à acheter la ganadería du Conde de Santa Coloma. Lorsque l'élevage a commencé à être stabilisé, le partage eut lieu. Une part du troupeau à Morón de la Frontera et à Aracena pour la famille Buendía, et l'autre part

à Lebrija pour Felipe Bartolomé, les deux élevages étant dirigés simultanément par Joaquín Buendía soit le fils de l'un et le filleul de l'autre. On peut donc parler ici de deux élevages véritablement jumeaux. Or l'évolution de chacun fut différente, les résultats de Bartolomé étant nettement inférieurs. Cette différence ne peut être alors due qu'au terrain (sol et climat), seul élément différent d'après José Buendía y Cid, le propriétaire actuel. Cette opinion sur l'importance du terrain est partagée par d'autres éleveurs comme Paul Bonnet.

## L'INSÉMINATION ARTIFICIELLE

Avant de clore le chapitre de la reproduction, un mot sur l'insémination artificielle. La procédure de l'insémination artificielle grâce aux paillettes de sperme conservées à basse température dans l'azote liquide est au point et bien connue, même si la méthode n'est pas la plus utilisée. Elle permet de maîtriser parfaitement la filiation et diminue un certain nombre d'aléas de la nature.

À l'époque charnière de la fin du xx<sup>e</sup> et du début du xxi<sup>e</sup>, on a étudié et essayé la fécondation in vitro d'embryons replacés ensuite chez une mère porteuse d'une race domestique (limousine ou autre). Les recherches menées par Juan Pedro Domecq y Solís, véritable homme de sciences, se sont avérées positives, mais on en parle peu actuellement tant il est vrai que la réalisation est contraignante et chère. Mais passer de l'expérimentation ou de l'artisanat à l'industrialisation pose d'autres problèmes. Dans notre cas, quel sera le devenir du nouveau-né (*mamón*) dans un élevage ? Est-il possible de le faire grandir en batterie dans une étable ou en stabulation ? Quelle sera son évolution ? Quant à l'éthique de la corrida, ne va-t-elle pas s'écrouler aussi facilement qu'un château de cartes ?

Joaquín Buendía disait que : « *La ganadería es cosa de bruja* » (L'élevage est une affaire de sorcière). Mais de grâce, ne devenons pas des apprentis sorciers, et laissons la nature se développer sans trop l'aider à prendre de la vitesse.

## Chapitre 2

# L'évolution du taureau

### LA NAISSANCE

La gestation des bovidés dure neuf mois. Le mâle est amené auprès des vaches au début du printemps afin de profiter des chaleurs... animales. La mise bas aura lieu le plus souvent en automne ou en hiver. La future mère s'éloigne et se cache dans des taillis si possible pour vêler afin de mettre son petit en sécurité hors de vue de tous. Son manège n'échappe pas toutefois à son *mayoral* qui patrouille à cheval avec dans les poches quelques *crotales*, ces plaquettes d'identification oranges numérotées. La pose sur les oreilles doit être rapide, profitant d'un court moment d'inattention de la mère toujours prête à réagir violemment face à l'intrus qui ose toucher à son petit. Il est préférable d'agir à l'abri, depuis la remorque d'un tracteur.

Les vaches peuvent procréer pendant une bonne douzaine d'années, rarement après 18 ans. Le mâle peut, lui, saillir à partir



*Chez Pedraza de Yeltes, nouveau-né à l'abri du vent (relativement...)*

de deux ou trois ans pendant au moins cinq à huit ans. Mais certains sementales célèbres fonctionnèrent avec succès beaucoup plus longtemps, comme Diano de Vicente Martínez (16 ans), Lloron de la famille Domecq et Gaitero du Conde de la Corte (18 ans), alors que Guitarrero dura 20 ans chez Palha, au Portugal.

## LA PETITE ENFANCE



*Veau avec sa mère chez Gerardo Ortega.*

Le nouveau-né (*choto*) ne va pas quitter sa mère; il vit dans l'ombre de celle qui l'allaite et le protège farouchement. Lorsque la nouvelle herbe du printemps commence à pousser, le jeune veau (*mamón* ou *recinta*) va se mettre à brouter en alternance avec l'allaitement. Le sevrage (*destete*) se situe vers huit ou neuf mois. C'est à ce moment

qu'on les sépare (*deshijar*); opération délicate, réalisée avec l'aide de bœufs dressés (*cabestros*). La campagne se remplit des cris désespérés (*berridos*) tant de la mère que de son petit qui va être regroupé avec les frères de son âge pour apprendre une nouvelle vie communautaire. Les pleurs de l'un et de l'autre peuvent retentir durant plusieurs jours.

Telles les recrues de l'armée à qui on apprend à marcher au pas en cadence, les petits veaux sont déplacés par les hommes à cheval pour les entraîner à courir de concert. Ils apprennent ainsi à la fois le mouvement et la cohabitation.

## LA FERRADE

Arrive le grand jour de la ferrade (*herradero*) où il s'agit de marquer au fer rouge tous les veaux, mâles ou femelles, qui sont nés dans l'année. Dans l'élevage, dès l'aube, tout le monde est sur le pont; entretien des feux pour rougir les fers, tri et séparation des animaux.

Les jeunes gens s'exercent à capturer les petits veaux à la main au milieu des cris et des quolibets, avant de les fixer dans une caisse de contention (*cajón*). Interviennent des vétérinaires pour les soins (vaccination et déparasitage) et des fonctionnaires pour la tenue des registres officiels. Tout le personnel de l'élevage participe, mais aussi la famille, les cousins, les amis, sans compter les cuisinières qui restaurent largement tout le monde en un joyeux banquet.

Sur la patte arrière droite, on pose le fer distinctif de l'éleveur et le sigle de l'association dans laquelle il est inscrit. Sur la patte avant droite le dernier chiffre du millésime de naissance ou *guarismo*, sachant que l'année de naissance ne commence qu'au 1<sup>er</sup> juillet pour se terminer au 30 juin de l'année suivante. Les veaux nés entre le 1<sup>er</sup> juillet 2015 et le 30 juin 2016 porteront le chiffre 6. Enfin, sur le flanc droit on trouvera un à trois chiffres correspondant au numéro particulier de la bête dans l'élevage pour l'année en cours. Tous ces renseignements sont rapportés dans les registres officiels du bétail de la ganadería par les officiers de police présents. On y retrouvera aussi les origines de chaque bête.

Dernière opération, on n'oubliera pas de faire aux oreilles la marque distinctive de l'élevage (*señal*) qui peut être identique ou différente sur chaque oreille.

## LE DEVENIR DU VEAU

Au bout d'un an révolu, le jeune *choto* est baptisé *añojo*. Après deux ans, il est dit *eral*, c'est l'époque des novilladas sans picador pour ceux qui présentent quelques petits défauts physiques et pour lesquels un combat plus tard dans une grande arène ne serait pas accepté. Pour l'ensemble de ces deux étapes, jusqu'à l'âge de trois ans, l'animal est un *becerro*.

Lors de la troisième année, le taureau devient *utrero* ou *novillo*; c'est le moment des novilladas avec picadors. À quatre ans, l'animal est adulte et dit **toro** : *cuatreño* de quatre à cinq ans et *cinqueño* de cinq à six ans. Un toro ne peut être présenté en corrida après l'âge de six ans.

Le taureau de plus de six ans, s'il n'a pas été gardé comme reproducteur, peut être combattu en privé pour l'entraînement d'un matador. À ce stade-là, il peut aussi être vendu pour les **jeux de rues** : toro à la corde, toro emboulé, *toro de fuego*, *toro del aguardiente*. Plus rarement, ces taureaux peuvent être présentés pour les concours d'écartés à l'espagnole (*recortadores*) ou concours d'anneaux (*anillas*) ; mais ils deviennent vite méfiants, difficiles à berner car déchiffrant rapidement les feintes et les leurres. On dit familièrement qu'« Ils connaissent le latin et même le grec », et ne peuvent servir souvent car ils deviennent alors trop dangereux.

Il est évident que la plus belle réussite pour un ganadero est de faire combattre ses toros dans une arène de première catégorie durant une grande feria. Pour arriver à ce but, le taureau devra présenter un aspect physique parfait (*buena hechura*) sans aucune imperfection morphologique. Il devra en outre avoir le *trapío*, c'est-à-dire montrer toutes les caractéristiques physiques qui composent l'image type de la race de l'élevage. Reste la valeur morale qui se découvre durant le combat, hormis l'allure générale qui devra être fière, le port de tête altier, dégageant force, calme et puissance. Attention toutefois aux fanfarons qui deviendront des peureux (*mansos*) lorsque se présentera la première difficulté devant eux.

## LES HOMMES DE L'ÉLEVAGE

Le **ganadero** est l'homme (ou la femme ganadera) qui dirige l'élevage. C'est lui qui tient à jour et est responsable des registres du bétail, qui choisit les reproducteurs et compose les familles (*reatas*). Le deuxième personnage important est le *mayoral* qui est chargé d'appliquer sur le terrain les ordres du ganadero. C'est un *conocedor* : il connaît tous les animaux dans les pâturages et peut réciter leur arbre généalogique en se souvenant de tous les ancêtres et de leur attitude dans l'arène. Souvent, c'est l'homme de confiance qui a toujours vécu dans le même élevage et a pris la fonction à la suite de son père.

Le *mayoral* est aidé par un nombre variable de *vaqueros* qui toute la journée sillonnent les pâturages à cheval ou vont distribuer les aliments complémentaires (*pienso*) en tracteur. Ils surveillent les naissances, les malades et les... clôtures, déplacent les animaux aidés par les bœufs dressés (*cabestros*).

Un homme des temps modernes est de plus en plus présent : c'est le *vétérinaire*. Il surveille l'état sanitaire du troupeau, soigne les malades, opère en plein champ et applique les règlements sanitaires nationaux ou internationaux (Europe oblige!). Il permet la délivrance de la fameuse « carte verte » qui autorise le déplacement du bétail, certifiant qu'il est indemne de toute affection pouvant déclencher une épidémie (fièvre aphteuse, maladie de la langue bleue, brucellose, ...)





## Chapitre 3

# Sensibilité et armes du toro

### LA VUE (*VISTA*)

Comme chez l'homme, la vue est primordiale chez le taureau. Malheureusement, on peut observer parfois des dysfonctionnements accidentels ou maladifs.

De petits incidents peuvent provoquer de graves blessures, jusqu'à faire apparaître un handicap majeur : un frottement d'herbes ou de broussailles peut rayer la cornée de l'œil qui ensuite s'infectera et brouillera totalement la vue. Si l'œil pleure beaucoup ou présente un voile de pus (*nube*), le taureau risque fort d'être refusé le matin de la course par les vétérinaires lors de la reconnaissance des bêtes (*reconocimiento*).

Il existe des défauts de comportement. Un taureau myope n'y voit que de très près ; il faudra le toréer « dans les cornes ». Par contre, un taureau hypermétrope pourra délaissier la cape agitée à un ou deux mètres pour foncer sur celle qui se déplace à quinze mètres.

Il est difficile de percevoir dans les *corrales* des arènes un défaut de vue (*burriciego*) soit par myopie, soit par hypermétropie, soit par presbytie. Mais les hommes de confiance du matador, eux, les détectent rapidement dans un lot de sept ou huit toros pour les refuser lors du *reconocimiento* du matin : ce sont toujours les plus forts ou les plus armés... !

Il n'est pas possible de savoir si le taureau a une perception exacte des couleurs. Il est sûr par contre qu'il ne fonce pas spécialement vers la couleur rouge. Mais il est incontestable qu'il réagit vivement au mouvement, d'où le petit coup de poignet (*toque*) si important pour faire juste frémir la cape ou la muleta afin de déclencher l'attaque de la bête.

La position des yeux sur les côtés de la tête a amené de nombreuses théories sur la présence d'un champ de non-visibilité : un cône à l'avant de la face du taureau. De là est née la théorie d'une position privilégiée du torero en toute sécurité à l'intérieur de ce cône où il pourrait mener à sa guise des passes hors d'atteinte des cornes. Or, bien que cette zone existe, il faut que l'homme soit bien mince et se centre bien pour ne pas être vu<sup>1</sup>. D'autre part il devra pour s'y rendre traverser systématiquement une zone de vision et le taureau aura tout de même la sensation de sa présence à cet endroit-là.

## L'OUÏE (OÍDO)

L'ouïe est importante chez le taureau; le moindre bruit, surtout s'il n'est pas naturel, le fait sursauter. L'oreille devient une arme de défense efficace.

Le silence total est de rigueur lors des épreuves de *tientas*. Un bruit incongru, même minime, distrait le taureau en grande concentration à ce moment-là et peut perturber sérieusement le résultat.

Le bruit des cloches (*cencerros*) des bœufs dressés (*cabestros*) ramène le taureau près du troupeau lors d'un déplacement quand il a perdu du terrain en s'attardant à brouter une bonne herbe.

Le taureau possède la particularité d'orienter de manière différente chaque oreille. Ceci lui permet de décrypter deux sons simultanés, même s'ils sont d'origines différentes.

---

1. Voir *Estudio sobre diferentes aspectos de la visión y la anatomía ocular del toro de lidia* publié par Matteo Lo Sapiro sous l'égide du laboratoire d'optique du département physique de la faculté de médecine de Murcia en octobre 2015. Le cône de non-vue entre les yeux présente une profondeur de seulement 40 cm.

La musique dans l'arène peut aussi capter son attention durant le combat et le distraire malencontreusement. Ceci explique que certains matadors demandent à la musique de s'arrêter s'ils sont en présence d'un taureau plutôt distrait et qui n'a pas une grande capacité de fixité.

L'inclinaison des oreilles vers l'arrière est un signe d'attaque imminente bien connu des toreros. De plus, si c'est l'oreille droite qui bouge le plus, la corne droite sera la corne préférentielle pour frapper.

Durant le combat, le mouvement du *toque* est souvent soutenu sinon remplacé par une exclamation du torero du style « Ho, ho! Toro! » Mais l'accompagnement de toute la passe par un cri de stimulation, suivi d'un autre cri puissant à la fin de la passe est une exagération inesthétique du *toreo* moderne qui est très désagréable, même si ces cris peuvent aider à diriger le taureau.

## L'ODORAT (*OLFATO*)

L'odorat est un sens majeur dans la vie naturelle des bovidés. Lorsque le mâle urine aux quatre coins d'un espace qu'il considère comme son territoire, les autres animaux savent reconnaître l'odeur et respectent cette barrière aussi efficace qu'invisible.

L'odorat est essentiel dans les fonctions procréatives entre les éléments des deux sexes et la recherche de la vache en chaleur.

À la période du vêlage, les jeunes mères sont regroupées dans des troupeaux comprenant des dizaines de veaux. Si l'instinct maternel joue pour que la mère et le bébé ne se perdent pas, on peut constater que l'odorat aide aussi beaucoup le *mamón* à s'y retrouver.

Le taureau se sert de son odorat pour sélectionner sa nourriture. Il reconnaît l'herbe qu'il aime en la reniflant tout d'abord, ainsi que les mélanges supplémentifs (*pienso*) qu'on lui propose.

Dans les champs (au *campo*), lorsqu'il est sous le vent, il sent de très loin une odeur inhabituelle; d'où la nécessité d'un « diplôme de Sioux » si on veut l'approcher pour l'observer ou le photographier en toute quiétude.

Une anecdote tragique souligne l'importance de l'odorat. Un vacher de la ganadería de Concepción de la Concha y Sierra, en rentrant au petit matin d'une noce, alla, sans se changer, soigner les bêtes dans la foulée et en particulier un taureau qui l'avait pris d'une affection certaine. Mais celui-ci, dérouté par le parfum dont, pour l'occasion, s'était largement arrosé le vacher, ne le reconnut pas lorsqu'il voulut le caresser comme à l'accoutumée. Il infligea alors à celui qu'il jugea comme un importun une rouste... dont il mourut!

## LE GOÛT (*GUSTO*)

Le goût sert de complément à l'odorat pour apprécier et choisir les différentes herbes du pâturage.

Dans certains élevages, on dispose du sel sur les pierres plates pour compenser les déficits du sol. On peut remarquer avec quel délice le taureau les lèche.

## LE TOUCHER (*TACTO*)



*Taureau se grattant contre un tronc d'arbre chez Pedraza de Yeltes.*

Toutes les parties du corps ont des terminaisons tactiles qui sont constamment en éveil pour réagir. Il faut remarquer dans l'arène comment un simple frottement de cape à l'arrière du toro sans être vu déclenche instantanément une belle ruade en retour.

À la période printanière des amours, on peut apercevoir de véritables caresses de parade nuptiale.

De simples démangeaisons dues à des parasites ou des plantes urticantes mettent en mouvement la queue qui fouette et une patte pour se gratter si la zone est accessible. Un frottement contre l'écorce rugueuse d'un arbre, voire un affouillement avec les cornes dans un terrain caillouteux, peut aussi

soulager. Dans certains élevages, on voit maintenant l'apparition de brosses dures fixées sur un support à hauteur du dos où le bétail prend l'habitude d'aller se gratter. De plus, ces brosses libèrent un goutte-à-goutte calmant les démangeaisons, antiseptique et antiparasitaire, bref, le vétérinaire en self-service.

## LES CRIS DU TAUREAU

Les taureaux peuvent émettre cinq cris différents qui ont chacun une signification spécifique.

Le sifflement ou *pitido* repris souvent par la majorité du troupeau indique une inquiétude, une peur, devant par exemple un changement des conditions atmosphériques tel un vent qui se lève. Il faut éviter de pratiquer des *tientas* ce jour-là et ne pas déranger le bétail.

Le beuglement ou *berrido* émis en particulier par les veaux et les mères lorsqu'on les sépare. Lors de la *tienta*, ce cri vif, aigu et long est souvent le prélude d'un comportement de peur (*mansedumbre*), sauf si la bouche reste fermée; dans ces cas-là, cela traduit la rage de la bête qui ne peut réaliser ce qu'elle veut, c'est alors un signe de caste.

Le grognement ou *reburdeo* est une rumeur sourde, grave, qui présage des envies de lutte, de bagarre et de sang pouvant finir par la mort d'un combattant.

Le brame ou *bramido* du taureau en rut qui a senti l'odeur de la femelle et l'appel de l'amour. Le cri est rauque, profond, puissant et particulièrement impressionnant, surtout quand il résonne dans le silence de la nuit.

Le mugissement ou *rebufe* caractéristique du taureau énervé et furieux qui est émis sans arrêt lors de l'attaque. C'est le témoignage d'un mélange de *genio* et de *mansedumbre* qui traduit l'état de nervosité ou de colère de la bête.

## LES CORNES, ARMES DU TAUREAU

Dès les premiers jours, les veaux jouent avec leurs compagnons du même âge ; ils se bousculent, se poursuivent, se cognent front contre front, bref ils apprennent à lutter et développent l'instinct combatif spécifique à leur race. Au moment où leurs cornes poussent, ils continuent à se bagarrer et leurs jeux consistent à imposer leur force pour dominer leur voisin ; elles deviennent une arme qui pour le moment ne servent qu'à donner des coups avec le plat de la corne (*pala*), geste que l'on pourrait comparer à une gifle. C'est le *varetazo* dont le but est la domination plus morale que physique.

En grandissant, le taureau lutte pour s'imposer aux autres, être le chef, le *mandón*. Il prend conscience au cours de joutes plus dures, plus violentes, des possibilités de son coup de corne qu'il donnera dès lors pour vraiment blesser, sinon tuer. On distingue deux types de coups de corne : le *derrote* et le *bachazo*.

Le *derrote* est un coup désordonné pouvant être donné dans tous les sens comme lors d'une bagarre générale où l'ennemi est de tout côté. Le taureau un peu affolé ne se maîtrise pas ; il se défend comme il peut, en désordre, pare au plus pressé. Il signe là un comportement de *genio*. Les coups portés dans tous les sens et souvent latéralement avec la *pala* pénètrent rarement, manquant de précision. Mais sur l'homme, la violence de l'impact peut déclencher une hémorragie interne d'autant plus grave qu'elle ne se voit pas de suite.

Le *bachazo* est un coup de corne préparé, calculé, prémédité, donné en visant l'adversaire lors de la charge (*embestida*). Le taureau part en baissant la tête comme s'il armait son tir, puis brusquement il la relève de bas en haut pour enfoncer sa corne. Si la corne atteint son but (*cogida*), le résultat est la *cornada* avec le sang qui s'écoule à l'extérieur. Il n'est pas rare que le taureau double son coup de corne comme le boxeur double sa frappe instantanément lorsqu'il trouve une ouverture dans la garde de son adversaire. On peut alors avoir

un seul trou dans la peau, mais deux trajectoires de plaies à l'intérieur que le chirurgien explore consciencieusement. Par contre, si la corne reste localisée dans le derme et ne rentre que superficiellement, on parle de *puntazo*.

## LE DANGER DU TAUREAU

Autre qualité qui rend le toro bravo dangereux, c'est sa **vitesse de course**, du moins avant les châtimements dans l'arène; si le cheval est intrinsèquement plus rapide que le taureau, ce dernier atteint facilement les 40 kilomètres/heure en début de combat. Cette vitesse est pour l'homme une vitesse record sur une courte distance de sprint, et... sans le poids du costume de torero sur le dos. On comprend que le torero suive un entraînement physique sérieux.

La **force** d'un élément se mesure en newtons correspondant à la valeur de la moitié de la masse multipliée par sa vitesse au carré. On peut résister à une charge de 50 kilos mais il n'est pas possible de soutenir un poids de 500 kilos, encore moins si celui-ci arrive à 33 kilomètres/heure, ce qui multiplie sa force par 1000 (33x33). Si on ajoute à cela les cornes aiguës qui portent le coup... bonjour les dégâts!





## Chapitre 4

# La vie sociale du taureau

Le petit veau (*mamón*) passe environ huit ou neuf mois auprès de sa mère qui l'allaité et le protège. Après le *destete* puis le *deshijar*, il subit l'épreuve du marquage aux fers rouges par le feu. À noter que, progrès des temps modernes, on expérimente à l'heure actuelle un marquage avec des peintures indélébiles. Affaire à suivre.

Tous les petits veaux du même âge sont ensuite réunis dans un enclos commun. Une nouvelle existence commence avec une organisation sociale où la vie en communauté va s'apprendre.

Mais le grégarisme, cet esprit de vie en groupe, va influencer les individus et déclencher chez eux des réactions diverses. Le plus grand nombre suit docilement comme des moutons. C'est d'eux dont parle Antonio Pérez-Tabernero quand il dit : « *El toro debe ser tonto y sin frenos* ». À l'opposé, certains, poussés par la fierté et l'orgueil, cherchent à imposer leur présence pour diriger et commander ; ils veulent devenir le chef (*el mandón*). Toutefois, le plus souvent, ils ne sont pas seuls, d'où l'émergence d'une rivalité qui se traduira par des luttes et des combats singuliers.

Il faut prendre conscience que le taureau se bat et tue sans que cela lui soit dicté par la nature. Un animal tue pour se défendre, lui et sa famille, ou pour se nourrir dans un but de survie. Cela ne s'applique pas au taureau puisqu'il est herbivore et vit entre célibataires. La lutte dans un groupe de jeunes est un jeu qui évolue rapidement en



*À Ledesma, chez Paco Madrazo, bagarre entre novillos. L'intensité de la lutte est visible chez l'assaillant dans son bond et son regard intense. Quant au troisième animal, il n'est pas là pour regarder; il a pris la décision de se mêler à la lutte...*

une compétition pour déterminer le plus fort qui s'imposera comme le chef. Il est évident que ce sera le plus costaud, le mieux armé, mais surtout le plus combatif qui s'installera au faîte de la hiérarchie. Il s'imposera en véritable monarque avec ses amis qui formeront une cour admirative, soumise et prête à le défendre. Pour le repas, il y a plusieurs mangeoires, mais le chef choisit celle qu'il veut suivant son bon vouloir et les autres s'écartent avec respect; il changera constamment de gamelle à son gré. Le phénomène va se reproduire en chaîne dans le groupe et le plus chétif prendra timidement ce qu'on lui laissera. Pour éviter trop de disputes, on place toujours un nombre de mangeoires supérieur au nombre de convives.

Une hiérarchisation se crée, partageant le groupe en des niveaux plus ou moins forts. La jalousie peut apparaître chez certains membres du groupe qui essayeront de contester l'ordre établi. La rébellion sera réglée par une confrontation directe annoncée par un terrible

*reburdeo*; une bataille en règle mettra un terme au conflit au cours duquel chacun défendra le compagnon appartenant au même niveau que lui. Il peut arriver aussi qu'un membre du troupeau ait un mauvais caractère et embête ou attaque sournoisement ses camarades. Cela risque de mal finir pour lui : tout le monde se liguera contre lui, et après une sévère correction collective, il s'enfuit loin... s'il n'est pas laissé mort sur le champ de bataille.

Les vachers repèrent les sujets qui ont des disputes fréquentes et les séparent dans des enclos différents. Mais il faut faire attention à ne pas les réunir de nouveau dans les *corrales* d'une arène; même si la dispute remonte à plusieurs mois, ils se reconnaissent et la lutte reprend aussitôt instantanément dès le débarquement lors de la libération du *cajón* (*desencajamiento*). Une vidéo a circulé sur le Net montrant le 22 mars 2016 le déchargement à Mont-de-Marsan des *novillos* de Murteira Grave pour la novillada de Mugron. Les taureaux descendent par un couloir pour accéder à un premier *corral*, puis la porte d'un deuxième *corral* s'ouvre et le nouvel arrivant retrouve ses frères. On assiste à une bagarre entre Montecristo et Patriota, le *colorado* descendu en premier. La bagarre reprendra de plus belle avec l'arrivée de Presumido. Cantimate est plutôt un adepte de l'art de l'esquive. Lorsque la porte s'ouvre devant Javelino, celui-ci voit devant lui ses quatre frères disposés en demi-cercle; round d'observation; Patriota le plus belliqueux avance de deux pas et hume l'odeur du nouvel arrivant, puis tête basse fait un pas en arrière comme semblant dire : « Je vous en prie Sire, entrez ». Javelino est un *mandón* ! Le calme règne désormais dans le *corral* et ne sera pas interrompu par l'arrivée d'Águila, le sixième larron.

Avec une telle éducation, on comprend que le taureau, lorsqu'il pénètre dans l'arène, déjà stressé par de nombreux événements inconnus, soit prêt à se battre et à tuer s'il le faut pour se faire respecter.

Le taureau bien installé dans son pré avec une nourriture abondante paraît particulièrement calme au milieu du groupe dans ce cadre bucolique. Mais une règle en or est à respecter pour un

visiteur, surtout à l'heure du repas : « Interdiction de circuler dans l'espace compris entre le taureau et sa mangeoire ». Ce dernier risque de charger rapidement et sans le moindre avertissement. Même situation si vous coupez la route d'un taureau qui veut rejoindre le groupe. Ce sont là des notions de terrains que l'on retrouvera dans l'arène et que le torero devra respecter.

Il faut se méfier aussi d'un taureau blessé ou isolé car repoussé du groupe par ses frères ; vexé, il a un esprit revancharde qu'il pourra manifester n'importe quand et face à n'importe qui.

Si la vie de l'animal au *campo* paraît à première vue calme et bucolique, il n'en est pas moins promis à un certain devenir.

Le toro bravo est *in fine* une denrée commerciale et a donc un prix. Ceci explique qu'on le surveille et qu'on le choie. À l'aide des bœufs dressés (*cabestros*), on le déplace assez souvent à travers les différents enclos de l'élevage : le *cercado* (très vaste parcelle délimitée par des haies ou des bois, voire des murs de pierres sèches [*tapias*] récoltées sur place), ou le *corral* (enclos plus petit fermé de barrières artificielles). Ces déplacements appelés d'une manière générale « manège » (*manejo*) répondent à des nécessités diverses : ce peut être pour un simple changement de pâturage, mais aussi pour des soins type vaccinations, antiparasitage, isolement suite à une maladie ou même pour pratiquer après anesthésie une opération en plein champ afin de remédier à quelques accidents ou séquelles de bagarres.

Le taureau de combat est préparé comme un athlète car il doit être en pleine forme physique et en possession de tous ses moyens lorsqu'il entre dans l'arène pour combattre. Dans les élevages modernes où la place ne manque pas, on a aménagé des couloirs de un à trois kilomètres de long baptisés « taurodrome » (*corredor*) où l'on fait courir les taureaux à jour passé.

Certains éleveurs, comme Álvaro Martínez Conradi (La Quinta), ont trouvé une solution plus simple pour entraîner leurs produits. Si l'élevage se trouve dans un terrain accidenté, il coule souvent une rivière dans les bas-fonds où les bêtes iront s'abreuver (cinquante litres d'eau par jour leur sont au moins nécessaires).

Il suffira alors de mettre leur complément nutritif (fourrage et *pienso*) en haut de la colline ; les allers et retours en côte entretiendront la forme.

Le *pienso* est un complément alimentaire qui varie selon les éleveurs qui en gardent jalousement la formule secrète. Il est destiné à apporter les éléments nutritifs que le terrain ne peut fournir. Le *pienso* naturel est fait entre autres avec des fèves, de l'avoine, du blé, hachés avec de la paille. Le *pienso* composé est à base de farines de céréales ou de farines de poissons auxquelles on ajoute si besoin vitamines, voire antibiotiques. Le *pienso* est généralement donné les derniers mois (trois à six mois avant la corrida) pour augmenter le poids, mais parfois un peu trop. Alourdi trop rapidement, le taureau perd de sa mobilité dans l'arène et s'essouffle vite.

Dans de très nombreux élevages, on se sert d'une anesthésie générale pour poser des *fundas*. Ce sont des bandes de résine que l'on fixe sur la pointe des cornes dès l'âge de trois ans pour constituer un embout sur le *pitón*. Cela évite les blessures trop graves durant les bagarres, sachant que celles-ci sont responsables de la perte d'un animal sur dix en moyenne. Il faudra une nouvelle anesthésie pour pouvoir les ôter avant le départ vers l'arène. On peut se passer d'anesthésie en plaçant le taureau dans une cage de contention (*mueco*) où il se débat beaucoup avec un risque de lésion musculaire sinon articulaire, sans compter un nouveau stress.

Le point de vue des ganaderos est partagé sur le sujet qui ne génère pas que des avantages. En effet, on nota au début que la corne se ramollissait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui grâce à un écrou déposé au bout de la corne, provoquant ainsi un trou d'aération. Mais cette opération nécessite aussi des contacts supplémentaires avec l'homme, donc une vie sinon domestiquée, du moins un peu moins sauvage.



## *Deuxième partie*

---

# LE COMBAT DANS L'ARÈNE





## Chapitre 1

# Éléments de la confrontation

Descendant du *Bos Taurus Ibericus*, le toro bravo est élevé pour vivre à l'âge adulte une confrontation avec un matador de taureaux pour un combat dans l'arène.

Nous allons décrire successivement les trois composantes du drame : le taureau, l'homme et l'arène.

### LE TAUREAU

Le taureau de combat a grandi en liberté dans un élevage où il a été surveillé, choyé, soigné. Il n'a jamais manqué de nourriture ni d'espace et n'a eu que quelques querelles de voisinage vite réglées grâce à son caractère batailleur. Tout au plus lui a-t-il manqué une fiancée ? On est alors en droit de se demander comment il va réagir dans l'arène, endroit clos inconnu pour lui lors de ce combat en trois actes (*tercios*) qu'il va être amené à soutenir. Tout le monde s'accorde à dire que pour analyser les réactions du taureau de combat, tout repose sur trois qualités : la caste (*casta*), la bravoure (*bravura*) et la noblesse (*nobleza*).

La **caste** correspond à la capacité d'attaque (*acometida*) du taureau associée à la force et à la résistance physique et morale qui mettent en exergue son caractère combatif. Dans le monde animal, la mort est généralement donnée pour manger ou survivre face à un

danger mortel. Ce n'est pas le cas chez le taureau de combat qui est herbivore ; son caractère guerrier est inné et héréditaire. Il apparaît dès la naissance, cet animal étant capable, dès le premier jour, de charger l'intrus qui se présente devant lui. Jeune, la lutte est pour lui un jeu avec ses frères, puis en grandissant elle lui permet d'affirmer sa position sociale jusqu'à si possible devenir le chef du groupe (*mandón*). Plus tard, des luttes plus farouches peuvent se terminer par la mort de l'adversaire.

La caste, l'instinct belliqueux sont dans la nature profonde du taureau. On connaît plusieurs cas de taureaux orphelins à la naissance qui ont été élevés au biberon à la ganadería, mais lorsqu'ils se retrouvent adultes dans une arène, combattent avec la même ardeur et la même bravoure que leurs camarades. Civilón, de chez Cobaleda, se laissait chevaucher sans problème par les enfants de la famille ; combattu à Barcelone, il fit preuve d'une grande vaillance et reconnu à la fin du combat son *mayoral* qui le caressa et émut le public qui sollicita sa grâce. Il fut hélas tué ensuite dans les *corrales* par des soldats ; cela se passait durant la guerre civile. Autre exemple, celui de Guitarrista, chez Manolo González : après avoir été élevé au biberon, il rentrait dans le salon de la maison sans aucun problème pour personne ; cela ne l'a pas empêché de devenir un excellent reproducteur très apprécié.

Dans l'arène, des conditions nouvelles exceptionnelles feront resurgir ce besoin de combat poussé au paroxysme. L'homme le défie et le taureau n'a pas l'habitude de se plier à la volonté d'autrui. La caste de la race se réveille alors et s'engage un combat à mort.

Un excès de caste est caractérisé par beaucoup de nerf dans l'attaque avec un fort tempérament, rude, âpre (*bronco*) ; des attaques violentes et brutales difficiles à dompter seront le signe d'une *casta con genio*. L'homme en face de lui aura tendance à parler de mauvaise caste (*mala casta*).

Il existe une déviation de la caste lorsque le taureau comprend que l'homme se cache derrière le leurre (*engaño*). Il cherche alors à ruser, à contourner la cape ou la muleta, attaque sournoisement ; c'est le *sentido*.

Si le taureau ne répond pas ou peu aux sollicitations du torero, il est dit sans caste ou de peu de caste, et il s'en suit un combat rapidement écourté.



*Dax, le 16 août 2014 : pique de Tito Sandoval face à Mirlito de Pedraza de Yeltes, qui sera récompensé d'un tour de piste d'honneur par le mouchoir bleu. On peut admirer la terrible poussée du taureau avec les reins.*

La **bravoure** est la traduction de l'agressivité (*agresividad*), de la férocité (*fieraza*), de l'attaque qui doit persévérer (*codicia*), quelles que soient les conditions que le taureau rencontre.

On a beaucoup disserté pour savoir si la bravoure est un instinct combatif ou défensif. En fait, peut-être les deux à la fois : le taureau comprend, plus ou moins vite parfois, qu'il ne peut fuir nulle part, se sentant pris dans un piège. Il applique alors le vieil adage : « La meilleure défense est l'attaque ».

Le taureau qui reste tranquille ou peureux, voire couard, poltron et qui fuit, n'a pas de bravoure et est dit *manso*.

La bravoure est essentiellement évaluée lors de l'épreuve des piques. C'est le moment où le taureau fixé en un point de l'arène fait face à un adversaire qui le défie. Il doit attaquer et surtout y revenir ; c'est une démarche volontariste qui peut aussi être rehaussée par la manière.

Certains taureaux paraissent braves au premier abord par leur attitude de fierté face au cheval et leur attaque relativement rapide. Mais on s'aperçoit qu'ils ne poussent pas sous la pique et sortent facilement et seuls de la rencontre. Ils ne sont pas de vrais braves, mais des douilllets fanfarons, des *bravucones*.

La bravoure peut et doit aussi s'exprimer durant les deux *tercios* suivants avec des attaques toujours aussi spontanées, franches et nettes. Le grand éleveur Juan Pedro Domecq y Solis définissait ainsi la bravoure : « *La bravura es la capacidad de embestir hasta la muerte* ». (La bravoure est la capacité de charger jusqu'à la mort.)

La **noblesse** caractérise l'aspect de la charge (*embestida*) qui doit être droite (*recta*), franche, sans coups de tête (*derrote*), avec un rythme régulier (*templado*) et suave (*suavidad*). Si le taureau présente toutes ces qualités, on dit que son attaque « a de la classe ». Afin de mieux diriger le toro bravo avec le leurre, on lui demande d'avancer en baissant la tête vers le sol (*humillar*). Ceci est en fait un geste quasiment naturel d'attaque pour le taureau qui a le réflexe de baisser ses cornes pour ensuite les relever (*hachazo*) afin de porter son coup de corne à l'ennemi.

Il est à remarquer que le critère de noblesse est relativement récent, car il s'exprime surtout lors du troisième tiers avec le travail de muleta (*faena de muleta*). Or, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le travail de combat du matador consistait uniquement à la mise à mort. On parlait alors de « L'art de Cúchares » en référence au matador Francisco Arjona Cúchares qui toréa de 1867 à 1897. Il est possible que celui-ci eût plus de style que ses confrères, mais il est certain qu'avec sa muleta il faisait à l'époque plus d'ar...abesques

que d'art! Il a fallu attendre l'époque de l'âge d'or de Joselito et Belmonte (1912 à 1920) pour voir de véritables séries de passes liées avec la muleta qui amenèrent les notions d'esthétisme à la base du spectacle actuel. L'apogée de la *faena de muleta* se situe après la guerre civile, au moment où les éleveurs ont recherché en priorité ce caractère de noblesse et quand le côté sauvage du taureau a été atténué.

Le **stress** peut à tout moment modifier le comportement du toro bravo. Malgré toutes ses qualités de caste, bravoure et noblesse, ses réactions peuvent changer très brusquement. Malgré son aspect placide lorsqu'il se déplace dans l'élevage, sa caste combative le maintient en permanence en état d'alerte. Il est un animal très sensible aux événements extérieurs inhabituels dans son milieu sauvage et il va vite se retrouver particulièrement stressé, ce qui modifie profondément ses réactions.

En visite dans une ganadería, vous pourrez voir des bêtes très paisibles allongées à l'ombre d'un arbre en train de ruminer. Par contre, quand ces mêmes bêtes déboulent dans l'arène, elles ont subi une succession d'événements nouveaux qui ont déclenché un stress important et elles n'ont plus le même comportement. D'abord séparé de ses compagnons par les *cabestros*, le taureau a été conduit dans des enclos inconnus puis forcé de passer dans des couloirs pour se retrouver enfermé dans une étroite caisse de transport (*cajón*) en position debout, sans manger ni boire. Après plusieurs heures de voyage en équilibre instable, il sera libéré dans une cour d'arène (*corral*) où il pourra rencontrer un collègue avec qui il avait eu une dispute; une bagarre vengeresse se déclenchera immédiatement. Enfin, après un peu de repos, il sera mis quelques heures dans un cachot avant de se retrouver au milieu de l'arène au cœur du brouhaha. Il y a de quoi être stressé sinon paniqué. On comprend que les qualités de combattant du taureau brave puissent être perturbées lors de sa *pelea* où tout est nouveauté.

On notera chez le toro bravo des **variations de caractère** importantes durant l'affrontement avec l'homme. Il pourra perdre ses qualités premières par simple fatigue ou excès de châtiment qui révélera une couardise latente. Le changement de comportement est très brusque, sans aucune cause physique apparente. Le taureau sent que la situation lui échappe, il ne va pas gagner son combat, une soudaine volte-face et il se réfugie contre les planches où il prend appui et ne veut plus en bouger.

Le taureau inquiet ou peureux (*manso*) peut prendre refuge (*querencia*) en un point déterminé ; ce sera souvent la porte du *toril* par où il a été introduit dans l'arène et où il était avant en sécurité. Mais ce peut être en tout autre point près de la barrière pour une raison connue (odeur, ombre, fraîcheur...) ou inconnue. Il sera difficile, voire impossible, de sortir la bête de sa *querencia* en fin de combat.

Parfois, au contraire, après un temps d'observation, le taureau prend de plus en plus confiance en lui et se donne davantage dans la confrontation, affirme sa volonté, défend son terrain. On dit que le taureau « se grandit » dans le combat, ou plus familièrement qu'il « *va a más* ».

Il nous faut ici parler de la **transmisión** qui, à vrai dire, n'est pas une qualité propre du taureau, mais le résultat d'un ensemble de faits et de gestes tels que le rythme, l'entrain, la répétition et bien sûr la noblesse, qui font que la partition récitée par le taureau transmet une joie et une allégresse qui ravit le public. Celui-ci vit intensément l'action et communit avec les combattants.

## L'HOMME ET SON ÉQUIPE

L'homme qui mène le combat est le matador dont le nom vient de *matar* (tuer) et qu'au xvii<sup>e</sup> on appelait encore « *matatoros* ». L'ensemble des gens qui évoluent dans l'arène vêtus d'habits de lumière sont des toreros.

Le **matador** a été souvent très jeune en contact avec les toros et a peut-être fréquenté une école taurine où un ancien torero lui a

appris les rudiments de l'art de toréer (*toreo*), ce qui lui a permis de progresser plus vite en technique. Après avoir participé à des *capeas* dont l'accès à la piste reste libre et où peuvent évoluer des bêtes de toutes sortes et de tout calibre, il a abordé les novilladas sans picadors où il aura la charge de tuer un *becerro* (deux à trois ans) ; il est *becerrista*. Au bout de quelque temps, il deviendra *novillero* en affrontant des *novillos* ou *utreros* (trois à quatre ans) dans les novilladas avec picadors. Enfin, il passera matador de taureau en corridas de toros (quatre à six ans) le jour où un ancien lui donnera l'alternative en lui cédant symboliquement les outils de mort (*trastos*) soit muleta et épée. Il essaiera de confirmer plus tard à Madrid cette alternative.



*Salut de Fernandez Meca à sa cuadrilla pour la dernière sortie de la saison, qui était aussi la dernière de sa carrière à Saint-Vincent-de-Tyrosse le 24 juillet 2011. On peut reconnaître les deux picadors, les trois banderilleros, le valet d'épée et son aide.*

Le matador ne travaille pas seul. Pour une corrida où il doit en général tuer deux taureaux, il est entouré d'une équipe (*cuadrilla*) comprenant : deux **picadors**, le plus jeune piquant en principe le premier taureau, le plus ancien le deuxième (on entend par le plus

ancien, non pas le plus vieux, mais celui qui a l'expérience la plus ancienne), et trois **banderilleros** : le premier est le péon de confiance car il connaît bien les toros, il conseille et encourage son patron, il assure la direction générale du premier combat (*lidia*) en plaçant la bête à l'endroit adéquat. Le deuxième péon s'occupe de la *lidia* du deuxième taureau. Le troisième (*puntillero*) a la charge d'achever le taureau avec la *puntilla* lorsqu'il est à terre après l'estocade. Les trois hommes posent les banderilles chacun à leur tour dans un ordre bien déterminé, si du moins leur patron (*maestro*) ne les pose pas lui-même. Le **valet d'épée** (*mozo de espada*) s'occupe de tout le matériel de la cuadrilla : capes, muletas, épées, et fournit sur le moment tout ce dont les autres peuvent avoir besoin : boisson, serviette, pantalon de rechange, fil à coudre pour réparer les dégâts vestimentaires, cigarettes, cigares, chewing-gum... Il répond à tous les problèmes d'intendance : habillement du *maestro*, repas, logements, déplacements, il récupère même les honoraires des péons (*sueldo*). C'est l'ange gardien en toutes circonstances et bien souvent le confident et ami. Dans l'arène, il est secondé par un aide (*ayuda*) qui est recruté sur place uniquement pour la durée du spectacle.

La carrière du matador est dirigée par un fondé de pouvoir (**apoderado**) qui discute et signe les contrats et s'occupe des *public relations*. Les matadors ont aussi souvent un **coach**, ancien matador qui joue le rôle de conseiller technique.

Gravite également autour de l'équipe un homme de confiance (**veedor**) qui est chargé de visiter les élevages afin de voir et jauger les taureaux que la vedette devrait affronter. Il conseille et parfois fait refuser (*rechazar*) ou du moins essaie d'éliminer d'un lot telle ou telle bête qui ne lui plaît pas : elle a un mauvais œil ou ne serait pas dans le type de la ganadería. C'est la bête la plus forte et la plus armée du lot, mais... simple coïncidence !

## L'ARÈNE

L'arène de combat, en général en forme de cercle, est entourée de gradins de différentes catégories suivant leur hauteur et leur



ensoleillement, et délimitée par une barrière (*barrera*) percée au niveau de quelques refuges (*burladeros*). Derrière cette barrière un couloir (*callejón*) fait le tour de l'enceinte et est réservé en principe aux hommes qui combattent et à ceux qui assurent les divers services annexes : infirmerie, garçons d'écurie (*monosabios*), garçons de piste (*areneros*), service des mules qui évacuent les dépouilles de taureaux (*arrastre*), charpentiers (*carpinteros*), police (*alguaciles*). S'y entassent aussi journalistes et photographes assermentés, les *apoderados*, matadors au repos, mais aussi personnalités politiques ou peu connues qui sont là plus pour être vues que pour voir, et les resquilleurs (*rateros*) qui trouvent là des places gracieusement offertes pour, peut-être, service rendu...?

La piste de sable (*arena*) est théoriquement divisée en trois parties concentriques : la partie centrale (*los medios*), la partie extérieure près de la barrière (*las tablas*) et entre les deux la partie intermédiaire (*los tercios*). Ces différentes parties appelées terrains sont importantes pour comprendre la tactique théorique du combat. Le terrain naturel du taureau, du moins au début dans les conditions normales, se trouve au centre de l'arène; celui du torero étant aux *tablas*.

Deux cercles concentriques sont tracés à la chaux pour situer le combat de piques du premier *tercio*. Le premier cercle à 7 mètres de la barrière délimite le terrain du picador sur son cheval. Le deuxième cercle 3 mètres plus loin indique la zone minimale où le taureau doit être amené pour sa présentation à la pique. On dessine aussi souvent au centre de la piste le fer de l'élevage du jour.

Dans les gradins sera clairement indiquée la présence de la **présidence technique**, à ne pas confondre avec la présidence d'honneur où s'affichent les personnalités politiques et autres invités. La présidence technique est composée d'un président, véritable chef de l'ordre et du protocole et juge du spectacle, épaulé par deux assesseurs techniques. Ces personnes sont choisies en France par les organisateurs pour leurs connaissances techniques de la corrida. En Espagne, le président est le plus souvent titulaire officiel d'un poste de police locale et est conseillé par un vétérinaire et un torero

en général retiré de la profession. La présidence dispose d'un jeu de mouchoirs de différentes couleurs pour transmettre ses ordres aux toreros, *clarines* et *alguacil* :

- Blanc pour le changement de *tercio* ou pour octroyer le nombre de récompenses (oreilles et queue).
- Vert pour le renvoi au *toril* d'un taureau présentant une insuffisance physique.
- Rouge pour le taureau condamné aux banderilles noires.
- Bleu pour un tour d'honneur (*vuelta*) de la dépouille d'un taureau particulièrement brave.
- Orange pour la grâce exceptionnelle d'un taureau d'une très grande bravoure.

On notera aussi un emplacement sur les gradins réservé à une harmonie officielle qui jouera durant le spectacle sur ordre de la présidence, ainsi que les *clarines* qui sonnent les changements de *tercios* pour un nouveau jeu (*suerte*) : piques, banderilles, muleta et mort.

Suivant sa catégorie, l'arène sera équipée de dépendances plus ou moins importantes :

- Le *patio de caballo* où se préparent les chevaux, et où attendent les toreros pour leur entrée en piste.
- Les *corrales* où les taureaux se reposent quelques jours d'un voyage plus ou moins long. Ils sont contigus avec le *toril*, dernier lieu où les toros séjournent avant leur entrée en piste, après la reconnaissance (*reconocimiento*) du vétérinaire qui s'assure de l'identité de la bête par concordance des fers, des *crotales* et des extraits de registres de naissance de l'élevage, ainsi que du type physique de l'encaste. Il note aucune déficience physique : appareil locomoteur, vision, blessure apparente, ... Ici, le tirage au sort des bêtes a lieu en présence des matadors ou de leurs représentants avant l'enfermement (*apartado*) dans chaque loge (*chiquero*).
- Un espace spécifique est réservé au dépeçage des bêtes (*desarrollado*) où les vétérinaires vérifient la qualité de la viande avant de l'introduire dans la filière de la boucherie bovine.

On retrouvera aussi dans un coin calme une traditionnelle chapelle où parfois le matador s'isole. Par contre, il évitera autant que possible, de passer par l'infirmerie bien équipée qui est située le plus proche possible de l'arène elle-même.

## LE PASEO

Les *alguaciles* sont les personnages à cheval en habit de police espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle. Ils sont chargés de faire respecter dans l'arène le règlement et les ordres du président technique de la corrida. Il ouvre (ou ils ouvrent) le spectacle en menant le défilé (*paseo*) présentant les différents acteurs dont nous avons parlé précédemment, dont l'ordre est rigoureusement défini. Son observation permettra par la suite d'identifier chaque participant grâce à sa place, son costume et sa couleur.

- En tête le ou les *alguaciles*.
- Suivent les trois matadors : à gauche le plus ancien (toujours par ordre d'alternative), c'est le chef de *lidia* qui doit veiller au bon déroulement du spectacle et aider ses collègues en difficulté.



*Paseo à Dax : les alguaciles se sont écartés, les matadors saluent la présidence, puis viennent les banderilleros suivis des picadors sur leurs chevaux et les monosabios en rouge et bleu. Les garçons de piste et l'arrastre termineront le défilé.*

À droite, on trouve le deuxième matador, le plus jeune étant au centre. Les matadors qui n'ont encore jamais toréé dans l'arène où ils se trouvent défilent tête nue.

- Les banderilleros du premier matador au premier rang, puis les trois du deuxième, enfin les trois du troisième. Dans chaque rang des banderilleros, le premier péon de confiance est à gauche, le deuxième à droite et le troisième (*puntillero*) au centre.
- Les picadors à cheval deux par deux dans l'ordre de passage, le plus jeune à gauche; ils sont suivis par les garçons d'écurie ou « singes savants » (*monosabios*) traditionnellement habillés d'une chemise rouge et d'un pantalon bleu.
- Puis les garçons de piste (*areneros*) et, fermant le défilé, l'attelage de mules et les muletiers composant le train d'*arrastra*.

À la fin du *paseo*, en France, traditionnellement le maire de la ville lance une clé symbolique dite la clé du *toril* à l'*alguacil*. Si celui-ci l'attrape, il est dit que la corrida sera bonne. Dans le cas contraire, une aimable huée (*bronca*) retentit au grand dam du cavalier qui ira ensuite porter la clé de la porte du *toril* à son responsable (*torilero*). Le spectacle peut commencer.

## Chapitre 2

# Premier tiers et piques

### L'ENTRÉE DU TAUREAU

Les *clarines* commandées par le président de la course résonnent, la porte des loges à taureaux (*toril*) s'ouvre, sa majesté le toro va entrer. Le silence se fait dans l'arène, chacun scrute l'issue du couloir bien sombre d'où va jaillir la bête. Moment d'incertitude où le cœur se serre, la tension monte, la respiration se ralentit et on se sent oppressé.

Va-t-il être beau, bien armé, fin de type, d'allure racée, bien fait (*hechura*); peut-être un rouquin (*colorado*) ou un gris (*cárdeno*), fier, la tête haute, les oreilles dressées, qui avance pour explorer ce nouveau territoire? Peut-être, après un petit temps d'arrêt à l'entrée, surpris par le soleil éclatant, va-t-il partir au trot, de préférence vers la droite en suivant les barrières, puis accélérer et fondre à grande vitesse sur cette masse colorée qui s'agite au loin, mais qui disparaîtra subitement comme par enchantement? Ou bien, après avoir longé la palissade, va-t-il brusquement changer de direction comme effrayé par la cape agitée devant lui? Ou bien, va-t-il bondir hors de son antre et dans un galop effréné traverser l'arène en direction de l'homme qu'il a entrevu et se fracasser le crâne sur l'ombre évanouie responsable de son « suicide »?

Il est très important de suivre l'entrée du taureau. D'abord, ne serait-ce que pour admirer le magnifique galop de ce merveilleux animal. Ensuite, on juge son physique en évaluant ses qualités ou ses défauts : sa taille, sa robe, ses cornes, son rythme de déplacement, sa démarche. S'il boite (*cojo*), est-ce une entorse ou une simple ankylose qui va disparaître avec un peu d'exercice ? Lorsqu'il s'approche, on peut identifier les fers marqués dans sa jeunesse : le fer de son élevage et de l'association à laquelle il appartient, le chiffre du *guarismo* et celui du numéro de l'année ; on les retrouvera aussi sur le programme. On a ainsi la carte d'identité avec photographie de la bête.

À ce moment-là, le toro bravo va prendre position au centre de la piste pour attendre l'ennemi de pied ferme. Par contre, s'il se dirige vers la barrière en essayant de la sauter ou en cherchant une sortie ou encore en faisant un tour de piste au trot en frottant son menton sur le rebord de la barrière (*barbear*), voilà des indices de *mansedumbre* qui vont contrarier le torero car il sera en compagnie d'un adversaire peu collaborateur pour obtenir un triomphe.

## PREMIER CONTACT AVEC LA CAPE



*Entrée du taureau reçu a porta gayola par Juan José Padilla à Séville le 16 avril 2016 face à un taureau de Fuente Ymbro.*

S'il ne s'est pas présenté à genoux devant la porte du *toril* (*a porta gayola*) pour une entrée en matière périlleuse et forte en émotion, le matador s'avance et le face à face commence. Le taureau dévisage fièrement l'intrus, le jauge, et sur une simple petite sollicitation (*toque*) due à un frémissement de la cape, se jette droit sur l'homme en baissant la tête au moment de la rencontre

(a *jurisdicción*) afin de cueillir avec les cornes le leurre (*engaño*).

Durant la série de passes dites véroniques (*verónicas*), on note la capacité d'attaque (*acometida*), l'intensité, la franchise, l'agressivité (*casta*), la faculté de se retourner pour revenir sur le leurre qu'il suit fixement (*fijeza*). Peut-être passe-t-il plus facilement sur un côté



*Véronique de Morante de la Puebla le 9 juin 1996 à Dax, novillada de la ganadería d'El Risco.*

que sur l'autre où il serre le torero de près : ce sera son côté préféré pour donner des coups de corne et il faudra s'en méfier par la suite. Le matador, par une passe sèche ou une demi-passe (*recorte*), fixera le taureau en un point, ce qui terminera la série de passes. On aura alors une idée du niveau de caste de l'animal.

Le défi pour le taureau est de rester maître de son terrain, donc de repousser le torero contre les planches. Le taureau qui a beaucoup de caste court vite, se précipite sur l'homme qu'il impressionne par sa masse et en donnant des coups de corne de droite et de gauche. On voit que l'homme perd du terrain et est obligé de se dégager en faisant une marche arrière; il lui tarde alors que le châtiment des piques diminue l'ardeur de son adversaire. Inversement, l'homme peut dominer le taureau grâce à la technique de sa passe que nous verrons en détail avec le travail de muleta. Au fil des passes, il avance en repoussant le taureau vers le centre. Mais ceci est surtout possible avec des taureaux de type *sosos*, c'est-à-dire plus mous, avec moins de caste, qui à ce moment-là semblent plus faciles à toréer.

À noter que si les péons aux ordres du matador interviennent sur son commandement, ils doivent, ou du moins devraient, suivant les canons, intervenir en tenant la cape et la dirigeant avec une seule main, ce qui n'est que très rarement le cas.

## LA PIQUE

Les picadors entrent à leur tour dans l'arène. Autrefois accueillis par les huées de quelques braillards qui ignoraient totalement la raison de leur manifestation, ces cavaliers de la tauromachie ont vu leur situation beaucoup évoluer. Tout a commencé en 1928 lorsqu'on a rendu obligatoire la protection des pauvres haridelles par un caparaçon (*peto*). On se servit ensuite de chevaux de plus en plus lourds qui, avec des caparaçons très pesants et des hommes de grand poids, représentaient une masse immobile de près d'une tonne contre laquelle le taureau s'échinait en vain. On est maintenant revenu à des chevaux plus ou moins légers qui sont entraînés pour être mobiles sous la férule actuelle de vrais cavaliers. Les lourds caparaçons matelassés ont fait place à des *petos* en Kevlar plus légers et beaucoup plus résistants. Les picadors ne sont plus des subalternes méprisés, mais actuellement redevenus de véritables acteurs de la corrida connus et applaudis lorsqu'ils peuvent s'exprimer face à des taureaux de caste et de bravoure idoine.

Le picador rejoint sa place (*en su sitio*) à l'opposé de la sortie des loges du toro, *querencia* naturelle pour la bête. Le matador place le toro à l'intérieur du petit cercle (son terrain naturel étant au centre de l'arène), face au picador qui se tient à l'extérieur du grand cercle dans le terrain de l'homme. C'est le cavalier qui doit appeler (*citar*)



À Dax, le 15 août 2015, *Resistente de Pedraza de Yeltes* pour Perez Mota subit une



l'animal à l'arrêt, et non pas le péon agitant une cape à côté du cheval. Pour charger, le taureau devra sortir de son terrain naturel pour aller à *contre-querencia* en s'éloignant du *toril*. Chaque taureau attaquera avec son style propre que l'on observera avec attention pour déterminer, comme pendant l'épreuve de la *tienta*, ses qualités de bravoure basées sur : la spontanéité de l'attaque, son rythme de course de plus en plus élevé et régulier (*templado*), son allure fière (*fiereza*), son galop rehaussé par la queue levée indiquant son envie d'en découdre, son regard toujours fixé avec décision sur le même point (*fijeza*). Puis, au contact du cheval, après avoir baissé la tête (*humillando*), il pousse fort en creusant les reins, sans donner des coups de tête (« faire sonner les étriers »!), montrant rage et férocité dans le regard et quittant ensuite avec regret son adversaire.

Le nombre de piques, la poussée et sa durée, le départ de plus en plus éloigné sont évidemment des éléments en faveur d'une grande bravoure. On notera que la première pique a toujours lieu, car le taureau finit bien par rencontrer le cheval, au moins par surprise s'il n'a pas décidé spontanément de l'attaquer. Mais connaissant dès lors le châtiment, la et les piques suivantes ont beaucoup plus valeur de bravoure, surtout si le toro part rapidement, avec allégresse et fierté.

Certains petits défauts sont des signes avant-coureurs de *manse-dumbre* qui, plus tard, verra la bête se transformer en véritable *manso* : avant de s'élancer, le taureau regarde à droite et à gauche, gratte le sol,



*pique très longue de Gabin Rehabi; la dépouille du toro fut honorée par un tour de piste.*

remue fort la queue, hume la terre et, quand il se mettra en marche vers le groupe équestre, son allure sera hésitante et irrégulière, son regard vagabondera au lieu de rester fixé sur son objectif. Ce manque de fixité (*fijeza*) aura pour cause des sollicitations diverses : une cape qui bouge, un déplacement dans le *callejón*, le soliste de l'harmonie, un quidam plus ou moins aviné qui braille une réflexion plus pour se faire remarquer que pour conseiller les acteurs.<sup>1</sup> Tout ceci peut fausser le déroulement du combat de ce toro distrait (*distráido*).



*Toro Resistente de Pedraza de Yeltes à Dax le 15 août 2015. Le taureau, placé à grande distance, peut exprimer toute sa caste et sa bravoure par des réponses promptes et de style : fixité, fierté, rythme du galop, poussée et durée de la rencontre.*

---

1. À partir du moment où il a payé sa place, le spectateur estime qu'il a le droit de manifester comme bon lui semble. Il serait toutefois plus judicieux qu'il le fasse comme le spectateur du concert, du théâtre, de l'opéra ou même du cirque, durant une césure du spectacle soit, dans l'arène, à la fin d'une série de passes. Le taureau au repos est moins perturbé et le risque de réaction malencontreuse est alors limité.

Du point de vue du picador, on peut, pour une bonne pique dans les règles de l'art, énoncer les règles suivantes :

- Le picador présente le côté droit du cheval au toro en se tenant presque perpendiculairement à la barrière et cite l'animal (qui doit être à l'arrêt) par la voix ou/et en élevant la pique comme *toque*.
- La pique doit se ficher sur la partie arrière du *morillo*, en haut de l'échine, au moment où le toro court et n'a pas encore atteint le caparaçon qu'il va ensuite percuter violemment.
- Le picador, poussant sur son pied gauche, peut s'appuyer sur la pique pour contenir la charge de l'animal.
- Le picador doit lever la pique si le toro arrête de pousser et surtout libérer sa sortie vers la tête du cheval.

Les fautes à ne pas commettre :

- Piquer trop loin à l'arrière ou sur les épaules car cela risque de provoquer des traumatismes articulaires.
- Piquer trop horizontalement, car le fer tranchant glisse sur la peau qu'il déchire sur une grande longueur sans pénétrer dans la masse musculaire. Il en résulte une estafilade (*refilón*).
- Attendre que le toro soit à l'arrêt en train de pousser sur le caparaçon pour poser la pique, ou replacer la pique qui a atterri sur l'épaule, soi-disant par maladresse.
- Remuer la pique en tous sens pour qu'elle s'enfonce davantage, « vriller » dit-on encore en souvenir du temps où elle n'était pas pourvue de la petite barrette en travers (*cruceta*) et que l'on pouvait ainsi l'enfoncer de plusieurs dizaines de centimètres.
- Fermer la sortie (*tapar la salida*) du taureau en faisant tourner la monture vers la droite afin que le *bicho* soit coincé entre le cheval et la barrière et s'épuise en de vaines poussées sans possibilité d'échappatoire. Cette manœuvre dénommée *carioca* est plus qu'une faute; c'est une fraude qui doit être sanctionnée ou du moins qui devrait l'être au minimum par le public manifestant sa réprobation. La *carioca* ne saurait être tolérée qu'en cas de recours pour un taureau très *manso* que l'on ne peut fixer au cheval.

N'oublions pas toutefois que le picador est aux ordres du matador, dont il est un des salariés, et qu'il doit exaucer ses désirs !

## LE QUTE

Le *quite* est la fin de la manœuvre de la pique. On distingue deux temps. Tout d'abord, il faut sortir le taureau du contact avec le cheval. Plus le contact sera long, plus le taureau poussera arc-bouté sur les pattes arrières en creusant les reins, en essayant de renverser la pièce montée, plus la pique aura une grande valeur de bravoure. Il est évident que si le toro arrive à renverser cheval et picador après les avoir soulevés avec force et s'il parvient à les jeter par terre pêle-mêle (*batacazo*), c'est lui qui gagne et marque des points.



*Quite de José Tomás par chicuelina à Bayonne le 7 août 2009, toro d'El Pilar.*

Il peut arriver qu'un *manso* fasse chuter l'ensemble équestre qui a perdu l'équilibre sur un écart ou empêtré dans le *peto*. Mais le style de l'attaque et sa rapide sortie, sinon sa fuite, permettra de reconnaître sa qualité de *manso*.

Attention aussi au taureau qui attaque relativement vite, dans un bon style, mais qui ne pousse pas et s'éloigne rapidement; c'est un fanfaron (*fanfarrón*), un faux brave ou bravache (*bravucón*). Ce peut être aussi un douillet (*blando*) qui, n'étant pas *manso*, pourra donner du jeu au troisième tiers.

Le deuxième temps du *quite* sera l'intervention du matador qui, par les passes qu'il donnera, permettra d'évaluer l'état physique de la bête. A-t-il résisté au choc? Au contraire, faiblit-il sur ses pattes avant, montrant une fatigue inquiétante? Le président permettra de continuer l'épreuve des piques ou au contraire demandera aux *clarines* de sonner le changement de *tercio*. Même si le matador se découvre pour demander respectueusement au président le changement, il ne fait que donner son avis, certes souvent éclairé, mais qui n'est que consultatif. Le président a, seul, le pouvoir de décision.

Attention à un incident qui arrive assez souvent. Le taureau sort du caparaçon un peu vacillant, recherchant son équilibre. Il charge alors en baissant un peu trop la tête et plante malencontreusement ses cornes dans le sol et, entraîné par son élan, effectue une véritable cabriole (*vuelta de campana*) qui va lui mâcher les muscles, en particulier du cou, sur lequel toute la masse de son corps va s'appuyer. On estime que cette *vuelta de campana* est l'équivalent d'une pique. Il faudra en tenir compte pour la suite du *tercio*.

On rappelle que le premier *quite* est à la charge du matador qui doit tuer le taureau. Le ou les *quites* suivants doivent être réalisés par les autres matadors en suivant l'ordre de passage. C'est alors une occasion de compétition (*competencia*) entre les toreros qui par les passes les plus diverses peuvent faire étalage de leur art : *verónica*, *chicuelina*, *navarra*, *gaonera*, *mariposa*, *lopesina*, *media-verónica*, *rebolera*, *serpentina* et biens d'autres figures et enchaînements sont alors ciselés pour le plus grand plaisir des spectateurs. Nous sommes

là dans un grand moment d'esthétisme, hélas bafoué de nos jours par l'insipide mono-pique que supportent difficilement parfois certaines bêtes. Il ne reste plus que les nostalgiques souvenirs de compétition (*competencia*) entre les Julio Robles et Ortega Cano ou pour les plus anciens entre Diego Puerta et Paco Camino.

## LE BUT DE LA PIQUE

La phase de la pique a trois objectifs. La pique permet de tester le degré de bravoure d'un taureau : du très brave ou brave, au peureux (*manso*) ou au pire couard (*manso perdido*) qui ne peut être piqué car il s'enfuit chaque fois que le cheval approche; il sera condamné aux banderilles noires que nous verrons au chapitre suivant.

Les muscles releveurs de la tête prennent naissance au bout postérieur du *morillo*. Ils seront affaiblis, ce qui empêchera, ou du moins diminuera, les coups de tête intempestifs (*derrotes* et *hachazos*). Il est dit que : « On règle la tête » en piquant à cet endroit. Une pique portée plus loin et basse ne peut qu'abîmer l'appareil locomoteur.

Enfin la pique fatigue et diminue la force générale du toro, permettant la pose des banderilles, le travail de muleta et surtout la réalisation de l'acte suprême, la mise à mort avec l'estocade. Le taureau était rentré plein d'allant, fougueux, la tête haute (*levantado*); il paraît maintenant apaisé, calme (*parado*); le déplacement plus lent et régulier, la tête moins haute, un besoin de souffler, voire de « réfléchir » se fait sentir. Il est toutefois nécessaire qu'il ne soit pas trop piqué afin de garder une mobilité nette sans boiterie ni fléchissement.

La perte de sang « décongestionne » le taureau, dit-on. Les picadors assurent qu'un taureau n'est bien piqué que « s'il a bien saigné ». Or, on peut estimer la perte de sang à environ un litre, au maximum à deux litres, rarement plus. Sachant que le volume sanguin total est de quarante litres, la perte de deux litres ne représente au maximum que 5%. À titre de comparaison, le don d'un demi-litre de sang pour un homme correspond à environ 10% de son total.

Hormis parfois un malaise purement psychologique, le don du sang ne crée pas un état de fatigue anormal, mais plutôt une sensation de bien-être comme après une bonne suée. Plus que la perte de sang, c'est la poussée qui est particulièrement épuisante. Un pilier d'une équipe de rugby pourra vous confirmer l'état de fatigue dans lequel il se trouve après avoir poussé trois mêlées successives !

Autre argument : les taureaux combattant dans les corridas de *rejón* perdent autant de sang sinon plus qu'avec les piques ; mais ils continuent à galoper allègrement car ils n'ont pas poussé le cheval.

Je pense que trois piques rapidement libérées permettront une *faena de muleta* plus vivante qu'une mono-pique portée en « vrillant » et « *cariocando* ». Autant l'éleveur que le public s'y retrouveront pour porter un jugement. Le torero, lui, pourra exprimer son art surtout au cours des *quites* avec une saine émulation entre les divers protagonistes.

## L'ÉVOLUTION DE LA PIQUE

Le déroulement de la *suerte* de la pique a beaucoup changé depuis la codification de la tauromachie moderne par Pepe Hillo en 1796 et par Paquiro Montes en 1856. L'« art de Cúchares », dans sa forme, sa technique et son rôle, a suivi l'évolution de la tauromachie selon l'adage « Tout art qui n'évolue pas meurt ».

Au XVIII<sup>e</sup>, le picador était encore l'élément majeur, d'où les parements en or de ses habits et son nom en plus grand que les autres sur les programmes. Le compte-rendu (*reseña*) du combat d'un taureau par le chef vacher (*mayoral*) au ganadero se faisait par trois chiffres. Par exemple : 12-6-4. Ceci n'était pas le tiercé gagnant du PMU ; cela signifiait que le taureau était allé 12 fois au cheval, il s'en était suivi 6 chutes de picadors et 4 chevaux morts. Rappelons que les chevaux non protégés par le *peto* n'étaient que de vieilles haridelles déjà condamnées à l'abattoir. Les piques consistaient en de brefs contacts car les taureaux avaient de la caste, mais pas toujours de la bravoure, et les picadors pivotaient aussitôt, libérant la sortie

du taureau pour éviter la chute quasiment automatique en cas de poussée vu la faiblesse de leur monture. Il est évident qu'aujourd'hui aucun aficionado ne désire revenir à un tel spectacle avec les cadavres de chevaux dans tous les coins de l'arène.

Il a fallu attendre le xx<sup>e</sup> siècle pour parler de noblesse puisqu'avant, le troisième *tercio* se résumait à la mise à mort. Il n'y avait pas encore de *faena de muleta*, sinon quelques passes isolées ayant pour seul but de fixer le taureau pour porter l'estocade.

L'obligation du port du caparaçon, imposé par décret de Primo de Rivera à compter du 13 juin 1928, bouleversa le travail du picador, tant dans la monte du cheval que dans la technique de la manœuvre. On vit à partir de ce moment-là apparaître des écuries de chevaux (*cuadras de caballos*) spécialement réservées à la corrida. Ceci eut aussi une incidence sur l'élevage et la sélection des toros à qui on demandait dès lors des qualités différentes. L'éthique même de la corrida était modifiée.

Aujourd'hui, devant l'évolution du spectacle, certains esprits critiques ont proposé la suppression pure et simple des picadors dont l'activité est parfois symbolique. Sans revenir à la corrida du xviii<sup>e</sup>, il semble qu'une voie intermédiaire du combat d'un taureau vraiment encasté et brave avec un picador respectant les règles peut satisfaire, sinon les tricheurs, du moins les gens sérieux et les spectateurs. Quoiqu'en nombre restreint, ce toro bravo existe encore et il soulève enthousiasme et joie dans l'arène lorsqu'il se présente et est mis honnêtement en valeur. Dans ce cas-là, le picador peut triompher comme une vedette et le problème de son utilité ne se pose plus. Son remplacement par des *rejoneadores* ne peut se faire car c'est un autre spectacle avec d'autres données et d'autres règles.

De nos jours, le deuxième picador présent dans l'arène n'entre pratiquement jamais en jeu. En cas de chute du premier cavalier, celui-ci est prestement relevé avec l'aide des palefreniers (*monosabios*) et les chevaux sont indemnes grâce à leur *peto*. De plus en plus souvent, le second picador ne rentre plus dans l'arène, se tenant prêt



à intervenir à la porte de la cour des chevaux (*patio de caballos*), que ce soit dans les corridas concours ou dans les arènes de petite surface. Le jeu y gagne beaucoup en clarté, le taureau n'étant pas distrait par des personnages inactifs et inutiles en piste.

Autrefois, le règlement imposait trois piques à chaque taureau. Compte tenu de l'évolution artistique du spectacle qui, à la demande du public, attribue une part dominante au troisième tiers et à la *faena de muleta*, on a réduit le nombre minimum de piques à deux pour que le taureau garde davantage de force. Hélas, si grâce à une sélection orientée différemment, on voit des taureaux présentant de meilleures qualités de noblesse utiles pour la *faena de muleta*, cela se fait au détriment de la caste et de la bravoure. Le taureau noble permet un troisième tiers plus allègre qui augmente les chances de succès pour le torero. Le taureau devient un collaborateur, certes encore toujours dangereux, mais il n'est plus un adversaire nécessitant un combat. En outre, ces partenaires possédant moins de caste et de bravoure commencent souvent dès le premier tiers à donner des signes de faiblesse : course plus lente, moins de fixité, distraction (regards vers les gradins), fléchissement quand ce n'est pas un étalement complet par terre à la sortie de la pique. Dans ces cas-là, le *tercio* de piques devient une parodie : un simple contact avec le picador qui aussitôt relève son arme afin d'économiser les forces du taureau. Et stupéfaction ! Le public qui devrait siffler cette négation de la corrida se fait parfois complice de cette abomination, validant en applaudissant l'insuffisance de la bête. Un monde à l'envers !

Par contre, il arrive parfois qu'un taureau soit très lent à démarrer et ne se décide pas à rencontrer le cheval. Il suffit alors que le picador mène le sabot de sa monture sur le premier cercle afin de forcer le taureau à charger pour que le public se mette (surtout en France) à vociférer et hurler à l'encontre du picador, là aussi à contresens. Rappelons que la première raie a été instituée pour permettre un jeu plus clair et aussi, à la demande des picadors, pour une question de sécurité : l'arrivée plus rapide des secours en cas de chute. Si le picador passe la ligne, il fait acte de courage pour obliger le taureau



*À Dax le 16 août 2014, toro Deslumbreiro de Pedraza de Yeltes pour Antonio Ferrera, soulevant d'un seul mouvement cheval et picador.*

à charger sur son terrain. Il se met alors en danger mais il évite ainsi de nombreux coups de capes inefficaces et gênants pour la suite du combat ; il devrait cette fois-ci être applaudi !

Heureusement, le tableau n'est pas si noir. Il reste quelques rares élevages qui sélectionnent leurs produits en favorisant caste et bravoure qui sont l'essence même de la corrida pour laquelle elles génèrent l'émotion, mais qui n'empêchent pas la présence de noblesse. Ce sont les élevages dits « durs » ou *toristas*, opposés aux élevages dits « commerciaux » ou *toreristas*. Les premiers donnent la primeur au combat et à l'éthique ; les seconds au résultat artistique et à l'esthétique. Mais quelle beauté, quelle émotion lorsqu'on voit au moment de la troisième ou de la quatrième pique le toro bravo traverser l'arène de part en part, au galop, la tête haute, pour aller défier le cheval là-bas au loin ! Spectacle peut-être rare de nos jours, mais qui s'imprime d'une façon indélébile dans la mémoire de tous, même si la dernière pique est portée après avoir été retournée

(*regatón*) et ne pique pas vraiment, mais repousse seulement le taureau avec son bout non ferré. La *standing ovation* clôt alors le *tercio* de pique.

## L'IMPORTANCE DU CHEVAL

Lorsqu'en 1928 on protégea les chevaux d'un caparaçon et qu'ils ne moururent plus en piste, il se constitua des écuries spécialisées pour fournir les chevaux des picadors (*cuadra de caballos*). Au lieu de pauvres haridelles, on employa des chevaux type perchérons, le plus gros possible, sur lesquels se juchaient des hommes caricaturaux type « Bibendum » ou Botero. L'ensemble se mouvait avec grande difficulté. Un lad (*monosabio*) était même nécessaire pour les placer dans l'arène en les tirant par la bride. L'arme majeure du picador était l'inertie résultant du grand poids de l'ensemble qui atteignait parfois les mille kilos, le double de celui du taureau !



a. Chez Alain Bonijol, piques 1 et 5 actuelles, 2 et 4 nouveaux modèles de Bonijol, 3 pique démontée pour l'affûtage.

b. Pique entièrement démontée.

c. Modèle Bonijol présentant une rainure permettant au sang de mieux s'écouler.

À la fin des années 80, un ancien novillero français, Alain Bonijol, se pencha sur ce problème. Il constitua sa *cuadra* avec des chevaux beaucoup plus légers (environ 600 kilos). Le combat changea d'âme ; l'arme n'était plus l'inertie mais au contraire la mobilité. Les chevaux, dressés pour amortir le choc de la rencontre

avec le taureau en reculant au moment de l'impact et en pliant les pattes, furent à ce moment-là conduits par de véritables cavaliers pouvant même avoir le physique d'un jockey. Ne se heurtant plus à une muraille inébranlable, le toro pouvait, si on utilisait le quite au bon moment, démontrer toute sa bravoure au cours d'une véritable *pelea* comprenant plusieurs assauts répétés en prenant son élan de plus en plus loin. L'exemple de la *cuadra* de Bonijol fit tache d'huile et permit un *tercio* de piques particulièrement spectaculaire que l'on n'avait jamais connu.

Avec des toros de grand format (*tamaño*), les poids arrivent à être presque à égalité. La bête sent qu'elle peut « gagner la partie » et renverser son opposant. Le picador manœuvre son cheval tant avant que pendant la rencontre ; on peut dire que lui aussi torée. On peut ainsi assister à de remarquables combats, comme celui de Granadero de Pedraza de Yeltes, le 14 août 2016 à Dax. Après quatre longs assauts venant de loin, dont une chute, et un *tercio* de banderilles poursuivant le torero jusqu'aux barrières, Granadero se coucha à bout de forces. Le matador Rafaelillo le releva trois fois mais ne put lui faire une passe ni porter l'estocade. On dut le puntiller sur place. Il n'y eut donc pas de troisième *tercio* mais peu de manifestations de réprobation s'élevèrent. Le toro avait été manifestement trop piqué. L'absence de *faena de muleta* avait été compensée par le grandiose *tercio* de piques. Seuls des applaudissements de respect accompagnèrent l'arrastre. L'expression « se tuer à la tâche » prenait ici toute sa valeur.

## Chapitre 3

# Deuxième tiers : les banderilles

### TACTIQUE

La pose des banderilles peut être assurée par le matador lui-même, mais le plus souvent ce sont les banderilleros de sa *cuadrilla* qui s'en chargent. Outre les picadors (un pour chaque taureau), l'équipe est composée d'autant de banderilleros que de taureaux à tuer plus un. Ainsi, pour deux taureaux, le premier péon de confiance se charge de la mise en place (*lidia*) pour le deuxième et le troisième qui posent dans l'ordre chacun à leur tour une paire de banderilles jusqu'à concurrence de trois paires pour chaque toro. Pour le deuxième toro, c'est le deuxième banderillero qui dirige la *lidia* tandis que le premier et le troisième posent les harpons chacun à leur tour. Si tout se passe bien, à la fin, chaque homme aura posé deux paires.

Normalement, le président technique de la corrida impose que quatre banderilles au minimum soient clouées sur le dos de la bête, mais il arrête les poses selon son gré suivant les circonstances. Si le matador pose les banderilles, il décide lui-même du nombre de fuseaux qu'il posera, généralement accompagné par la musique pour lui rendre honneur.

La phase des banderilles permet de bien tester l'état du taureau, elle est plus importante qu'il n'y paraît. Vous remarquerez que si le matador ne participe pas à la pose et se retire près de la barrière, cela ne l'empêche pas de suivre avec une grande attention le déroulement

des opérations. Il pourra juger, comme tout spectateur, de l'effet du châtiment des piques. Le taureau a-t-il gardé assez d'allant dans sa charge? Sa charge est-elle toujours aussi franche? Poursuit-il le banderillero jusqu'aux planches? Est-il distrait? Fatigué? Ne cherche-t-il pas refuge (*querencia*) en un point particulier de l'arène? Tout ceci est important à noter pour la suite du combat.

## TECHNIQUE

La pose des banderilles la plus classique se nomme au *cuarteo*. Le *peón de lidia* amène le taureau au niveau des raies concentriques. Ses collègues qui vont poser les banderilles sont au centre sous la protection du troisième matador. Le *peón de lidia* fait effectuer un tour au taureau sur son côté droit et le place en face de son collègue. Celui-ci cite le taureau, fixe son attention, et démarre pas à pas puis en courant sur sa gauche en décrivant un arc de cercle. Le taureau suit l'homme et continue la course de son cercle sur sa droite pour rejoindre l'homme. Au moment où les deux parcours se croisent (*a jurisdicción*), le torero bloque brusquement sa course, fait face au taureau entre ses cornes, bondit en l'air en levant bien les bras armés des banderilles, puis les plante d'un geste bref et ferme à la fin du *morillo*, côte à côte, sur l'axe de l'échine (on bondit en l'air avant de planter, et non après, ce qui n'ajoute rien). Le banderillero doit bien marquer les différents temps de la manœuvre pour donner de la



*Banderille au cuarteo par un peón de Jiménez Fortes : 1. cite, 2. toque,*

beauté au geste. Le taureau, surpris, marque un temps d'arrêt, cloué au sol un court instant. Le torero en profite alors pour se dégager calmement vers la barrière tout en gardant un œil sur le taureau qui, s'il a une caste vive, va se reprendre pour le poursuivre jusqu'aux *tablas* où le deuxième matador et un péon se tiennent prêts pour un *quite* éventuel.

La réalisation de ce plan résulte du fait que le taureau est attiré naturellement vers le centre de l'arène qui est son terrain privilégié. Il chargera donc plus facilement l'homme qui s'y trouve.

La deuxième paire de banderilles est ensuite plantée par le troisième péon en inversant le côté des courses : le taureau part sur son côté gauche et l'homme sur main droite. Le péon qui a planté la première paire est pendant ce temps revenu se placer pour la troisième paire qu'il plantera sur le même trajet que la première. Cette alternance de côté empêche le taureau de prendre des habitudes qui seraient néfastes lors de la suite de la *faena de muleta*.

La bonne exécution du *tercio* repose sur trois éléments d'un travail d'équipe :

- Une pose nette et précise suivant la technique que nous avons décrite, en synchronisant bien les courses.
- La mise en place sobre par le *lidiador* qui doit faire le moins de passes possible. Pour cela, il se déplace en reculant avec la cape devant lui pour attirer le taureau. Il finit sa course avec une passe



3. course et 4. sortie. On note en fond la progression du collègue pour le *quite* à la fin de la pose.

simple dite *recorte* qui fixe le taureau à l'emplacement idoine face au poseur.

- Le temps total d'exécution doit être le plus court possible avec, dans l'idéal, trois passes en tout (une par paire), ceci pour économiser la fatigue du taureau afin de garder son potentiel d'effort pour le *tercio* suivant où le matador pourra briller.

Une variante technique est effectuée par certains banderilleros pour bien fixer le taureau et forcer le démarrage quand la bête paraît un peu moins vive ou distraite, c'est *de frente*. L'homme se dirige à pas lents en ligne droite vers le taureau, portant les banderilles au bout de ses bras ballants, comme s'il partait négligemment acheter des allumettes... Une fois fixée l'attention du taureau, il effectue le *toque* en levant les bras et démarre sa course en quart-de-cercle comme pour le *cuarteo*. Mais la distance est courte pour se retrouver au bon moment face au taureau afin de planter en levant bien les bras. La sortie se fait sur le même rythme nonchalant. Cet exercice nécessite une grande maîtrise, mais aussi de grandes qualités physiques et de bons réflexes. Cette variante spectaculaire et forte en émotion est particulièrement réussie par le lutin pamplonais Manolo de los Reyes. Fernando Sánchez (l'homme aux rouflaquettes) l'effectue aussi mais en utilisant l'arc de cercle habituel plus grand.

## POSE PAR LE MATADOR

Lorsque c'est le *maestro* qui pose les banderilles, mais ils sont peu nombreux après l'alternative, on peut admirer d'autres techniques.

Le *poder a poder* : c'est une variante du *cuarteo*. L'homme cite le taureau et attend que celui-ci démarre vers lui pour amorcer sa course. Il laisse ainsi l'avantage de l'attaque au toro dont il doit juger la trajectoire et surtout la vitesse pour adapter la sienne. Cette technique exige de grandes qualités physiques de vitesse avec réserve d'accélération possible ainsi qu'un coup d'œil infallible. L'émotion est intense et le danger de taille car, au départ, on n'est pas certain



des réactions de la bête. Quelques toreros modernes réussissant bien la figure : Padilla (jeune), Mendes, Nimeño II, Milian, Morenito de Maracay, Ferrera (quand il s'applique).

Le *quiebro* : le matador cite la bête et l'attend de pied ferme. Quand elle arrive, l'homme se penche d'un côté pour dévier sa course, mais se redresse au dernier moment et s'écarte de l'autre côté en plantant au passage les bâtonnets. Il faut pour cette technique un taureau franc et allègre (*boyante*) qui ne s'arrête pas en route. Amateurs de cette *suerte* : Padilla, Manuel Escribano, ... Elle avait été initiée par « El Gordito » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.



*Al quiebro par José Luis Adame face à Mirobajo de Pedraza de Yeltes à Garlín le 10 avril 2016.*

*Al sesgo* : lorsque le taureau n'a pas beaucoup d'allant et a tendance à rester près de la barrière, l'homme se profile parallèlement à la barrière comme pour un *frente a frente* et incurve sa course au dernier moment juste avant de planter. S'il sort vers le centre, c'est le *sesgo por fuera*; s'il sort vers les planches, c'est le *sesgo por dentro*, beaucoup plus impressionnant et dangereux car le passage est étroit pour se dégager. Luis Francisco Esplá et actuellement Manuel Escribano ont ainsi fait beaucoup frissonner les spectateurs.

*Al violín* : l'approche est la même que pour le *cuarteo*, mais le *maestro* a les deux banderilles dans la main droite. Il sort sur la corne droite et plante en passant son bras arrondi par-dessus sa tête pour

planter, rappelant un peu la position d'un violoniste. Medhi Savalli est friand de cette technique, mais aussi les jeunes novilleros en début de carrière. L'approche peut aussi se faire comme pour le *quiebro* au fil des barrières avec une sortie suicidaire à l'intérieur, tel Manuel Escribano.

Quelques **ornements** peuvent venir se greffer sur les techniques classiques :

- Faire volontairement un passage à faux sur un *cuarteo* pour se retourner et enchaîner la pose avec un *quiebro*.
- Se faire poursuivre par le toro en courant en marche arrière avant de poser. El Fandi maîtrise cette technique, ce qui fait grincer les dents de certains se disant puristes qui oublient, ou ne savent pas, que le grand Guerrita soulevait les foules en son temps avec une telle manœuvre !
- Planter les banderilles courtes (20 cm au lieu de 70), ce qui accentue le risque, mais que l'on ne voit plus guère qu'en *rejoneo*.
- Citer le toro à genoux, ou assis sur une chaise, avant de se lever au dernier moment pour clouer avec un *quiebro*. Se souvenir de El Bala dans les années 60 ou de Sergio Sánchez vingt ans plus tard.
- Un garçon eut même l'idée de planter les banderilles tenues entre ses dents ! (Platerito de Cadix)

Tout ceci prouve que l'homme est très inventif et que certainement on n'a pas encore tout vu. Mais tout cela n'est que fantaisies et fioritures. Par contre, pour le péon qui plante volontairement les banderilles en les faisant passer sous l'aisselle (*al sobaquillo*), il ne s'agit plus là de fantaisie, mais plutôt de respect, pour ne pas dire de peur intense du taureau.

## LES CONSÉQUENCES

Si le *maestro* pose lui-même les banderilles, c'est tout d'abord qu'il excelle dans la pratique et que cela peut l'aider à triompher, mais aussi qu'il a jugé que le taureau avait encore de la force et un bon galop

allègre, qu'il est resté *boyante*. Si ce sont les péons qui s'en chargent et qu'ils le font vite et bien, ils seront applaudis et invités à saluer chapeau (*montera*) en main. Les exemples sont nombreux : El Vito et Luis González, Manolo Ortiz, Manolo Montoliú, El Chano, El Alcalareño, David Adalid et Fernando Sánchez, Curro Javier, Ambel Posada, ... et la liste est loin d'être close, sans compter les adroits *lidiadores* comme Recio ou Marco Galán qui permettent un *tercio* rapide et sans passes superflues.

Pendant la phase des banderilles, l'effort du taureau est beaucoup moins conséquent que pendant les piques. Il n'y a pas cette poussée terrible pour les muscles. L'effort se fait uniquement durant la course qui est régulière, menée et adaptée par l'homme suivant la force de l'animal.

La *suerte* développe l'attention, la fixité sur un but (*fijeza*). Elle permet aussi de connaître l'évolution du caractère du taureau subordonné à sa condition. S'il garde confiance en ses possibilités, il sera toujours attiré par le centre de l'arène dont il voudra chasser l'homme avec empressement et il aura une course soutenue avec laquelle il le poursuivra jusqu'à la barrière. Par contre, un sentiment de faiblesse l'amènera à fréquenter le terrain des *tablas* pour venir se soutenir à la barrière. Le *manso*, lui, ne s'occupera pas de poursuivre le banderillero à la barrière, mais plutôt de se débarrasser des harpons, souvent en beuglant (*berrido*).

Lors de la rencontre avec l'homme, on observe si le taureau plonge la tête vers les pieds du banderillero, prélude à une charge en « humiliant » dans la phase suivante avec la muleta. Inversement, une charge la tête haute avec des *derrotes* préfigurera un combat final difficile.

## LES BANDERILLES NOIRES

Si le taureau a été particulièrement poltron et couard (*manso*) durant l'épreuve des piques, fuyant en tous sens, évitant toute rencontre avec le groupe équestre, il sera condamné aux banderilles noires par le président de la course qui sortira le mouchoir rouge.

Cette sanction est devenue très rare de nos jours compte tenu d'une sélection génétique plus élaborée dans les élevages.

Les banderilles noires sont des banderilles dont les harpons sont plus grands de 2 centimètres et plus larges que les banderilles normales. Elles sont décorées de papier crépon noir avec une bande blanche de 7 centimètres au niveau de la partie centrale. On les surnomme « les veuves ».

Les banderilles noires ont remplacé depuis 1950 les banderilles de feu, de maniement peu aisé et de résultat aléatoire. La technique de pose est la même que pour les banderilles normales ; mais vu le caractère rétif de l'animal, en pratique ce sera à la « va comme tu peux ».

Les banderilles noires représentent un véritable symbole de déshonneur pour le ganadero.

Rappelons enfin que la plus grande *mansedumbre* d'un taureau ne peut être une raison de renvoi au *toril* par le mouchoir vert pour remplacement. Il devra être combattu en l'état jusqu'au bout.

## Chapitre 4

# Troisième tiers : le travail de muleta

Autrefois, le troisième tiers correspondait seulement à la mise à mort du taureau. L'évolution du spectacle, depuis le début du xx<sup>e</sup>, a accordé au travail de muleta la part prépondérante pour le succès du matador. Un travail soigné de domination, artistique et varié, peut même éclipser une maladresse à la mise à mort avant le coup concluant.

### LA TACTIQUE

Pour le combat de son premier taureau, le matador au troisième tiers abandonne la cape et prend l'épée (*espada*) et la muleta. Il demande respectueusement et traditionnellement au président technique l'autorisation de mettre à mort le taureau. Ceci n'est évidemment pas refusé, sauf si se présentait spontanément (*espontáneo*) une personne non prévue au programme! Si le matador sent que les qualités de son adversaire sont propices à un triomphe, il va offrir (*brindar*) la mort du taureau à une



*Course de Victorino Martín à St-Vincent-de-Tyrosse le 24 juillet 2011. Brindis de Rafaelillo à Fernandez Meca dont c'est la dernière prestation publique.*

personnalité ou à un ami en lui confiant sa coiffure (*montera*). S'il offre la mort à tous les spectateurs, il va au centre de la piste pour saluer le conclave et, soit il dépose soigneusement son chapeau à ses pieds, soit il le lance par-dessus son épaule comme s'il remettait son triomphe entre les mains du destin régissant les aléas du combat ; mais attention si la *montera* tombe à l'envers : c'est un mauvais présage... Se souvenir qu'il y a beaucoup de superstition dans le monde de la corrida : chat noir, numéro treize, mais aussi couleur jaune, chapeau sur le lit... et bien d'autres choses bizarres !

Il faut maintenant choisir le terrain le plus propice à la confrontation en tenant compte des dispositions du taureau reposant à la fois sur les qualités morales (caste et bravoure) et sur les qualités physiques après les épreuves des deux premiers tiers. Si le taureau s'est montré brave et combatif jusqu'à l'heure, il sera plus facile à aborder. Le matador peut se mettre au centre de l'arène, terrain naturel du taureau, et le citer de loin. La bête tentera aussitôt de venir l'en déloger en arrivant rapidement droit au but, en le fixant intensément du regard (*fijeza*), la tête haute et fière (*fiereza*). Le torero se tenant de profil pourra alors se permettre de faire changer (*cambiar*) au dernier moment la trajectoire du taureau en passant la muleta de devant à derrière lui, provoquant un cri d'émotion de la foule. Le taureau berné se retournera et rechargera pour une nouvelle passe qui pourra aussi être inversée, et cela plusieurs fois de suite sans que le torero bouge le moindre pied.

Si par contre le taureau a commencé à se réserver durant l'épreuve des banderilles et cherche plutôt les barrières, le torero ira à sa rencontre et lui appliquera des passes dites de châtiment (*doblones*) : nombreuses passes basses, rapides, incomplètes car allant alternativement d'un côté à l'autre au ras des cornes (*de pitón a pitón*). On dit aussi *machetear* en pensant au maniement d'une machette pour se frayer un passage dans un épais fourré. On capte ainsi l'attention de la bête sur la muleta sans lui laisser le temps de la passer puisqu'on la lui retire vivement pour la porter sur le côté opposé. La bête, surprise, énervée, finit par suivre le torero qui en

même temps recule et l'entraîne sinon au centre du moins au *tercio* où elle se prêtera davantage au jeu ; mais il ne faudra pas relâcher la pression car le taureau céderait vite à son attirance initiale vers les planches.

Le véritable *manso* se collera près de la barrière en un point quelconque qui sera son refuge (*querencia*) où il deviendra difficile de l'en déloger, sinon même de lui faire faire plus de deux mètres. Au fur et à mesure que le temps passe, le phénomène s'amplifiera et la situation ira de mal en pis si la main du torero n'est pas assez forte pour imposer sa volonté.

Il est aussi un élément très important pour choisir le meilleur terrain où évoluer, c'est de tenir compte de la force et de la direction du vent. Le vent est l'ennemi le plus redouté des toreros. Un coup de vent intempestif au moment où le taureau charge peut replier la muleta sur l'homme ou le mettre à découvert. La bête va alors se déporter vers son adversaire et être à l'origine d'une voltige (*voltereta*), voire d'une blessure par un coup de corne (*cogida*). Les drapeaux de décoration flottants souvent en haut des gradins des arènes peuvent être une bonne indication pour connaître force et direction du vent.

Le matador devra tenir compte de la corne préférentielle qu'il aura repérée lors de ses observations antérieures. Certains taureaux seront relativement faciles à toréer d'un côté alors qu'avec la corne opposée ils auront tendance à accrocher souvent le leurre voire l'homme qui est derrière. Un travail de châtiment par *doblones* sera nécessaire avant de se positionner sur le côté dangereux. Un toro ayant gardé beaucoup d'énergie sera toréé plutôt par le bas pour casser sa vitesse et le ralentir. Par contre, un taureau fatigué ou qui rechigne à avancer sera toréé à mi-hauteur ou vers le haut pour l'aider à respirer.

D'autres éléments, à des niveaux plus ou moins importants, vont aussi influencer sur le déroulement du combat et guider le jeu du matador :

- Les réactions habituelles caractéristiques de la race (*encaste*) dont est issu son opposant.
- L'atmosphère de la corrida influencée par la publicité et par la qualité du public : ses réactions, ses exigences, sa réputation, ou... sa candeur.
- Les relations du torero avec ses collègues amenant une véritable compétition (*competencia*) peuvent être amicales et bénéfiques pour le spectacle ou au contraire absolument détestables.
- Les relations avec les organisateurs (*empresa*) déterminant une bonne ou mauvaise ambiance préalable.
- La forme physique et morale du matador. Un matador blessé au combat n'a qu'une hâte, celle d'y revenir le plus tôt possible soit par goût (*afición*), soit par nécessité économique sachant que souvent les contrats sont trop rares. En fait, dès qu'il peut se mouvoir, le blessé remet le costume de lumière. Le mot convalescence n'a pas cours dans le milieu taurin ; il n'est pas rare de voir un matador défiler au *paseo* en boitant.
- Le caractère du matador : hué au premier taureau, il ne fera pas mieux au second, pensant avant tout sans vergogne (*sin vergüenza*) à rentrer rapidement chez lui. Au contraire, un autre mettra un point d'honneur à se racheter de son premier échec.

## TECHNIQUE DE LA PASSE DE LA MAIN DROITE

La passe de la main droite (*derechazo*) se donne en tenant dans la même main la muleta et l'épée. Cela permet d'agrandir la surface du leurre et de se sentir sécurisé par l'écran du tissu.

La technique de la passe est définie par plusieurs éléments. D'abord le choix du site où se déroulera le combat. Le terrain que choisit le matador au départ ne doit pas trop contrarier la volonté du taureau ; il doit l'amadouer, le mettre en confiance. Si le taureau est « entier », c'est-à-dire si ses qualités physiques et morales sont toujours intactes, il sera judicieux de le citer de loin pour qu'il puisse exprimer tout son potentiel. Ce fut la technique remise au goût du jour par le Colombien César Rincón à la fin du siècle dernier.





*Cite de loin par César Rincón à Dax le 13 août 2007 à un toro de Conde de Mayalde qui put ainsi exprimer toute sa caste et sa bravoure.*

En venant de loin, le toro bravo se fixe encore mieux sur le seul leurre restant en sa présence. Il prend goût au combat singulier et lui donne un caractère émotionnel.

Les deux combattants sont face à face, seuls en piste. Le torero avance un peu et présente sa muleta devant lui à bout de bras. Immobile, après s'être assuré que le regard du taureau se porte sur lui avec attention, il va le citer, le provoquer par le *toque*. Le *toque* ne fait pas partie intrinsèquement de la passe; c'est le déclencheur, le starter. Il s'effectue par un bref coup de poignet qui provoque un simple frémissement de la muleta. Ce *toque* discret est assurément le plus élégant. En présence de taureaux plus ou moins indécis (*tardo*), il peut être soutenu par une interjection du type « Ho, ho! Toro! », ou par un claquement du pied sur le sol. Le *toque* s'appuie alors sur la vue et sur l'ouïe tous deux sollicités. Certains toreros poussent des cris rauques et puissants que d'autres prolongent même durant toute

la passe, telles certaines tennismen qui semblent pousser la balle grâce à l'intensité de leur souffle. Cet aspect violent, agressif et de plus répétitif, peut lasser et indisposer les spectateurs ; j'en connais même beaucoup. Il serait heureux que cette mode inesthétique cesse. Il existe toutefois un cas où le *toque* avec la voix est autorisé et même recommandé : les jours de grand vent où la muleta fouettée est en perpétuel mouvement et ne peut donc indiquer le top de départ.

Si le taureau ainsi sollicité ne bouge pas, le matador s'avance un peu plus jusqu'à ce que le taureau démarre au *toque* suivant. Au moment où il va arriver à sa hauteur, le matador fait un pas légèrement en avant et vers la droite en présentant le leurre que va suivre l'animal lorsqu'il sera retiré vers l'arrière. Emporté par son élan, le taureau passera à droite de l'homme qui le dirigera derrière lui en faisant décrire à son bras droit un demi-cercle. Le taureau aura effectué un trajet en forme de point d'interrogation renversé. S'il est rejeté vers l'extérieur au début de la passe, il est ramené vers l'intérieur (*por dentro*) à la fin pour garder le contact.

La passe elle-même est caractérisée par les trois verbes : ***parar***, ***templar***, ***mandar***. Le premier temps consiste non pas à arrêter la charge du toro, mais à l'accueillir, absorber (*empapar*) l'élan de la bête pour parer (***parar***) son attaque. Le mouvement doit se faire avec calme, douceur et régularité, ce qui contrastera avec le départ fougueux du taureau. On ne pourra ralentir sa vitesse, mais on la tempérera (***templar***) par un subterfuge qui dans la définition est simple, mais dans la pratique difficile à réaliser : il s'agit de reculer la muleta avec calme pour la tenir bien droite, comme bien repassée au fer (*planchada*), en synchronisant son retrait à la même vitesse que l'avancée de la tête du taureau, afin que la distance entre les deux reste toujours constante. Simultanément, le matador commande (***mandar***) la direction du trajet par le mouvement du bras tendu guidé par l'épaule, la flexion du torse au niveau de la ceinture et le prolongement du mouvement de la muleta à la fin de la passe grâce à un poignet agile et délié, tout cela sans bouger les pieds. Vous comprenez maintenant pourquoi les toreros s'entraînent tous les jours à faire



Derechazo de Rincón le 14 août 1991 à Dax face à un taureau de Cebada Gago.

*On remarque la position de départ bien dans l'axe du taureau, la muleta devant pour faire le toque.*

*Lorsque le taureau a démarré, Rincón a avancé la jambe sur la droite. Le toro a été dévié de sa trajectoire et va passer sur le côté droit : il est conduit par la volonté du torero qui domine.*

du *torero* de salon, répétant inlassablement les passes comme un pianiste répète ses gammes.

Le taureau berné voit la muleta s'arrêter derrière le torero; il s'arrête lui-même en se retournant pendant que le matador, pivotant sur son pied gauche, replace son pied droit pour se positionner face à son adversaire, prêt à recommencer une nouvelle passe et reprendre (*recoger*) le jeu. L'art consiste à enchaîner les passes les unes aux autres en une série d'une seule liaison (*ligado*) issue d'un mouvement d'une harmonie naturelle.

La réussite de la passe telle que nous venons de la décrire dépend, hormis les qualités de courage, de technique et de sang-froid de l'homme, de deux paramètres : le **placement** au départ et le « **cargar la suerte** ».

Le placement au début de la passe doit être à une distance précise, différente pour chaque toro, évoluant au fil de la *faena* selon le degré de fatigue. Face à un taureau

à charge franche (*boyante*) et allègre, le torero pourra se placer au début de la *faena* à une grande distance à la manière de César Rincón, à 10 ou 15 mètres. L'attente immobile face à l'arrivée du fauve sera forte en émotion car déviée au dernier moment par le mouvement de la muleta. Avec la fatigue du toro, cette distance d'attaque sera raccourcie ; on verra le matador se rapprocher de plus en plus du taureau. Parfois même, le taureau ne bouge pas à 5 mètres de la muleta malgré plusieurs *toques*, mais au premier *toque* à 4,50 mètres, il démarre aussitôt. La différence entre les deux est faible, mais la limite est très sensible. Ce point de rupture est très important à déterminer et aura de grandes conséquences pour la suite de l'action. Inversement, certains taureaux de peu de caste ou n'ayant pas supporté un traitement « assassin » à la pique devront être torés véritablement entre les cornes pour arriver à leur arracher difficilement quelques passes, une à une et celles-ci sans aucune continuité.

Le taureau au début avance aveuglément droit devant lui tel un bulldozer renversant tout ce qui entraverait sa route. L'homme a une arme, sa muleta, leurre qui doit fixer l'attention de l'animal pour le détourner de sa route en ligne droite. Lorsque la bête arrive sur lui, l'homme doit faire un pas vers la droite légèrement en avant si possible pour déplacer la muleta qui va dévier le taureau. Ce mouvement, appelé littéralement « forcer la chance » ou mieux *cargar la suerte*, ne sera efficace que si le torero a adopté une bonne position au départ : il faut qu'il soit dans l'axe du taureau afin de croiser sa route (*cruzarse*). En effet, s'il est sur la droite du taureau (*fuera de cacho*), même s'il avance il aura sa muleta uniquement sur la route du taureau et il le fera passer sans influencer ni dévier son parcours ; le matador n'aura rien imposé et le taureau ne sera pas dominé.

## CONSÉQUENCES DE LA PASSE

Le petit pas de charge vers l'avant conditionne tout le résultat de la domination de l'homme sur le taureau. En faisant ce pas vers la droite qui permet de présenter la muleta sur la corne gauche

(la corne contraire), l'homme oblige la bête à accentuer le changement de direction déjà indiqué par la muleta; il « pèse » sur le toro qui, emporté par son élan, n'est plus maître de la situation. Pour pouvoir suivre le leurre qui vire, le taureau doit ralentir sa course, exactement comme une voiture abordant un virage plat non relevé. Cette manœuvre a permis au torero de rentrer dans le terrain du taureau et, en plus, de commander la trajectoire de l'animal : le taureau est dominé. En outre, le taureau étant emporté vers l'extérieur, il aura plus de difficulté pour attraper le torero positionné à l'intérieur.

Si le taureau est brave et encasté, il s'entête à vouloir attraper le leurre qui se dérobe. Pour saisir sa cible, il baisse spontanément la tête; on dit qu'il « humilie » (*humillar*) en souvenir du vassal ou du



*Modèle de toro humillant dans la muleta de Rafaelillo (toro de Victorino Martín à St-Vincent-de-Tyrosse le 24 juillet 2011).*

vaincu qui s'incline en hommage devant son supérieur, prêt à mettre un genou à terre en signe de respect. Pour le toro bravo, la comparaison s'arrête là car, s'il baisse la tête, ce n'est point pour reconnaître son infériorité, mais plutôt pour se préparer à la relever prestement afin d'attraper sa proie, de la bousculer et si possible planter sa corne dedans. Il n'y a en vérité aucune humilité de sa part dans son geste. Obnubilé par cette proie fuyante, il finira par oublier, au moins momentanément, ce que le torero considère comme des défauts : coups de tête, corne préférentielle, distraction, hésitation, grattage, autant d'indices d'un état de *mansedumbre* pouvant le conduire vers une *querencia*.

Le fait de tenir la muleta balayant la surface du sol favorise la position basse de la tête du taureau, position inconfortable qui ralentit sa course, ce qui augmente l'emprise et la domination de l'homme. Ceci permettra d'amener plus loin la bête derrière soi dans la mesure où elle a encore assez de force pour avancer dans cette position inconfortable. Le taureau faible ou décasté, sans race, s'arrêtera lui en moitié de passe.

Avec la souplesse du poignet qui dirige, le torero pourra mener la bête en bonne place dans son dos de façon à empêcher une fuite vers l'extérieur en le ramenant vers l'intérieur (*toreo por dentro*). Cette position permettra d'enchaîner (*recoger*) la passe suivante. L'action importante du poignet pour diriger peut être prolongée grâce à la souplesse de la ceinture qui accentuera le mouvement. C'était l'arme de Manuel Benítez « El Cordobés ».

À partir de ce moment-là, les passes se succèdent en une série de trois ou quatre, sinon jusqu'à six ou sept. Le torero enroule le toro autour de lui en pivotant. Il change la muleta de main pour finir le cercle ou il impose au toro un tour en sens contraire. Rien ne semble plus pouvoir interrompre la danse du couple.

Le grand matador Guerrita, qui régnait sans partage sur la tauro-machie à la fin du XIX<sup>e</sup>, recommandait dans son ouvrage *Tauromaquia* de : « surtout ne pas abuser des passes en rond qui sont d'un grand

châtiment pour le taureau qui souffre au niveau de sa colonne vertébrale pour maintenir son équilibre ». Quelque cent ans après, les passes en rond sont l'ossature de quasiment toutes les *faenas de muleta*. Cela confirme l'énorme évolution du taureau au bout d'un siècle d'élevage, qui a suivi une orientation de la sélection, mais également le changement de la nature du spectacle, contrastant avec toujours le même cadre rigide d'un rituel identique en tout point.

Autre facteur important pour le torero, c'est la maîtrise de soi devant le danger (*aguante*). Il ne doit pas bouger dès qu'il a donné le *toque*; il doit contenir sa peur, ne pas reculer (ce qui amènerait le taureau sur lui), être patient, tout en étant concentré et avoir tous ses réflexes en éveil, prêt à contrer une attaque ou un écart imprévu avec coup de corne (*derrote*). Le *toreo* de salon, comme un musicien fait ses gammes, l'aide beaucoup. Lorsque la domination de l'homme devient plus forte, la confiance prend le dessus, toute crispation disparaît, le torero calme et relâché apporte à ce moment-là une note d'art essentielle. L'on rentre dans l'esthétisme pur. Les mouvements souples, doux, voire alanguis, de la muleta s'enchaînent. On dit que l'artiste a « débouché le flacon des parfums ». Le face-à-face des deux adversaires se transforme en un ballet radieux d'un couple enlacé.

## LES PROBLÈMES POSÉS PAR LES TAUREAUX

Les qualités du taureau entrent pour une part importante dans le succès d'une corrida : citons la continuité inlassable de l'attaque (*codicia*), sa franchise et sa fixité (*fijeza*), l'allure fière (*fiereza*) et l'allégresse (*alegría*) qui déclenchent une émotion que percevra le spectateur (*transmisión*), la noblesse étant illustrée par un galop régulier (*templado*) et une attaque en baissant la tête (*humillando*), comme pour « boire la muleta ».

Certains toros possèdent ces qualités mais à des degrés moindres de caste : ils ont moins d'*alegría*, de *fiereza*, de *transmisión*; ce sont de bonnes pâtes (*pastueños*) qui donneront du jeu mais sans grande



émotion. D'autres n'auront qu'une *codicia* sans aucun caractère et obéiront à la muleta d'une façon mécanique, fade, plate, sans aucune transmission : ce sont les *sosos* qui semblent se mouvoir « sur des rails » pour des passes assommantes, abrutissantes et ennuyeuses (*aburrimiento*).

Le matador trouvera, hélas, des adversaires qui ne lui faciliteront pas la tâche. Certains toros semblent sentir la présence de l'homme derrière la cape ou la muleta. Ils n'avancent pas franchement, ils se méfient, donnent souvent des coups de tête désordonnés, ont une course irrégulière par à-coups ; on dit qu'ils ont du *sentido*. Peut-être ont-ils été déjà toréés en catimini dans les pâturages ?

D'autres taureaux ont hérité d'un mauvais caractère. Ils attaquent avec hargne et force, irrégulièrement, s'acharneront sur la proie qu'ils ont attrapée et ne la lâcheront pas facilement. Leur tactique s'apparente plus à la guérilla qu'à une lutte franche face à face ; ils se défendent pas à pas. On dit qu'ils ont du caractère (*genio*) ce qui généralement n'est pas... génial pour le torero qui, lui, aura tendance à parler de mauvaise caste (*mala casta*) car sa tâche se complique sérieusement.

Le bon taureau met sa bravoure au service de sa caste : il a la *fiezeza* car il attaque, sûr de sa puissance, et de la *fijeza* car il se fixe sur un point et suit un plan d'attaque organisé. Le *genio* est en colère et la colère est une mauvaise conseillère : il n'a pas de plan d'attaque, part d'une manière désordonnée, donc atteint rarement son but ; de plus il n'est pas fier, ce n'était vraisemblablement pas un *mandón* dans son groupe.

Certains taureaux répondent au jeu durant un moment, puis tout d'un coup perdent confiance en eux et vont se réfugier contre les planches de la talenquère d'où ils ne voudront plus sortir, ayant pour le moins assuré leurs arrières. Le torero aura alors recours à des manœuvres de près ou bien, à force de *toques* visuels et sonores et beaucoup de patience et d'*aguante*, il arrachera quelques passes égrenées une à une. Avec cette tauromachie très rapprochée s'illustra



dans les années 80 du siècle dernier Dámaso González, le « fakir d'Albacete ». Il fut un précurseur de Paco Ojeda qui soumettait les toros dans un périmètre très réduit, semblant hypnotiser ses adversaires pour leur faire décrire les mouvements les plus invraisemblables. Vint ensuite dans le même registre José Tomás qui, dans un style très vertical et totalement immobile, ajoutait *temple* et élégance artistique.

Nous avons déjà parlé des *mansos* et, pire, des *mansos perdidos* qui fuient rapidement et se réfugient dans des *querencias* où ils sont difficiles à déloger. Pour ces taureaux *mansos* ou fuyards, le torero emploiera la technique de la double passe (*doblón*), appelée aussi *de pitón a pitón*. La technique consiste, en se mettant face au toro, à présenter d'un coup sec la muleta sur le flanc gauche de l'animal en avançant le pied droit. Puis on se retire vivement en avançant le pied gauche pour aller présenter la muleta sur le flanc droit. Le taureau a juste le temps de donner un coup de corne pour essayer d'attraper le leurre. La réussite est complète si on arrive à toucher les flancs de la bête et que l'on enchaîne les gestes rapidement de façon que le taureau n'ait pas le temps de faire un pas en avant. Intrigué, énervé, son attention est à ce moment-là fixée sur le leurre qu'il suivra avec acharnement lors de la passe suivante.

La « toréabilité », nouveau mot à la mode, existe toujours malgré des niveaux différents suivant les individus. Si un matador se retrouve face à un taureau dans une arène, cela veut dire que le toro est toréé, peu ou prou, avec ou sans art : dans tous les cas, il est toréable. Il existe par exemple des taureaux qui ont une corne préférentielle telle qu'il est quasiment impossible de les toréer sur ce côté. Il est toutefois conseillé au matador de s'y essayer pour montrer la difficulté au public, mais aussi pour varier le jeu afin que le taureau soit perturbé et oublie un peu l'autre côté. Ainsi, il ne prend pas de mauvaises habitudes qui pourraient contrarier la réalisation de l'estocade. Des toros de mauvaise qualité peuvent toutefois être améliorés par une technique appropriée. Inversement, de bons toros peuvent être gâtés et gaspillés s'ils ne sont pas combattus suivant les règles.

Voici les règles à respecter pour bien toréer :

- Il faut trouver la bonne distance pour aborder le taureau.
- Il faut positionner la muleta devant soi et non derrière.
- Il faut « *cargar la suerte* » : ce pas dans le terrain du taureau permet de le dominer en lui imposant un changement de direction. Avec un adversaire franc et noble, certains s'en dispensent car on peut à ce moment-là faire des passes sans dévier sa trajectoire ; on dit alors que le torero torée « sur le voyage » ou « tire des lignes droites » (*tira líneas*) sans danger mais toutes identiques, sans art et ennuyeuses qui ne dominent pas le taureau. Mais le matador risque de rencontrer des difficultés lors de la mise à mort, « la minute de vérité ».
- Pour bien « *cargar la suerte* », il est indispensable de « se croiser » (*cruzarse*) en se mettant entre les cornes dans l'axe du taureau pour présenter la muleta à la corne contraire, celle située à l'extérieur.
- Il ne faut pas toréer le coude collé au corps (*codillero*) car on se retrouve vite avec le toro sur soi.
- Inversement, ne pas mettre la muleta trop loin du corps. S'il y a un espace vide entre les deux, le taureau s'y engagera aussitôt avec de fortes chances d'attraper le torero.
- Si le torero est de grande taille, peut-être qu'il ne « se croisera » pas, se tenant à l'extérieur du berceau des cornes (« *fuera de cacho* »). Il compensera alors sa position en sécurité, en citant le taureau avec le coin externe de la muleta, le *pico*. Les passes seront portées à moindre risque, mais attention à ne pas laisser échapper la bête que l'on a moins en main. C'est pour cela que l'on recommande de garder la tête du taureau au centre gonflé de la muleta (*la panza*), sachant que lorsque les deux adversaires sont intimement liés, ils apparaissent comme un couple dont la danse exprime grâce, beauté et sentiment d'union dans l'équilibre fragile du drame, puisqu'à tout moment une erreur de quelques centimètres peut tout réduire à néant, comme l'écroulement d'un château de cartes. De ceci naîtra l'émotion qui est l'essence forte de ces spectacles.

Nous avons là les règles de base du *torero* qui parfois ne sont pas appliquées par certains toreros. Certaines vedettes qui, il est vrai, ont une bonne technique pourront toréer *fuera de cacheo* avec le *pico*. Ceci s'adressera le plus souvent à des bêtes triées sur le volet qui ont un faible caractère combatif de peu de caste, sont fades et niais (*soso*), telles que l'éleveur Antonio Pérez-Tabernero les recommandait : « *El toro debe ser tonto y sin frenos* » (Le taureau doit être idiot et sans freins). Certains essaient de compenser alors le moindre risque du combat par une meilleure note artistique.

Santiago Martín « El Viti », suite à une ancienne blessure au coude, ne pouvait étendre complètement le bras et paraissait légèrement *codillero*. Grâce à une technique hors pair, il fut un très grand combattant (*lidiador*), un des plus efficaces; il est le recordman des sorties en triomphe (*salida a hombros*) des arènes reines de Madrid : dix-sept fois!

« Espartaco » avait une technique de combat au point : il citait le taureau à mi-hauteur et sans *cargar la suerte*. Il s'appliquait surtout à bien régler la vitesse de déplacement de la muleta (*templar*). Mais ceci réussissait surtout avec des animaux montrant peu de vivacité.

Autre exception, la façon de toréer verticalement comme José Tomás, mais aussi Alejandro Talavante ou Saúl Jiménez Fortes : pieds joints, ils font passer le taureau au plus près d'eux pour qu'il s'enroule autour de leur corps. Ceci est permis par une



*Naturelle de Miguel Ángel Perera à un taureau de La Quinta à Dax le 16 août 2011.*

formidable maîtrise de soi, avec calme et immobilité (*aguante*), associée à une technique très poussée reposant sur un poignet magique. Mais les premières passes doivent absolument fixer l'attention du taureau sur le leurre; et si ceci n'est pas bien réalisé, attention aux dégâts : nous avons avec les noms donnés ci-dessus les recordmen du nombre des blessures graves. Tout cela expliquant le choix des ganaderias à combattre.

## PASSE DE LA MAIN GAUCHE

Nous avons vu la passe de la main droite (*derechazo*), voyons maintenant la passe de la main gauche (*izquierdo*) ou naturelle (*al natural*). Elle est différente car l'épée ne quitte pas la main droite et de ce fait ne peut élargir la surface de la muleta qui est réduite à la dimension du bâton (*palo*) qui la soutient. Cette surface moitié moins grande est due seulement à sa nature propre, d'où le nom de naturelle.

La technique est la même que pour le *derechazo*. Le torero doit se croiser à la distance adéquate, citer le taureau avec le *toque*, *cargar la suerte*, tirer la passe d'abord vers l'extérieur pour ensuite ramener le taureau vers l'intérieur (*por dentro*) et pivoter d'un quart de tour pour se retrouver prêt à enchaîner la passe suivante. Les conséquences de l'emprise sur le taureau (*dominio*) seront les mêmes.

La difficulté de la passe de la main gauche est accrue car, la surface de la muleta étant moindre, le toro est plus difficile à diriger et il passe plus près de l'homme qui risque davantage.

Avec les taureaux qui ont du *sentido* ou qui présentent du *genio* et donnent des coups de corne (*derrotes*), le matador, pour la première passe, mettra l'épée dans la muleta sans la piquer dans le tissu. La surface du leurre élargie aidera momentanément le torero à amorcer la série de passes, d'où le nom de *ayudado* pour la passe.

Une variante de la naturelle est la naturelle de face (*de frente*). Au départ, l'homme n'est plus de profil ou de trois quarts, mais carrément de face, les pieds joints, le corps et la muleta perpendiculaires



*Naturelle de face de Morante de la Puebla à Séville le 15 avril 2016 face à un taureau de Núñez del Cuvillo.*

au taureau. Dans ce cas, il est impossible d'enchaîner une série. Les passes sont données une par une en se replaçant après chacune. Il existe le risque que le toro s'échappe hors de portée du matador. C'est pour cette raison que ceci se pratique en général en fin de *faena*, lorsque le matador domine complètement le taureau qui alors revient de lui-même vers le leurre. À l'origine, c'est une passe de l'ancien temps, quand les séries n'existaient pas, et qui se pratique peu actuellement. La naturelle démontre la domination de l'homme sur l'animal; la position de face immobile ne le met pas en capacité de fuir et implique une totale confiance dans son leurre pour éloigner le fauve. Par sa simplicité, la naturelle de face exhale un parfum de pureté très fort. Le maître dans les temps modernes en fut Manolo Vázquez.

Autre variante, la naturelle peut être « changée » (*cambiada*) au lieu de donner la sortie à gauche, on la donne à droite.

Point technique important, comme pour les passes de la main droite, c'est la **hauteur de la muleta**. Si le taureau, poussé par sa caste, a encore beaucoup de force et d'allégresse, le matador pourra et même devra baisser sa muleta qui balayera le sol. Ceci fatiguera la bête, la ralentira, car il lui est moins aisé de courir la tête basse, et contribuera à la domination.

Inversement, si le taureau n'a plus beaucoup de force, la muleta sera tenue haute pour qu'il se fatigue moins et pour l'aider à respirer. On dit pudiquement que le matador pratique une *faena* d'infirmier !

## LA FIN DE LA SÉRIE DE PASSES

La série de passes sera terminée par la traditionnelle passe de poitrine (*pecho*) ou par une passe de « coupure » (*recorte*) telles que *trinchera*, *molinete*, *farol*, *kikiriki* ou autres. Ce sont là des passes d'ornementation qui marquent la touche artistique et souvent personnelle du torero, mais généralement de peu d'effet de domination. Attention, lors de la dernière passe d'une série, de ne pas envoyer le taureau vers un emplacement où auparavant il a eu tendance à prendre *querencia*. Il sera difficile de l'en déloger car il s'y sentira en sécurité.

Noter aussi qu'une *faena de muleta* se déroulant sur une surface réduite de terrain est un bon signe de domination du torero.

L'objectif principal du matador dans le travail de passes est de fixer l'attention du taureau sur la muleta pour ensuite le guider suivant son bon vouloir au moment de la mise à mort. Il faut que les passes données contribuent à la correction des défauts du taureau (coups de tête, corne préférentielle). Il est alors nécessaire de varier le côté des attaques. Quand le toro donne des signes de soumission, le matador peut insuffler davantage un côté artistique à sa *faena*. Un taureau peut être dominé sans art ; mais l'art ne peut apparaître qu'avec un taureau dominé. Durant sa *lidia*, le matador doit suivre un plan qu'il s'est tracé pendant les deux premiers tiers d'observation de son opposant dont il a jugé forces et faiblesses. Son plan peut

évoluer suivant les circonstances, mais il est préférable qu'il y ait une continuité dans le rythme, le terrain et le style, montrant une ligne d'action vers un but donné. Ainsi tel toro qui, au départ, donnait systématiquement des *derrotes* vers le haut a eu ce défaut réduit par une *lidia* qui l'obligeait à baisser la tête; le matador va changer son épée et revient pour lui donner une série de « statuares » (passes par le haut). Le taureau reprend son défaut et le matador aura les pires difficultés pour l'estoquer; un coup de tête vers le haut le repoussera à chaque tentative d'estocade. Une erreur de jeunesse!

Attention, rien n'est jamais définitivement gagné. Il arrive qu'un toro suive parfaitement la muleta pendant un long moment mais qu'à la fin d'une série il parte soudainement et rapidement vers la barrière. Il s'est rendu compte qu'il était en train de perdre le combat, il ne peut atteindre sa proie qui se dérobe constamment, il joue battu et va se réfugier contre les planches pour au moins protéger ses arrières ou rejoindre une *querencia* déjà repérée. Dans ce cas-là, si on a bien observé, on aura remarqué des indices de *mansedumbre* au début de la *faena*. Ne pas prolonger cette dernière.

## LE DESPLANTE

Le taureau donne des signes de fatigue : bouche ouverte il tire la langue, l'essoufflement est important, la tête basse il a du mal à suivre le rythme. Les professionnels disent : « *Pide la muerte!* » (Il demande la mort, il crie grâce!) Le matador s'en est rendu compte et décide de la dernière série de passes. Comme une signature clôt une lettre, il va faire un geste de fin : le *desplante*. Ce geste exprimera d'une part sa totale domination, sa victoire dans le combat, mais aussi il saluera la bravoure et la caste de son opposant avec beaucoup de respect; il pliera la muleta sous le bras et, après avoir salué le toro bravo, se retirera à pas lents.

Le geste du *desplante* peut être ample et bref à la fois, avec toute l'élégance d'un maître (Antonio Bienvenida, Antonio Ordóñez, Paco Camino). Avant de plier la muleta, on peut la faire tourbillonner sous le museau du toro à la manière d'une élégante fermant avec

ostentation son éventail (*abanico*) (Paquirri, Ponce). Il peut y avoir de l'arrogance avec le doigt levé signifiant : « Je suis le numéro 1 » (Luis Miguel Dominguín). Le rangement de l'étoffe peut s'accompagner d'un pas de danse (Javier Conde). Le geste peut être plus expressif, baroque : on lance au loin l'épée et la muleta et, la veste ouverte, on offre sa poitrine à la corne de l'animal qui, épuisé, ne peut plus bouger, ou on se met à genoux, de dos, voire couché (El Cordobés). En fait, chacun s'exprime avec sa personnalité !



Desplante de Diego Urdiales au toro Bello de Pedraza de Yeltes à Dax le 16 août 2014.

Le matador ne doit pas être vulgaire ni rabaisser son adversaire ; il doit se conduire comme un vrai chevalier rendant hommage à son opposant et surtout ne faire son *desplante* que s'il a vraiment dominé le taureau. Dans le cas contraire, une huée (*bronca*) descend des gradins, interrompant le geste malvenu. Le matador a alors intérêt à se faire pardonner avec une bonne estocade.



## Chapitre 5

# La mise à mort

### L'ESTOCADÉ

#### La tactique

Si tout a bien fonctionné pour le matador, voilà notre taureau fatigué (*aplomado*); il marche plus qu'il ne court, il manque de souffle, il tire la langue, il baisse la tête. Après une passe ornementale terminant une série, le matador pose dans une attitude de défi (*desplante*), marquant par ce geste sa domination sur le taureau qui, las et fatigué, ne réagit plus.

À noter qu'à ce moment-là, le matador quitte le combat pour aller près de son valet d'épée (*mozo de espada*) changer son arme. Depuis la moitié du siècle dernier, les matadors officient durant le travail de muleta avec une épée factice en bois ou en aluminium, prétextant que l'épée de mort est lourde et fatigante à porter, ce qui est vrai si on la compare à celle en aluminium. Dans les années 50, il fallait présenter un certificat médical autorisant ce changement. Un préposé faisait le tour de l'arène dans le *callejón* portant un panneau spécifiant l'autorisation de l'usage du postiche. Les certificats n'ont pas duré longtemps et l'usage s'est généralisé et normalisé, ce qui est bien dommage. En effet, pendant un instant, le taureau est livré à lui-même; il peut partir visiter quelques coins de l'arène. Il peut alors arriver que le matador ait du mal à le reprendre en main pour réaffirmer sa domination.

Cela est très fâcheux car c'est « la minute de vérité ». Il arrive que le moment où le toro attend la mort puisse être fugace, car il peut récupérer rapidement et reprendre de la vigueur. Il faut donc être toujours prêt à agir promptement, surtout si la bête est dans le bon terrain ou si elle finit *gazapón*, difficile à fixer. Le dernier irréductible matador travaillant uniquement avec la véritable épée est certainement Juan Mora, hormis Morante de la Puebla lorsqu'il rencontre une bête qui ne l'inspire pas et qu'il liquide en moins d'une minute trente.

Le choix du terrain dépend de l'état physique et moral du taureau. S'il a beaucoup de race et de caste, il voudra encore combattre malgré sa fatigue et cherchera plus ou moins le centre de la piste. Le terrain de l'estocade se situera au *tercio*; il faudra que le matador lui donne la sortie vers le centre, lui-même partant vers les *tablas*. C'est ce que l'on appelle la sortie naturelle (*suerte natural*). Si au contraire le taureau est fatigué, joue battu, avance peu, il aura tendance à s'appuyer contre les planches ou même à rejoindre une *querencia*. Le terrain de l'estocade sera alors proche de la barrière vers laquelle sera dirigée la sortie du taureau; le matador ira vers le centre. Les terrains sont dans ce cas dits inversés; l'estocade est portée à terrain contraire (*suerte contraria*). Cette règle très simple n'est pas toujours observée de nos jours, même par les plus grands matadors, et on se demande bien pourquoi. Il est évident que si le matador sort vers le terrain préférentiel du toro, il a de grandes chances de se faire charger par l'animal qui défend son territoire. Si le toro coupe la route du matador, même s'il ne l'attrape pas, il est probable que l'estocade sera réduite au mieux à une piqûre (*pinchazo*). Certains matadors s'entêtent dans cette erreur de terrain et on se dirige vers un désastre; les *pinchazos* et les bousculades n'en finissent plus; le matador s'est enfermé dans un autisme circonstanciel, plus aucun conseil ne peut cheminer vers son cerveau. La muleta n'est plus un leurre, elle est démagnétisée de la tête du taureau qui, lui, cherche l'intrus qui veut pénétrer dans son terrain.

Cas difficile à résoudre aussi, celui du taureau qui n'arrête pas de trotter (*gazapón*) ou de marcher (*andarín*). Ceci peut être un caractère naturel de la bête mais peut aussi résulter malheureusement d'une mauvaise *lidia*. Le matador a besoin d'un moment d'immobilité du taureau pour bien le cadrer et porter l'estocade suivant les canons de la règle, en marquant bien les différents temps. Il devra alors porter des passes sèches, rapides, alternées à gauche et à droite (*doblones*) pour fixer le taureau et surtout agir ensuite rapidement, ce qui n'est pas toujours aisé.

### La technique

La technique la plus courante d'estocade est le *volapié*, terme venant de « *vuelo a pie* » (vol à pied). Pour l'exécution de cette figure (*suerte*), mis au point par « Costillares », le taureau doit être arrêté, les pattes sur le même plan tant à l'avant qu'à l'arrière, les yeux fixés sur la muleta.



*Estocade a volapié de Stéphane Fernandez Meca à St-Vincent-de-Tyrosse le 24 juillet 2011 à un taureau de Victorino Martín.*

Le matador se profile face au taureau au centre du berceau des cornes (n'est-ce pas Monsieur Lopez?), plus ou moins près suivant la force résiduelle du toro, mais aussi suivant le style et l'allonge du torero. Si la bête n'a plus beaucoup de force pour avancer, le matador pourra se rapprocher, ce qui lui permettra de mieux viser le point d'impact pour une plus grande chance de réussite. Il monte l'épée à hauteur de l'épaule généralement, le bras soit tendu, soit plié, en visant la *cruz* (intersection virtuelle de l'échine avec le plan vertical remontant de l'axe des pattes avant). Le matador s'élance en avançant le pied gauche face à la bête; il déclenche le démarrage de celle-ci par un *toque* de la muleta tenue par la main gauche. Dans le deuxième pas du pied droit, il enfonce l'épée avec la main droite pendant que la muleta est croisée pour dévier la tête (surtout les cornes!) du taureau vers la gauche, le matador basculant sur le côté droit du taureau. Moment délicat durant lequel le matador plonge au-dessus du taureau en ne voyant plus la corne car il ne sait s'il passe ou non sans encombre. C'est l'instant qui compte de nombreuses et graves *cogidas* au niveau de l'aine (triangle de Scarpa) qui est largement peuplée de veines et d'artères.

Il est important que les pattes avant du taureau soient sur la même ligne. En effet pour se déplacer, il avance une patte puis l'autre. Si elles n'étaient pas alignées, il gagnerait un temps pour venir à la rencontre de l'homme.

La tête du taureau ne doit pas être basse au départ, cela lui donnerait un avantage : il aurait effectué déjà le premier temps du *bachazo* et n'aurait plus qu'à relever la tête pour attraper sa proie.

C'est la muleta guidée par la main gauche qui simultanément fait baisser la tête et la détourne vers sa gauche, libérant ainsi l'accès à la *cruz*. Certains disent que la main gauche « donne la mort ». Il est certain qu'elle ne la donne pas, mais qu'elle y contribue largement.

Le matador doit avancer droit vers l'échine du taureau et non en arc de cercle vers l'extérieur, en « prenant les boulevards » où il ne risque pas d'accident loin des cornes!



*Estocade al recibir de Javier Castaño au toro Miralto de Pedraza de Yeltes le 16 août 2014 à Dax : 1. fixation, 2. toque et 3. estocade.*

Autre technique d'estocade : le *recibir*. C'est le mouvement inverse du *volapié*. Le matador ne bouge pas, il cite le taureau et attend sa charge pour le recevoir (*recibir*) dans sa muleta qui dévie la tête, toujours grâce à la main gauche, pendant que la droite enfonce l'épée, tout en sortant sur le côté droit. Cette technique ne peut être utilisée qu'avec un toro *boyante*, ayant gardé encore assez de force, de vivacité et de bravoure pour charger. Ceci est plus délicat à réaliser car la bête est en grand mouvement et il est extrêmement difficile de viser le point d'impact de l'épée, sachant aussi que la vitesse du taureau est plus grande que lors du *volapié*. Il faudra agir rapidement en s'adaptant au rythme de l'animal.

Au début de la corrida à pied, le *recibir* était la technique de base pour la mise à mort. Cela n'indique pas que tous les taureaux étaient braves et *boyantes*; mais les *faenas de muleta* n'existant pas, le taureau avait encore beaucoup de force au moment de la mise à mort. Ce n'est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que « Costillares » mit au point la technique du *volapié* pour pouvoir estoquer les taureaux rétifs sans avoir recours à la *media luna*, genre de faucille montée au

bout d'une perche qui permettait de trancher de loin les jarrets pour abattre une bête inabordable.

Le *recibir* peu fréquent de nos jours est toujours très apprécié, surtout réussi au premier essai, connaissant les difficultés de la *suerte*. Le spécialiste actuel est José María Manzanares fils, qui effectua avec succès le 4 avril 2015 à Arles un *recibir* après s'être posté à plus de... 10 mètres du taureau ! Le français « Juan Bautista » y excelle aussi.

### **Techniques intermédiaires**

La technique *A un tiempo* : le matador démarre pour un *volapié* mais le taureau est parti en même temps que lui et lui « vole » un temps ; il doit pallier sereinement cet imprévu qui change le point de rencontre.

La technique dite *Al encuentro* est une technique de recours. Le taureau démarre en même temps que le matador et chacun fait une part plus ou moins grande du trajet. On assiste soit à un *volapié* raccourci soit à un *demi-recibir* avec une sortie forcée.

### **Résultat de l'estocade**

Suivant son emplacement sur les gradins, il est plus ou moins difficile de juger instantanément de la qualité de l'estocade. Si on suit les emplacements successifs de ses pas, on connaîtra déjà la sincérité de la *suerte*, valeur fondamentale : le matador s'est-il engagé entre les cornes ou est-il passé loin ? On a ensuite le temps d'examiner comment l'épée est fichée dans le corps du toro, à condition qu'elle ne soit pas restée... dans la main du matador ! Ceci arrive dans deux cas. Le premier cas lorsque l'épée est tombée sur un os de la colonne vertébrale et n'a pu entrer ; il en résulte une simple piqûre (*pinchazo*) et tout est à recommencer. Le triomphe s'éloigne mais le succès reste possible si l'intention est sincère. Autre cas possible, le matador a raté totalement son coup et l'épée est rentrée loin de sa cible ; le matador s'en est aperçu et retire l'épée dans le même mouvement (*mete y saca*) pour essayer de cacher ce mauvais résultat. Le spectateur pourra voir l'estoc couvert de sang ou remarquera une petite tache rouge au point d'impact délictueux.



*Estocade de Morante de la Puebla à Séville le 15 avril 2016 à un toro de Núñez del Cuvillo.*

Si l'épée reste placée dans le corps du toro, on peut juger trois éléments : le point d'impact, la direction et la profondeur du coup.

Le **point d'impact** idéal est « *en la cruz* ». Rappelons que ce point se trouve sur l'échine en haut de la colonne vertébrale, au croisement du plan de l'axe vertical des pattes avant. L'endroit est difficile à atteindre entre les troisième et quatrième vertèbres dorsales, ou entre les quatrième et cinquième, soit sur la droite soit sur la gauche de l'axe entre les apophyses latérales. Si le coup est porté sur le côté gauche, on dit que l'estocade est contraire (*espada contraria*). Ceci n'est pas une faute en soi, loin s'en faut, puisqu'en portant le coup sur le côté gauche, le matador s'est davantage engagé à l'intérieur du berceau des cornes.

L'épée plantée à l'arrière de la *cruz* est dite passée (*trasera*), ce qui n'est pas non plus un défaut d'intention d'engagement, mais qui sera moins efficace.

Parfois, ou plutôt, souvent, l'épée est plantée sur le côté : légèrement (*laedita*), de façon plus marquée (*caída*), voire *desprendida* (le fameux « rincón de Ordóñez »), ou bien sur le devant (*delantera*), ce qui n'est pas la perfection !

Certaines épées, dont nous ne qualifierons pas la qualité, atterrissent encore plus bas vers la patte (*bajonazo*), carrément dans le cou (*golletazo*) ou bas dans l'axe du cou (*pescuecera*).

La **direction** idéale, pour une épée centrale dans la croix, doit faire un angle de 45 ° avec le plan horizontal d'impact pour être efficace. Si l'épée atteint rarement le cœur placé plus bas, elle touche un nœud important de différentes veines et artères reliées au cœur. Les lames se rapprochant de la perpendiculaire peuvent encore être efficaces, surtout pour les *traseras*. Par contre, les lames plus près de l'horizontale (*tendida*) sont inefficaces car elles n'atteignent pas d'organe vital.

Une épée enfoncée sur le côté droit et qui ressort sur le côté gauche prouve la mauvaise exécution de la *suerte* en contournant le taureau et plantant « à cornes passées ».

La **profondeur** d'épée qui pénètre dans le corps est évidemment importante pour son efficacité. Un *pinchazo* même *hondo*, s'il est planté avec force, peut rester fiché un court moment, mais il est inefficace. Une estocade peu profonde (*corta*) d'un tiers de lame sera rarement concluante.

Par contre, à partir d'une demi-lame (*media*), on peut obtenir le même résultat qu'avec une entière (*entera*). Le spécialiste de ces demi-lames concluantes était Lagartijo au XIX<sup>e</sup>, d'où le nom de *lagartijeras* pour ces estocades.

Inversement, une entière jusqu'à la garde (*hasta la cruz* ou *hasta la bola*) pourra avoir une efficacité longue à venir suivant les organes touchés; cela tient parfois à peu de choses.

**Efficacité et engagement** doivent être évoqués de concert pour juger une estocade. L'efficacité seule ne détermine pas uniquement la qualité. On doit tenir compte de la manière dont le coup a été porté en s'engageant à fond dans les règles de l'art, sans tricher, suivant les canons de la règle et l'éthique. Ainsi, un *pinchazo* sur l'os au niveau de la *cruz* pourra être applaudi à titre d'encouragement, bien que l'efficacité soit nulle; mais porté un centimètre à côté, il aurait peut-être amené un triomphe.

Contrairement, un coup d'épée passant miraculeusement entre deux vertèbres va, d'un simple *pinchazo*, trancher la moelle



épinière et provoquer une paralysie instantanée des quatre membres et foudroyer la bête. Ce coup rarissime sera particulièrement spectaculaire mais ne vaudra pas le moindre applaudissement car ce n'est en fait qu'un accident.

Notons enfin que certains coups d'épée sont portés en vrillant, certains matadors le faisant systématiquement. Ce coup dit *ida*, bien qu'ancien, n'a pas été institutionnalisé. Il se peut qu'il apporte une action plus tranchante, plus dévastatrice, donc plus efficace.

### **Trucages et tricheries**

Nous avons déjà vu le cas le plus classique consistant à décrire un large cercle autour de la corne droite pour se mettre hors de sa portée; peur d'un danger réel ou pas.

Petit trucage de certains qui essaient de faire croire que la muleta a été accrochée par la corne gauche. En fait, elle a été lancée volontairement loin par la main gauche pour se faire un *quite*.

Autre manœuvre ne répondant pas à l'éthique : celle de se positionner hors du berceau des cornes et de courir parallèlement sur le côté du taureau (*fuera de cacho*). La difficulté étant de planter l'épée en tenant le bras tendu sur la droite et non en face de soi. On récupère de l'énergie en sautant. Dans ce cas, comme aussi dans les autres, on aura une bonne idée de la qualité de l'engagement de l'estocade en suivant de près le parcours des pieds du matador par rapport à l'emplacement du taureau.

Une technique spéciale avait la faveur du matador Antonio José Galán dans les années 70. Elle consistait à partir face au taureau avec un mouchoir ou un simple escarpin dans la main gauche. La tête du taureau ne pouvant être déviée, le matador se jetait droit entre les cornes souvent de grande envergure pour planter l'épée. Il se faisait inmanquablement envoyer en l'air par un coup de frontal, en espérant retomber assez loin pour permettre aux péons de venir à son secours pour faire le *quite* salvateur. La technique très spectaculaire et risquée était dite suicidaire. Mais Galán s'en est toujours sorti et, quelques années plus tard, il mourut... d'un accident d'automobile!



Descabello de Javier Castaño au toro FantasiOSO de Pedraza de Yeltes le 16 août 2014 à Dax.

## LE DESCABELLO

Lorsque l'estocade a été portée, elle a une efficacité variable et non prévisible selon les organes atteints. Elle dépend aussi du coefficient de résistance des bêtes, tant physique que morale. Certaines tiennent debout appuyées aux planches mais elles sont incapables de faire le moindre mouvement (*amorcillado*).

Pour achever le taureau, le matador portera le coup de grâce ou *descabello* avec une épée spéciale du même nom. C'est une épée plus courte avec une extrémité plus large sur une quinzaine de centimètres, limitée par une barrette transversale (*cruceta*).

Il s'agit ici de faire baisser la tête du taureau à l'aide de la muleta pour positionner le mufle à terre afin de dégager l'accès à l'arrière du frontal. On porte à cet endroit à l'aide du *descabello* un coup sec, pour sectionner le bulbe rachidien qui est le départ de la moelle épinière, afin de provoquer une mort foudroyante. Le coup est délicat à réaliser entre la boîte crânienne et la première vertèbre, sur un espace pas plus grand qu'une grosse pièce de monnaie.

Le public appréciera si la réussite est au rendez-vous au premier essai. Si elle ne vient qu'au deuxième ou au troisième, cela ne doit pas ternir le succès du matador, car ce n'est qu'un jeu d'adresse qui ne dépend nullement de tout le travail tauromachique précédent.

Parfois c'est la débâcle ; on ne compte plus ; on espère que le *bicho* va mettre un genou à terre pour que le *puntillero* puisse intervenir.

On se remémorera enfin l'art avec lequel Roberto Domínguez portait ce coup de grâce. Il opérait seul, sans personne autour de lui, avec un genou à terre, bien en face de son adversaire.

## LA PUNTILLA

Quand le taureau tombe ou s'agenouille après l'estocade du matador, et uniquement à ce moment-là, c'est au *puntillero*, troisième péon de la *cuadrilla*, d'intervenir pour porter le coup de grâce. Il se sert d'un couteau à lame plus ou moins large (*puntilla* ou *cachete*) dont il porte le coup fatal au même endroit que celui visé par le *descabello* du matador.



Puntilla par un péon.

C'est cet homme qui découpera les récompenses (oreilles et queue), avant que l'équipage de mules (*arrastre*) ne vienne chercher la dépouille du taureau.

Le simple salut au bord de la barrière, ou mieux au centre de la piste, répondra aux acclamations du public suivant leur intensité, quant au tour de piste (*vuelta*), il signera un succès plus intense. Si le public agite en majorité des mouchoirs blancs, le président sortira le sien pour octroyer officiellement l'oreille du taureau. À son gré seul, il pourra ajouter la deuxième si le travail a été très bon. L'octroi de la queue sera très exceptionnel. Le mouchoir bleu ordonnera un tour

d'honneur pour le toro mort qui aura montré de grandes qualités dans son combat (*pelea*). Le mouchoir orange sera réservé à la grâce (*indulto*) d'un taureau extraordinaire que l'éleveur pourra récupérer comme semental s'il le désire.

Rappelons que le mouchoir vert est celui que l'on n'aime pas voir, puisqu'il indique le renvoi au *toril* d'un taureau invalide dès le début.

Si le matador n'a pas fait un bon travail, il se retirera dans le silence. S'il a été mauvais, il pourra entendre des sifflets ou une grande huée (*bronca*). Mais un simple silence réprobateur est parfois lourd à supporter.



Vuelta d'El Fundi à Bayonne, corrida d'El Pilar le 9 août 2009.

Le combat du matador est chronométré : il a quinze minutes pour tuer le taureau à partir du moment où il prend la muleta et l'épée. Au bout de dix minutes, le président fait retentir brièvement les *clarines* pour avertir le matador du temps écoulé. À la treizième minute sonne le deuxième avis. Ces avis ne sont point pénalisants, ils sont juste donnés à titre de renseignement. Par contre à la quinzième minute sonne le troisième avis qui lui est fatidique : le combat doit immédiatement et impérativement s'arrêter; le toro est reconduit au *toril* et le matador regagne les barrières la tête basse, il a perdu le combat.

## Chapitre 6

# Anomalies du comportement

On peut observer durant le combat dans l'arène des anomalies dans le comportement des taureaux. Des erreurs, des incidents, des accidents; nombreuses sont les causes qui peuvent conduire dans une arène des taureaux aux capacités diminuées. On pourra noter facilement des défaillances physiques : faiblesse de pattes, mobilité réduite, chute, boiterie, déficience morphologique (poids, cornes). Au cours de la *pelea* de l'animal, on se rendra compte d'insuffisances morales de caste, bravoure ou noblesse. Les causes sont multiples et les conséquences croisées : un toro en déficience physique s'affalant à chaque instant ne peut exposer sa caste ni sa bravoure et encore moins de la noblesse.

Ces anomalies peuvent être dues soit à leur origine dans l'élevage, soit aux conditions de transport vers l'arène, soit à des erreurs durant le combat, soit enfin à des interventions extérieures au combat, type fraude en tout genre.

### **ANOMALIES SE SITUANT AU NIVEAU DE L'ÉLEVAGE**

Une des raisons de la faiblesse et de la perte de caste des taureaux est la consanguinité mais non la seule, car que dire d'un élevage comme Miura qui n'a reçu aucune goutte de sang extérieur depuis plus de cent ans et qui est pourtant l'un des plus redoutables? Les éleveurs travaillent avec des familles (*reatas*) qu'ils isolent et qu'ils croisent régulièrement pour limiter la consanguinité.

L'éleveur peut se tromper dans ses choix lors des *tientas*. D'excellentes notes de *tientas* ne sont pas une garantie absolue de bonne descendance. Il arrive que des caractères se transmettent mal entre certains mâles (sementales) et certaines vaches reproductrices (*vacas de vientre*), sans que l'on sache pourquoi ; on dit que ces animaux « se lient mal ». Souvent, des éleveurs mettent des sementales avec des caractères forts sur des vaches moins racées et ont là d'excellents résultats. Il est bien connu aussi que certains taureaux qui ont gagné dans l'arène leur grâce (*indulto*) ne donnent plus tard que de mauvais produits. La génétique est loin d'avoir livré tous ses secrets !

Chaque élevage utilise une alimentation complémentaire (*pienso*) dont elle garde jalousement la composition. Celle-ci s'adapte aux besoins du bétail ayant à sa disposition telle ou telle pâture qui dépend de la nature du terrain. Les besoins en *pienso* de chaque élevage sont nécessairement différents ; on doit s'adapter à ce que fournit la nature.

On compense suivant les cas les insuffisances minérales (calcium, potassium, phosphore, sélénium) ; on équilibre le potentiel des réactions d'oxydoréduction.

Un changement de *pienso* peut dérégler l'équilibre alimentaire avec de graves conséquences. Un apport en excès de maïs dans l'élevage de Fuente Ymbro a amené des déficiences hépatiques qui ont marqué en noir toute la saison 2014.

Un excès de *pienso* lors des dernières semaines donne un surpoids qui handicape l'animal sans lui procurer davantage de force et peut même provoquer une acidose avec perte d'énergie.

Dans les années 70, une campagne de presse justifiée s'est élevée contre les insuffisances de présentation des taureaux jugés de *tamaño* trop faible. Les ganaderos ont alors forcé l'alimentation de leurs produits. Mais si le nombre de kilos a augmenté, la force n'a pas suivi la même courbe ; les taureaux n'avaient pas la morphologie adaptée à tout ce poids supplémentaire et ne pouvaient se mouvoir aussi allègrement, s'affalant, rapidement essouffés. Il fallut quelques

générations pour que l'adaptation se fasse, aidée par un entraînement physique régulier sur un « taurodrome » (*corredor*), espace où l'on fait courir régulièrement les taureaux à jour passé.

Le combat dans l'arène peut révéler un défaut de vue. Tel taureau myope devra être combattu au plus près des cornes. Par contre, un taureau hypermétrope voit mieux de loin que de près ; il négligera la cape qui se présente tout près de lui pour foncer sur un péon qui a bougé à dix mètres. Suite à une vieille blessure qui ne se voit plus, un taureau peut avoir perdu l'usage total d'un œil et ne répondra qu'aux sollicitations sur l'autre œil ; le matador devra adapter son travail.

Un cas rare, heureusement, peut se présenter : un taureau a repéré un homme dans l'arène et le cherche constamment ; pourquoi ? Est-ce le premier qu'il a rencontré en entrant dans ce lieu hostile pour lui et qu'il l'en rend responsable ? Est-ce la couleur du costume, l'odeur, un parfum, qui sont la réminiscence d'une mauvaise expérience passée ? Toujours est-il qu'il vaut mieux que l'homme passe derrière un refuge (*burladero*) et qu'il n'en ressorte que pour une nécessité absolue, car le taureau risque de se désintéresser totalement du travail du matador et de prendre *querencia* à l'endroit où a disparu sa proie. Certaines bêtes faisant preuve d'une patience infinie sont restées de nombreuses heures au pied d'un arbre où s'était réfugié un importun. Dans ce cas, la *querencia* n'est pas le refuge d'un taureau *manso*, mais un point de fixation correspondant à une caste exacerbée. Ceci explique que la théorie des terrains peut être chamboulée à chaque instant et le combat du matador complètement perturbé.

De nombreuses maladies contractées au *campo* ont pu affaiblir le taureau. Sans entrer dans la médecine vétérinaire, citons parmi les maladies dues à des bactéries ou à des virus : tuberculose bovine, fièvre aphteuse, brucellose, maladie de la langue bleue. Les parasitoses sont nombreuses : sanguines anémiantes comme piroplasmose et coccidiose, pulmonaire telle la strongylose, hépatique : faciolo-

ou hydatidose, musculaire avec la sarcoïdose. Les conséquences les plus diverses plus ou moins insidieuses ne se révéleront souvent qu'à l'effort dans l'arène.

Des séquelles d'accidents anciens peuvent perturber l'intégrité des possibilités du toro : entorse non guérie due à un combat ou une course, hématome ou lésion interne séquelle d'un combat, abcès non soigné.

On a fait la découverte importante d'un gène de la chute. Les porteurs du gène homozygote CC et du gène hétérozygote Cc sont préservés. Mais les homozygotes cc chutent dans 85% des cas. L'attitude préventive sera de ne pas utiliser de sementales homozygotes cc, ce qui limitera l'expression du gène.

## **ANOMALIES DUES AU TRANSPORT**

Les conditions du transport des taureaux affaiblissent ceux-ci surtout lorsqu'il dure plusieurs heures et en particulier l'été avec de fortes chaleurs. La station debout dans le *cajón* sans bouger peut provoquer crampes et fatigue physique, accentuées par les cahots de la route. La chaleur dans cet endroit confiné entraîne des problèmes respiratoires affaiblissant l'organisme ; l'absence de boisson déclenche une déshydratation et une perte de poids pouvant aller jusqu'à 50 kilos, soit 10% du poids initial. Cette situation, nouvelle pour le taureau, augmente considérablement son stress.

Le remède pour atténuer ces inconvénients est de ménager entre l'arrivée aux arènes et le moment de la corrida un repos de plusieurs jours dans une atmosphère calme, ce qui est loin d'être toujours le cas, les *corrales* attenants aux arènes étant souvent situés au cœur de la fête locale.

## **ANOMALIES DUES AU COMBAT**

Dès l'entrée du taureau en piste, on peut assister à un accident comme celui du 14 août 2014 à Dax. En fichant la devise sur le dos du deuxième taureau de Montalvo, le harpon enfoncé violemment



toucha la moelle épinière, provoquant une paralysie de l'arrière-train qui a rendu le taureau inapte au combat. Il dut donc être puntillé sur place avec difficulté.

L'entrée en piste du taureau en pleine possession de ses qualités physiques peut être dramatique. Poursuivant un péon qui disparaît derrière un refuge (*burladero*), le taureau percute celui-ci de toutes ses forces en pleine vitesse. Le résultat est souvent catastrophique : corne cassée, taureau assommé et KO, et même parfois qui tombe mort. Une solution facile est à adopter. Au Mexique, le péon (tant espagnol que mexicain) qui s'enfuit derrière le *burladero* laisse traîner sa cape à l'extérieur du refuge en la levant au lieu de la rentrer à l'intérieur avec lui. Le taureau suit alors la cape qui a fait le *quite* et continue son chemin le long des barrières sans rien heurter : simple et efficace.

Durant l'épreuve des piques, les fautes peuvent être nombreuses et les plus répréhensibles sont :

- Le mauvais emplacement de la pique dans l'épaule provoquant une contusion de l'articulation qui va réduire la mobilité de la bête.
- Une lésion très profonde de la cage thoracique allant jusqu'à toucher les poumons.
- La frauduleuse *carioca* qui, empêchant la sortie du taureau vers le centre de l'arène, l'épuise dans une poussée sans fin.
- La pique supplémentaire après la sonnerie des *clarines*.

Ne pas oublier que le picador, employé du matador, doit obéir à ses ordres, quels qu'ils soient !

Enfin dernière anomalie durant le *tercio* de piques, qui n'est due ni au picador ni au taureau mais au public, quand celui-ci applaudit un picador qui a effectué un ersatz de pique, car le taureau est trop faible pour supporter une pique normale ! C'est là la négation de toute confrontation et la déchéance de l'éthique de la corrida qui doit, au contraire, être sifflée et huée !

Un bon *tercio* de banderilles doit être mené rapidement sans coups de cape inutiles afin de ne pas fatiguer le taureau pour rien, ni lui donner la mauvaise habitude de courir dans tous les sens. L'homme chargé de mettre en place le toro (*lidiador*) ne devrait donner que trois coups de cape secs (*recortes*) de mise en place, un pour chacune des trois paires de banderilles.

Lors de la *faena de muleta*, des *doblones* et des *remates* peuvent être nécessaires pour fixer une bête rétive ou distraite. Mais par la suite, une domination trop brusque peut irriter la bête et amener de la rébellion. Une conduite calme, douce, lente, dans le rythme du toro (*templada*) sera mieux acceptée et permettra une chorégraphie plus artistique. De plus, un arrêt de passe (*remate*) trop sec peut provoquer un accident locomoteur, entorse, voire fracture d'une patte entraînant une invalidité rédhibitoire.

Enfin, d'une manière générale, durant toute la *lidia*, le matador devra respecter les terrains tout en suivant l'évolution de l'attirance du taureau et la modification éventuelle de ses réactions. Pour la mise à mort, le choix très important du terrain en *suerte* naturelle ou contraire se fera suivant le résultat de toutes les observations faites durant le combat.

## **ANOMALIES PAR DES INTERVENTIONS EXTÉRIEURES**

Nous ne parlerons pas ici de matraquage du dos des taureaux par projections de sacs de sable dans les *toriles* ou d'irritations des muqueuses sensibles par du poivre ou autres substances, tout ceci inventé par quelques tortionnaires machiavéliques anti-taurins. Nous nous bornerons à évoquer deux problèmes : le manipulation de cornes et le dopage, comme dans tout sport professionnel.

### **Les cornes**

Les cornes dès l'entrée du taureau en piste peuvent se présenter abîmées en bout avec perte de l'aigu. Ceci peut provenir de luttes ou de coups sur les murs du corral.

Les derniers règlements taurins permettent de régler les cornes (*arreglar*) lorsque celles-ci sont abîmées sur le bout (*escobillarse*) lors de chocs répétés sur des parois dures. Un coup de lime permettra une bonne présentation comme sur un ongle cassé. Mais ceci suppose une immobilisation dans une cage de contention



*Cornes escobilladas.*

(*mueco*) avec injection de calmant voire une anesthésie générale; des manipulations qui n'ont rien à voir avec une vie sauvage et qui, de plus, peuvent se transformer en un époinçage plus ou moins important (*afeitado*) de l'extrémité des cornes. Là, nous tombons dans le cas d'une fraude qui, si elle est détectée par une étude scientifique des cornes saisies à la fin de la corrida, sera punie conformément à la loi (amende, suspension, interdiction pour le ganadero de faire courir ses bêtes). En fait, les vrais responsables à qui profite le crime ne sont jamais recherchés ni... punis!

À noter que lorsque l'on ôte la pointe dure terminale de la corne (le diamant), la corne est affaiblie, et un simple choc contre le capaçon du cheval la fait éclater plus facilement.

À partir de trois ans, les taureaux se battent souvent, non plus par jeu comme quand ils étaient jeunes, mais pour être considérés comme le chef du troupeau; cela devient un enjeu dont l'issue peut être la mort! Les éleveurs avancent des chiffres de pertes pouvant dépasser les 10% du cheptel. Or le toro bravo est pour lui un capital. Depuis quelques années, une parade à ces combats mortels a été mise au point par la pose sur les cornes d'une protection (*fundas*). Il s'agit d'une résine à prise rapide que l'on enroule sur la corne, en particulier sur la pointe (*pitón*), pour en supprimer l'aigu. La corne ne peut plus pénétrer dans le corps de l'adversaire. Inconvénient de



*Fundas posées sur un toro de Baltasar Ibán (on remarque le marquage sur le flanc gauche dû à son origine Contreras).*

la méthode : c'est une intervention supplémentaire de l'homme dans la vie sauvage de l'animal et une anesthésie générale pour pouvoir intervenir. Une deuxième intervention sera nécessaire lors du départ de l'élevage quelques jours avant le combat pour ôter ces protections.

Cette technique supprime les coups de cornes provoquant des blessures, mais pas les bagarres où sont portés des coups qui peuvent être à l'origine de lésions internes graves et non visibles.

Lorsqu'on enlève les *fundas*, la corne est de ce fait légèrement raccourcie et le taureau n'a plus la même sensation d'allonge. Imaginons que l'on enlève le jour du combat les gants à un boxeur qui se serait constamment entraîné avec. Le combat est alors truqué ; c'est une faute qui devrait être punie.

Par contre, du côté des éleveurs, on fait remarquer que la présentation des cornes a été amenée, grâce aux *fundas*, à un pourcentage de perfection jamais atteint !

Les *fundas* : avantage ou inconvénient ? À chacun sa vérité !

## Les problèmes de dopage

On constate dans quasiment tous les sports professionnels des problèmes de dopage par consommation de substances chimiques. En tauromachie, le sujet n'est pas étalé dans la presse mais on chuchote, on se pose des questions, on observe des comportements inexplicables ; ici aussi, l'omerta règne dans le milieu taurin (*mundillo*).

On peut considérer la prise de substances non naturelles sous deux aspects : stimulant ou calmant.

Les stimulants sont des substances qui ont pour rôle de pallier un déficit, guérir une maladie ou atténuer les conséquences d'un accident. Ils sont très variables et nombreux : analgésiques, anti-inflammatoires, corticoïdes, amphétamines, stimulants cardio-respiratoires, hormones anabolisantes, stimulants musculaires ou simples antibiotiques. La liste est longue, variée et non close. Mais tout ceci ne peut que favoriser la forme physique du taureau sans trop modifier son moral. Il n'y a pas de compétition, de record à battre ni de pari ouvert, les conséquences semblent peu répréhensibles.

Le problème est différent pour l'utilisation des calmants dont le but principal est de diminuer l'agressivité et donc la dangerosité de l'animal. Ici aussi la pharmacopée est riche en substances à effets divers :

- Dépresseurs du système nerveux central : tranquillisants, anxiolytiques, analgésiques et sédatifs (barbituriques divers dont le Rompum), antihistaminiques et anesthésiques.
- Dépresseurs du système nerveux végétatif : bêtabloquants provoquant une bronchostriction et une brachycardie.
- Dépresseurs cardio-respiratoires donnant une vasodilatation et une hypotension affaiblissante.
- Bloquants neuromusculaires.
- Purgatifs et laxatifs provoquant des diarrhées épuisantes.
- Diurétiques impliquant une fuite potassique.
- Dépresseurs métaboliques favorisant une accumulation d'acide lactique.
- Anabolisants protidiques qui permettent une augmentation de poids mais provoquent léthargie et fatigue.

Toutes ces substances se trouvent facilement dans le commerce sous différentes formes galéniques. Les problèmes à résoudre par des personnes qui n'ont pas toujours des notions de posologie thérapeutique sont la dose à administrer, comment et à quel moment. Cette dose varie suivant plusieurs facteurs : le poids qui peut osciller entre 400 et 600 kilos, l'état physique de la bête (fatigue, déshydratation pouvant atteindre 10% du poids) et l'état psychique (stress du transport et du site inconnu). L'effet de la drogue dépend de l'état de la bête et du mode d'administration : poudre, comprimé, piqûre, voire aérosol. Le temps de réaction d'activité thérapeutique varie également suivant les organismes de chacun. On arrive parfois à des situations extraordinaires avec des taureaux qui en face du picador enclenchent la marche arrière avec des pattes flageolantes!

Mais ici aussi l'omerta règne tranquillement, sachant qu'une recherche de drogue sur les viscères est irréalisable compte tenu de leur variété que nous venons de voir, sans compter les différentes formes galéniques, voire les... cocktails! Un problème qui ne pourrait être résolu que par le flagrant délit.

## Chapitre 7

# Et si tout se passe bien...

Et si tout se passe bien :

- Si le taureau présente toutes les qualités de caste, de bravoure et de noblesse.
- Si le matador possède les connaissances techniques, le goût artistique, l'envie et la créativité (*el duende*).
- S'il fait beau et que le public est en état de fête...

Alors là, c'est l'état de grâce, le spectacle inoubliable qui déclenche l'émerveillement et la joie que l'on partagera tard le soir dans les cafés et *bodegas*.

### L'ART

Le toro bravo, animé par une caste rageuse, une bravoure inlassable jusqu'à la fin et une noblesse de bon aloi non amputée par une faiblesse physique, permettra au torero un combat de grand art dans un style classique des plus purs comme pouvaient les mener les Antonio Ordóñez, Luis Miguel Dominguín, Antonio Bienvenida, Pepe Luis Vázquez, Manolo Vázquez, Paco Camino, El Viti, Joselito, Enrique Ponce, José María Manzanares ou César Rincón, pour ne parler que de la période moderne : de la fin du xx<sup>e</sup> siècle à nos jours.

On verra le taureau d'une demi-tonne capable de soulever deux fois son poids, accourir à l'appel de l'homme et suivre le leurre pour éviter le frêle obstacle et s'enrouler autour de sa taille, les deux entités

se fondant en un seul bloc qui se meut, tourne et virevolte en une harmonie sereine au rythme des passes les plus diverses. Accompagné par la musique et les « Olé ! » de la foule, le mouvement fugace paraît irréel, mais s'inscrit indélébile dans la mémoire de tous.

Parfois, en véritable artiste, le matador atteindra la beauté suprême en un seul geste fulgurant d'une soudaineté surprenante, mais hélas unique pour le spectateur. C'est le cas des Curro Romero, Rafael de Paula, Javier Conde ou Morante de la Puebla, capables de se transcender au moment où l'on s'y attend le moins.

Il arrive que l'art ne soit que la partie congrue de la confrontation qui surgit après un âpre combat entre un homme aux réflexes et au courage immenses et un taureau plus ou moins *manso* particulièrement rétif et difficile à dominer, distrait ou cherchant davantage l'homme que le leurre. La réussite n'en a que plus de prix. La *vuelta* sans oreille de récompense faite à Las Ventas de Madrid le 30 mai 2016 après avoir combattu un toro d'Adolfo Martín montrait un Rafaelillo avec une joie immense comme s'il avait coupé tous les trophées ! Le genre de ces toreros « guerriers », pas toujours reconnus par le grand public, est quand même très intéressant pour l'aficionado : Joaquín Bernardó, Dámaso González, Carlos Escolar « Frascuelo », Ruiz Miguel, José Prados « El Fundi », Rafael Rubio « Rafaelillo », Fernando « Robleño », Alberto Lamelas et bien d'autres...

## LE STYLE

Dans le style classique, deux conceptions s'opposent : le style sévillan (de Séville) léger et allègre, faisant une large part aux ornements, et le style *rondeño* (de Ronda) plus sobre et froid, mais peut-être plus profond. Dans le style sévillan, on reconnaît les Paco Camino et Diego Puerta, tandis qu'Antonio Ordóñez est le champion du style *rondeño*.

Les pathétiques semblent toujours en danger et provoquent beaucoup d'émotion avec leur manière de toréer qui paraît parfois brouillonne. Citons Pedrés, Chicuelo II, Litri, Chamaco, voire Ostos.





*Vuelta fleurie de César Rincón à Dax le 14 août 1991 (toro de Cebada Gago).*

Ils ont été remplacés par les « *encimistes* » qui toréent de très près dans le berceau des cornes. Dámaso González fut un précurseur et Paco Ojeda la grande figure.

La relève actuelle est l'œuvre de José Tomás qui a associé verticalité et immobilité, ce qui ne se réalise pas sans casse fréquente. Juan Belmonte disait : « Si tu veux toréer bien, oublie que tu as un corps ». José Tomás dit la même chose lorsqu'il déclare : « Quand je vais toréer, je laisse mon corps à l'hôtel ». Talavante marche sur leurs traces ainsi que Jiménez Fortes.

On notera le répertoire très étendu des Mexicains à la cape qui rivalisent d'ingéniosité avec cet instrument.

Enfin, une place spéciale pour Manuel Benítez « El Cordobés » qui présentait un style personnel inimitable et... inimité ! L'imprévisible lui tenait lieu de credo ; le spectateur était constamment surpris et dérouté, mais ému.

## LES TOROS

Si l'on veut parler du style des taureaux, on peut évoquer les toros difficiles à toréer et à manœuvrer, classés dans les corridas dites « dures ». C'est le cas des Miura, Saltillo, Albarrada, voire Santa Coloma et Urcola. Les toreros dits « vedettes » ne les trouvent pas souvent sur leurs routes.



*Vuelta du toro à Dax.*

Par contre, les différentes branches issues de la maison Domecq (et qui sont largement les plus nombreuses) sont réservées pour les corridas « *toreristas* », celles où les toreros brillent face à des taureaux qui supportent en général très peu de piques et qui ont un caractère souvent *soso*, très coopératif pour le matador qui égraine un chapelet de passes parfois esthétiques, mais sans aucune émotion.

Il n'en reste pas moins vrai qu'un toro bravo cité de loin, sinon de très loin (merci César Rincón), pourra donner toute la plénitude de sa caste et de sa bravoure, tant au cheval que face à la muleta ; le combat ne perdra rien en émotion, bien au contraire. Il restera alors le souvenir, comme ce 27 juillet 2011 à St-Vincent-de-Tyrosse, où Stéphane Fernandez Meca combattit après tant d'autres son dernier toro de Victorino Martín. Symboliquement, les Victorino Martín père et fils lui coupèrent la *coleta* (mèche de cheveux tout aussi symbolique que postiche) qui est l'emblème de la profession des toreros.



*Les Victorino Martín père et fils coupent la coleta de Stéphane Fernandez Meca.*

*Troisième partie*

---

LE COMPORTEMENT DES  
DIFFÉRENTES CASTES  
ET ENCASTES



Nous allons décrire le comportement des différentes encastes dans l'arène. Il est évident que nous parlerons d'un aspect type très général, sachant qu'il y a des comportements qui peuvent être très différents au sein d'une même famille. Mais il reste toujours un style, une allure, des réactions qui rappellent l'origine.

Nous nous intéresserons tout d'abord aux castes de base (*fundacionales*) : Navarraise, Cabrera, Gallardo, Vázquez. Ce sont là des castes très peu représentées, en danger d'extinction actuellement. La caste Vistahermosa, qui représente la quasi-totalité de la race actuelle de taureau de combat (*cabaña brava*), sera étudiée à travers les subdivisions de la caste : *los encastes*. N'ayant pas de mot français correspondant pour ces divisions de caste, nous garderons le mot espagnol *encaste* que nous accorderons au féminin, comme le mot caste puisque ce n'est que la division d'une caste qui finit par s'individualiser et avoir la même importance qu'une caste, mot féminin tant en français qu'en espagnol.

Pour la description physique de l'élément type de chaque caste ou encaste, le lecteur pourra se reporter avec intérêt à notre ouvrage *Regarder pour reconnaître un taureau de combat*.



## Chapitre 1

# Caste navarraise

Il est difficile pour l'heure de traiter du comportement de la caste navarraise dans l'arène. Cette caste, qui eut son heure de gloire au XIX<sup>e</sup> siècle, est actuellement en pleine reconstitution chez Miguel Reta à Grocin, près d'Estella. Pour l'heure, les seuls représentants de la race navarraise qui foulent le sable d'une arène affrontent les *recortadores* dans des jeux totalement différents de la course dite à l'espagnole puisque le but n'est pas la mort du taureau. Celui-ci pourra participer à d'autres jeux dans d'autres arènes ou dans les rues au Pays basque, Aragon, Rioja, Valence, Castellón, Alicante... On dénombre plusieurs milliers de spectacles de ce type durant l'année.



*Taureaux navarrais de Miguel Reta.*

On peut donc se référer à l'opinion de Miguel Reta qui, depuis le début de ce siècle, sélectionne un bétail dont le caractère doit être compatible à un retour des Navarrais en corrida. Ils ont de la race et ne manquent pas de bravoure. Ils présentent une très grande activité favorisée par un petit *tamaño*, une vivacité, beaucoup d'agilité et de la nervosité. La noblesse est la qualité la moins développée car étouffée par leur caste. Ils apprennent vite et montrent rapidement du *sentido*, contrariant le torero pour le moment. Affaire à suivre...



## Chapitre 2

# Caste Cabrera

La caste Cabrera est représentée par le seul élevage de Miura, élevage de renommée redoutable pour cause de nombreuses victimes à déplorer parmi ses combattants, en particulier fin du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> : Pepete (1862), Espartero (1894), Domingo del Campo (1900), Faustino Posadas (1907) et Manolete (1947) sont les plus connus.



*Entrée d'un Miura à Mont-de-Marsan le 24 juillet 2016 : la course n'est pas très souple ni féline, plutôt dégingandée mais rapide rappelant avec sympathie, ici, la démarche d'un tchancayre (Landais chaussé d'échasses). Le tamaño impressionnant est là : corps long, haut et rébaussé en sus par des cornes larges tournées vers le ciel.*

Les Miura sont très agressifs à l'élevage. Celui-ci est un de ceux qui déplorent le plus de pertes suite aux combats fratricides.

Dans l'arène, ils entrent parfois au pas et distraits (*abanto*), flairant la barrière en faisant le tour (*barbeando*) et mettent du temps à fixer leur attention sur le leurre. La bravoure devant le cheval est très variable, allant du brave au très *manso*. Ils peuvent aussi paraître braves à la première pique puis se montrer *mansos* brusquement.

La pose des banderilles est souvent une épreuve pour les péons qui ont à affronter une bête généralement déjà haute et bien armée, et qui de plus a vite tendance à donner des coups de tête vers le haut.

Lors de la *faena de muleta*, on peut rencontrer des sujets braves qui chargent franchement, mais ils ne sont pas légion. Le plus souvent, le combat est désordonné, tendant vers le *genio*. Il est nécessaire que le matador possède une bonne technique pour faire face à un corps à corps rugueux et périlleux se déroulant la plupart du temps au milieu d'un impressionnant berceau de cornes où... il ne faudra pas s'endormir!

## Chapitre 3

# Caste Gallardo

Ici aussi, il ne reste plus qu'un seul élevage représentant cette caste : Partido de Resina, anciennement Pablo Romero. Le Pablo Romero (comme beaucoup continuent à l'appeler) présente à l'élevage une agressivité tellement farouche que l'on est obligé de le parquer en très petits groupes pour éviter les luttes incessantes. Il ne supporte pas de présence extérieure. Son instinct guerrier



*Partido de Resina lors de la novillada concours de St-Perdon le 30 août 2015.  
Le ramage n'égalait pas le plumage.*

rend les manœuvres à l'élevage (*manejo*) difficiles et très délicates à réaliser. Les seuls changements climatiques déclenchent facilement de l'irritabilité finissant en combat.

Le Pablo Romero a un physique (*tamaño*) d'aspect lourd car il présente un tronc rond, profond, ventru, avec de surcroît un cou fort terminé par une petite tête. Bien que bas sur pattes, il se déplace à une vitesse surprenante.

La morphologie particulière de ces *cárdenos* ne leur permet pas de baisser beaucoup la tête pour suivre le leurre (*humillar*). Ils devront donc être toréés en permanence à mi-hauteur pour pouvoir tirer la quintessence de leurs qualités.

À la fin du xx<sup>e</sup> siècle, il fallut faire face non seulement aux difficultés d'un héritage morcelé qui amena à la vente de la ganadería (et au changement de nom, après être resté plus de cent ans dans la même famille), mais aussi à la maladie du troupeau qui affaiblit beaucoup la caste et la bravoure des actuels Partido de Resina.

## Chapitre 4

# Caste Vázquez

Caste fondamentale (*fundacional*) de la *cabaña brava* espagnole et si importante au XIX<sup>e</sup> siècle, la caste Vázquez n'a plus que deux élevages représentatifs : Prieto de la Cal et Concha y Sierra, ce dernier récemment replié en France chez Jean-Luc Couturier.

Les Vázquez ont un développement physique plus rapide que les autres castes. Une des conséquences est une lutte plus précoce au *campo* qui augmentera son agressivité et rendra sa manipulation délicate à l'élevage.

Les Vázquez, à robe variée mais souvent claire (*jabonero*), très musclés, déboulent avec force dans le *ruedo*, tapant facilement dans les barrières (*rematando*). Ils montrent une grande bravoure et de la force au cheval sur lequel ils se précipitent sans même une sollicitation du picador.

Le *tercio* de banderilles peut aussi être animé et spectaculaire. À la muleta, si le taureau a de la noblesse, on peut voir de bonnes choses, mais généralement cela ne dure pas ; la *faena* est courte. Si la noblesse est absente, le toro se fixe dans un coin et attend la tête haute son adversaire. Il est alors très difficile à manœuvrer.

L'avenir est sombre pour cette caste qui fut l'une des plus importantes.



*Novillo d'Aurelio Hernando à la novillada-concours de St-Perdon le 28 août 2016 qui fit honneur à sa devise avec trois bonnes piques et une activité inlassable. Il fut ovationné chaleureusement à sa sortie.*

## Chapitre 5

# Encaste Murube

L'encaste Murube est la première des encastes de Vistahermosa que nous allons voir. La branche directe présente des taureaux parmi les plus grands de la caste Vistahermosa. De grands volumes, ils sont le plus souvent noirs avec quelques marrons (*castaños*). Leur particularité réside dans le fort développement de leur cage thoracique, ce qui permettra au Murube d'être un bon coureur. Cela explique sa très grande utilisation pour les corridas à cheval (*rejoneo*) où son galop noble et régulier (*templado*) fait merveille. Il est dommage qu'il soit cantonné quasiment exclusivement dans ce rôle car, malgré peu de force à la pique, il convient très bien pour les *faenas de muleta* les rares fois où on l'y a employé.

Les **Contreras** sont une sous-encaste de Murube, d'un *trapío* plus petit et des cornes courtes, qui font que les élevages de ce type ont disparu petit à petit des grandes *ferias*. Seuls subsistent ceux qui ont inclus du sang Domecq comme chez Baltasar Ibán et le Conde de Mayalde, où il reste très peu de sang Contreras.

La branche de Murube dite de Ibarra a donné naissance à Santa Coloma et Parladé qui, lui, a été divisé en quatre branches : Rincón-Núñez, Pedrajas, Gamero-Cívico et Tamarón-La Corte, que nous verrons par la suite.





## Chapitre 6

# Encaste Saltillo



*Toro de Saltillo à Aire-sur-l'Adour le 1<sup>er</sup> mai 2016. Dès la sortie, on note la fixité du regard.*

L'encaste Saltillo provient de l'achat de Varea à la famille Vista-hermosa, qui est passé ensuite dans les mains de Picavea de Lesaca qui a inclus un autre sang d'origine inconnue (probablement un mélange) et dont résulte la branche de Vistahermosa au pelage gris (*cárdeno*) dite du Marqués de Saltillo.

La famille Moreno de la Cova a repris le flambeau du Marquis et a compté jusqu'à cinq élevages dans la famille. À ce jour, seul subsiste celui de Joaquín Moreno Silva qui a récupéré le vieux fer Saltillo en forme de roue. Mais l'élevage sort peu souvent et est peu toréé. Il reste un fond de caste, mais la bravoure est très aléatoire ; beaucoup font preuve de *mansedumbre*. À la muleta, on peut voir de la méfiance et la recherche de l'homme derrière le leurre (*sentido*).

C'est une encaste également en danger d'extinction.

On retrouvera plus loin des gènes de Saltillo, les taureaux gris, dans l'encaste d'Albaserrada et partiellement chez les Santa Coloma.

## Chapitre 7

# Encaste Santa Coloma

Le Conde de Santa Coloma a créé en 1905 son élevage en mêlant une base Murube de Eduardo Ibarra avec vaches et sementales du Marqués de Saltillo. Il voulait compenser les Ibarra peureux (*mansotes*) et lents (*aplomados*) par la caste vive des Saltillo qui eux étaient parfois irréguliers. Un certain équilibre trouvé, il se débarrassa des Saltillo de petit *trapío* en se méfiant de leur irrégularité; il les laissa à son frère, le Marqués de Albaserrada, que nous retrouverons plus loin. Il vendit en 1910 à Francisco Sánchez Hernández dit « Paco Coquilla » un lot de vaches et d'étalons qui constitua le rameau connu sous le nom de « Coquilla ». En 1916, c'est un autre ganadero du *Campo Charro*, Graciliano Pérez-Tabernerero, qui profita d'un autre lot pour constituer le deuxième rameau dit « Graciliano ». Au bout de quelques années, le Conde malade s'occupait moins bien de son troupeau qui baissa de niveau. Il le vendit en totalité en 1936 à Joaquín Buendía qui reprit la sélection et retrouva la qualité pour ce troisième rameau dit de « Buendía ».

Le Santa Coloma a beaucoup de caste, d'agressivité et surtout il attaque en permanence (*codicia*). De petit *tamaño*, il est vif et se retourne rapidement, surprenant le *lidiador* qui doit être un bon technicien, sinon il est vite débordé. Il poursuit volontiers le banderillero à la barrière. À la muleta, il galope toujours avec entrain et charge en baissant la tête au ras du sol (*humillando*), tout en la relevant vite en fin de passe. La promptitude de l'attaque (*acometida*) finit par



*Taureau de La Quinta à Dax le 16 août 2011.*

provoquer des erreurs chez le torero qui n'est pas maître de ses réflexes et déclenche le *sentido* chez le taureau. Il peut pardonner une erreur mais pas deux ; s'il atteint son but, il faut voir comment il s'acharne sur le leurre ou... le torero. Le Santa Coloma est donc un taureau difficile à toréer, ou du moins tous les toreros n'y arrivent pas. Pourtant, dans les années 60 et 70, les vedettes du moment se régalaient et obtenaient de grands triomphes : les Ordóñez, Camino, Puerta et El Viti s'en donnaient à cœur joie. Si le matador a une bonne technique, il s'adapte à la vivacité et arrive à templer sa passe en s'accordant à la fougue du taureau. Le fait que le Santa Coloma présente un petit *tamaño* et des petites cornes a eu pour conséquence sa disparition des grandes *ferias*. Les *toristas* sont cependant toujours friands pour les voir combattre.

Le rameau Buendía est le plus *asaltillado* : pelage gris (*cárdeno*) plus ou moins foncé, tête étroite et effilée comme une vache (*avacada*), des cornes relativement courtes. Les rameaux Coquilla et Graciliano sont plus *ibarreños*, plus grands (surtout les Graciliano). Ils ont un pelage noir et sont mieux armés. Il reste très peu d'exemplaires de ces deux rameaux en extinction.

## Chapitre 8

# Encaste Albaserrada

Le Marqués de Albaserrada achète en 1912 la partie la plus *asaltillada* du troupeau de son frère, le Conde de Santa Coloma. Sans enfant, il dispersera son élevage entre ses nombreux neveux. La famille Martín Andrés le rassemblera dans les années 60 pour lui donner un nouveau lustre.

Actuellement, trois ganaderias seulement relèvent de cette race, mais non des moindres : Victorino Martín, Adolfo Martín et José Escolar Gil.



*Taureau de Victorino Martín à Dax le 15 août 2011.*

Les robes sont grises (*cárdenos*) ou noires avec plus ou moins de poils blancs mêlés (*entrepelados*). La taille n'est pas très grande mais d'un *trapío* harmonieux. Le Victorino ne dépasse que rarement les 500 kilos.

Les Albaserrada présentent de la caste et une bravoure correcte au cheval. Certains humilient bien et sont propices au succès mais ils sont plus réservés à la muleta avec une charge courte; ils se retournent facilement et adorent les chevilles du matador. Il faut beaucoup de technique pour le torero, de maîtrise, de volonté et de calme (*aguante*), ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Les Adolfo Martín sont dans l'ensemble plus grands et plus lourds que les Victorino. Les Escolar Gil sont plus hauts sur pattes et plus fins de type.

## Chapitre 9

# Encaste Urcola

Félix Urcola créa l'encaste qui porte son nom en 1902 à partir de bétail issu de Vistahermosa par José Antonio Adalid, auquel il ajouta un semental de la Marquesa de Tamarón, puis un autre du Conde de la Corte.

Il obtint des animaux à robe noire ou rousse (*colorado*, *castaño* ou *chorreado*) à tête large, bien armée, avec un tronc cylindrique et profond. L'impression de poids et de force est renforcée par un cou court et une position basse sur pattes.

Les Urcola se retrouvent dans la famille Galache, partagés entre les enfants puis les petits-enfants. Mais la faiblesse de poids (*tamaño*) et la modestie des armures ont fait qu'on les voit de moins en moins. Il ne reste plus que le souvenir des années 60, quand les vedettes se les disputaient et leur coupaient beaucoup d'oreilles.

Victorino Martín en a acheté une part pour essayer de sauver les gènes de cette encaste en péril. On les trouve sous son nouveau fer dénommé « Urcola ».

Les Urcola présents chez Alonso Moreno de la Cova ont hélas récemment rejoint l'abattoir pour raison sanitaire et... économique.

Actuellement, il faut aller chez **Cuadri** pour retrouver le sang Urcola. Celestino Cuadri composa son élevage à partir de celui de Esteban González Camino qui comprenait du Pérez de la Concha

(base Vázquez et Vistahermosa plus Ibarra), Félix Suárez (Santa Coloma), Villamarta et surtout Urcola (de Francisco Molina) auquel il ajouta des sementales du Conde de la Corte.

Il obtint par sa sélection des toros noirs avec une tête large, mais terminée par un museau fin, des cornes un peu basses au départ (*acapachas*) puis bien développées et ouvertes (*corniabiertas*), des yeux vifs et saillants, un thorax profond sur des jambes courtes.

Après une entrée en général très calme dans l'arène, tête haute (*fiereza*), jaugeant le nouveau site qu'il découvre, puis se dirigeant avec autorité sur tous ceux qui le citent, l'impression de force est confirmée au cheval avec un combat d'une grande bravoure. À la muleta, il est encore brave avec un galop de classe (*templado y fijeza*), se déplaçant sans ménagement. Petit défaut pour le torero, il n'humilie pas beaucoup, le museau restant à mi-hauteur; il faut du *dominio* pour rester maître de la situation face, en plus, à un physique imposant.

L'image du Cuadri associant force et grande mobilité est donnée par la formule le définissant comme : « *Cuerpo de Urcola con alma de Santa Coloma* » (Un corps d'Urcola avec l'âme d'un Santa Coloma).

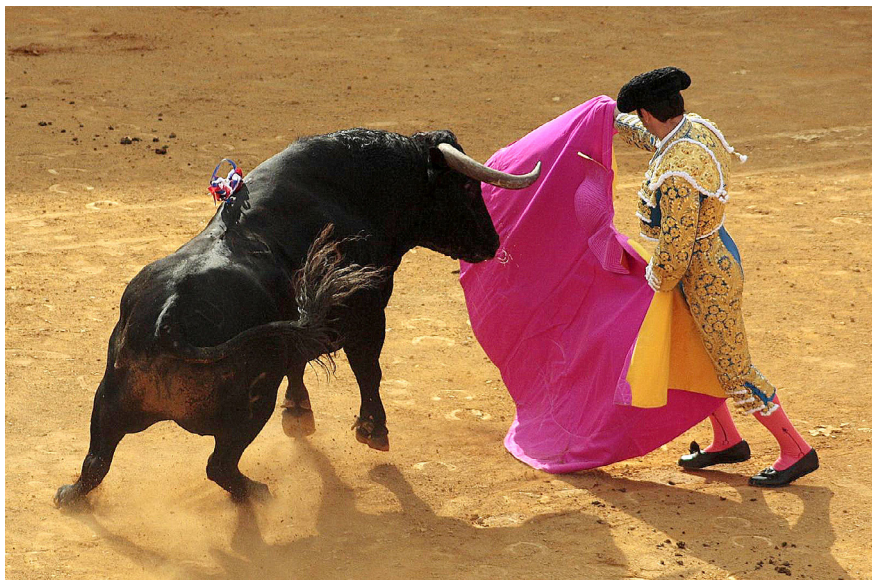


## Chapitre 10

# Encaste Gamero-Cívico

Les Gamero-Cívico représentent l'une des quatre encastes issues de l'élevage de Parladé (pur Ibarra).

De taille moyenne, ils ont une grosse tête large (*ancho de sienes*) avec des cornes grosses, grandes, mais hélas souvent asymétriques.



*Taureau de Maria Agustina López Flores présentant beaucoup d'allant dès le début du combat.*

On retrouve les taureaux de ce sang chez Samuel Flores et Lamamié de Clairac, sans compter les très nombreux élevages portugais qui sont issus de chez Pinto Barreiros (Gamero-Cívico plus Conde de la Corte).

L'entrée en piste est calme, la bête semblant indécise et peureuse (*abanto*). Le contact avec la pique la réveille et l'anime. On observe alors une amélioration de la caste. Durant la *faena de muleta*, les charges (*embestidas*) peuvent être soutenues par un bon niveau de noblesse favorable à un triomphe, si... la *mansedumbre* ne prend pas soudain le dessus.

Notons que pas mal d'élevages contiennent du sang Gamero-Cívico, mais qui a été fortement dilué par l'apport de diverses autres encastes.

## Chapitre 11

# Encaste Pedrajas

Antonio García Pedrajas a acheté à Félix Moreno Ardanuy le deuxième lot de Parladé qu'avait acquis Francisco Correa. Il a modelé l'encaste qui passa ensuite aux mains de la famille Mora-Figueroa.

Pour retrouver les élevages qui ont fait briller la grande réputation de cette encaste, il vaut mieux actuellement rechercher dans le tiroir à souvenirs pour en exhumer les Guardiola de María Luisa Domínguez Pérez de Vargas, les Isaías y Tulio Vázquez ou les Marqués de Albaserrada (seconde formule). Nous sommes là encore face à une encaste en voie de disparition malgré les efforts louables de certains éleveurs comme le français Fabrice Torito qui s'occupe des Marqués de Albaserrada.

Le *tercio* de piques est l'élément le plus spectaculaire du combat qui enchante les « *toristas* ». L'animal fait preuve d'une très grande bravoure, montrant des attaques de loin avec caste et *fijeza*, poussant fort et longtemps malgré la morsure du fer. On se souvient des Guardiola qui assuraient le spectacle du lendemain de la *feria* de Séville (*resaca*) durant les années 70 et 80 et qui trustaient les récompenses.

Lors du *tercio* de muleta, certains conservaient de l'allant mais d'autres, hélas, développaient du *sentido* avec une attaque (*acometida*) à mi-hauteur non goûtée des matadors.



## Chapitre 12

# Encaste Rincón-Núñez

Manuel Rincón a modifié l'élevage de son beau-père Valladares par un important apport de León, semental d'origine Parladé. Son élevage passe ensuite aux mains de Carlos Núñez Manso en 1936, qui ajoute du Mora-Figueroa et surtout du Villamarta.



*Taureau d'Alcurrucén à Bayonne le 4 septembre 2016 : mobilité et vivacité sont au rendez-vous.*

Les Núñez, qui se sont largement multipliés, montrent encore deux types de taureaux : la lignée Villamarta plus haute, plus longue, plus élancée, de type lévrier (*galgueño*), avec des cornes fines et blanches ; et la lignée Rincón qui, elle, est plus petite avec des cornes grises. Les Núñez sont les toros les plus petits de l'origine Parladé.

Les Núñez n'ont en général que peu de force, ce qui conduit à la pique à un châtiment très léger. Par contre, ils présentent lors de la *faena de muleta* une charge noble et très longue qui permet une passe profonde que l'on peut enchaîner avec les suivantes, si du moins on a dosé les piques. Charge (*embestida*) et répétition (*codicia*) sont les qualités majeures des Núñez, plus régulières dans la lignée Rincón que dans la lignée Villamarta.

## Chapitre 13

# Encaste Tamarón-La Corte

Cette encaste est formée en 1911 par la Marquesa de Tamarón, l'épouse de Mora-Figueroa qui achète du bétail Parladé avec en particulier le semental Alpargatero. Le Conde de la Corte rachète la ganadería en 1920.

Le taureau est noir, parfois *colorado* ou *castaño*. Il présente une tête large, très armée et un profil *aleonado*.

Son beau *trapío* est également mis en valeur par un magnifique combat à la pique, dont l'intensité et la longueur soulignent une grande bravoure. Cette bravoure persiste durant les banderilles et la *faena de muleta* alliée en supplément à beaucoup de noblesse. Ces importantes qualités ont été reproduites dans un pourcentage des plus élevés en régularité.

Depuis la fin du siècle dernier, les La Corte connaissent hélas beaucoup moins de succès ; c'est le trou. Espérons que les beaux jours reviendront pour cet élevage.

L'on ne pourra oublier que ce sont des La Corte qui ont donné directement naissance à deux encastes modernes : Domecq et Atanasio Fernández.





## Chapitre 14

# Encaste Domecq

Juan Pedro Domecq y Núñez de Villaviciencio achète à Manuel Martín Alonso l'élevage portant le fer des Duques de Veragua, symbole de l'ancienne caste des Vázquez. Juan Pedro Domecq achète également en 1930 et 1931 des vaches et quatre sementales au Conde de la Corte. Les quatre frères Domecq y Díez : Juan Pedro, Pedro, Salvador et Álvaro hériteront en 1937. Ils vendront les Veragua de caste Vázquez à José Enrique Calderón et les remplaceront par d'autres Conde de la Corte et des Mora-Figueroa. Le fer des Vázquez-Veragua ne couvrira plus désormais que des bêtes d'origine Vistahermosa, son grand concurrent au XVIII<sup>e</sup> !

Les quatre frères se sépareront en prenant chacun leur part. L'héritage sera encore morcelé par chaque génération d'enfants et par des ventes régulières de bétail. Ainsi, les Domecq envahiront l'élevage de taureaux braves (*cabaña brava*) à 80%, d'une manière pure ou partielle, qui fait que l'on parle de « Domecqisation », entraînant la disparition proche ou future de nombreuses encastes. On peut penser que les Domecq sont de grands commerçants, mais il faut bien dire qu'ils ne sont pas les seuls responsables de cette situation. Ils ont simplement répondu à la demande des spectateurs d'aujourd'hui qui guident l'évolution de l'art taurin. À quoi donc l'encaste Domecq doit-elle ce grand succès ?



*Sortie hésitante d'un Jandilla à Dax le 13 août 2016.*

Le taureau de Domecq qui entre dans l'arène peut avoir des aspects différents compte tenu du grand nombre de rameaux existants. Les Osborne montrent souvent des robes blanches (*ensabanadas*), vestige d'un caractère de Veragua. Les Marques de Domecq soulignent l'apport Mora-Figueroa (Pedrajas) : plus grands, plus lourds, au grand thorax améliorant les capacités respiratoires et parfois mieux armés. Les Jandilla sont moins fins de type que les Juan Pedro et présentent de nombreux *colorados*. Les Zaldueño sont bas (*bajo de agujas*). La lignée Fonseca Aldeanueva est plus forte de *tamaño*, bien armée, *colorada* surtout, plus encastée avec une grande bravoure au cheval ; elle correspond à la lignée primaire de Domecq (Tamarón et La Corte plus Pedrajas de Mora-Figueroa), avant l'apport en 1960 de Lancero, un Torrestrella d'Álvaro Domecq (coupé de Núñez).

Le comportement général du Domecq dans l'arène est maintenant synonyme de « taureau commercial » car plutôt collaborateur qu'adversaire du torero, quoique n'oublions pas : « Tout toro reste toujours dangereux quel qu'il soit ».

Le Domecq, fin de type, fait souvent une belle entrée, chargeant allègrement à la cape, tapant (*rematando*) facilement dans les refuges. Compte tenu de sa faiblesse bien connue, il ne bénéficiera que d'une seule pique qui souvent se réduira à un seul contact, sans aucune poussée. Il arrivera au troisième tiers avec encore de l'allant et extériorisera sa qualité de noblesse avec une charge rythmée, suave (*templada*), droite et fixe (*fijeza*), en baissant bien la tête au ras du sol pour entrer dans la muleta (*humillando*) et en répétant inlassablement (*codicia*). De plus, contrairement à certaines encastes (comme les Santa Coloma), le Domecq pardonne facilement les erreurs techniques des toreros, ne les rechargeant pas toujours au sol s'ils sont en difficulté. Il est bien évident que les matadors en redemandent, car il permet une *faena de muleta* longue et allègre qui, en cas de bonne estocade, amènera une pluie d'oreilles octroyées par le public actuel qui préfère un spectacle léger, gracieux et musical. Nous sommes loin des combats rudes et périlleux face à un animal dont il faut vaincre la forte combativité (*casta*). Une technique précise et dominatrice adoucira la bravoure permettant ainsi une esthétique peut-être plus simple, mais aussi l'efficacité au moment de la minute de vérité.

Les différents rameaux de Domecq se différencient plus par l'aspect physique que par le comportement grâce à de nombreux croisements. On se souvient d'Atrevido, le fameux taureau blanc de José Luis Osborne (origine Pedro Domecq), lidié le 27 mai 1966 à Madrid par Antoñete.

Les élevages issus d'Aldeanueva se distinguent par une plus grande bravoure et moins de niaiserie, car on a gardé là l'influence de l'apport des Mora-Figueroa (sang Pedrajas) des années 1940 : El Pilar,



*Novillo de Pedraza de Yeltes à Garlin le 19 avril 2015. Il ne se trompe pas de cible et vise le vrai picador avec beaucoup de caste.*

Hermanos Pedrés, Tabernero de Vilvís, Ramos, María Loreto Charro, Sánchez Urbina, El Risco, Rollanejo, Hermanos Sánchez Herrero et surtout, depuis 2010, la dernière merveille : Pedraza de Yeltes ; tous sont issus de cette origine parmi une trentaine connue.

## Chapitre 15

# Encaste Atanasio Fernández

Les Atanasio Fernández, bien que d'origine La Corte comme les Domecq, se différencient beaucoup de ces derniers, tant morphologiquement que dans le comportement.

De robe généralement noire avec divers accidents, ils se présentent plus grands, plus hauts (*alto de agujas*), mieux armés, avec une *papada* et une *badana* très développées, un torse profond.

Le comportement en piste est très différent des Domecq. Déjà à l'élevage, ils sont calmes et facilement déplacés lors du *manejo*. Leur entrée apeurée fait frémir les *toristas*, car ils montrent des aspects nets de *mansos* : hésitations, galops irréguliers et devant le *toque* d'une cape, ils sursautent et peuvent partir au galop en sens inverse !

L'entrée des picadors va tout changer. Si la première pique est difficile à porter et se fait parfois au hasard d'un déplacement non contrôlé, la bête qui y a goûté finit par y prendre plaisir et peut montrer ensuite une grande *pelea*. Le *tercio* de banderilles est rondement mené, le toro poursuivant les hommes jusqu'à la barrière. Lors du troisième tiers, le taureau moins distrait, car seul en tête à tête avec le matador, va dérouler un jeu souvent plein de noblesse, temple, humiliant et avec pas mal de *codicia*.

L'illustration typique du combat d'un Atanasio a été donnée le 16 août 1977 à Dax par Francisco Rivera « Paquirri » face à Cariñoso. Ce quatrième taureau entre en piste, avec, semble-t-il, beaucoup de punch et d'allégresse, mais distrait, n'arrête pas de courir et est très difficile à fixer. On finit par lui donner une bonne pique, puis il repart se promener et en subit seul une deuxième après sonnerie des *clarines*, dans le plus grand désordre en piste. Paquirri prend alors les choses en mains et demande à tous les autres matadors et péons (y compris le *peón de lidia*) de se réfugier derrière la barrière. Banderilles en mains, il assumera seul le *tercio* : mise en place du taureau, pose de deux paires par des *quiebros* au centre de l'arène et une troisième paire au fil des planches. Armé de l'épée de mort et de la muleta, il restera encore totalement seul dans l'arène face à son adversaire, les yeux dans les yeux, pour une *faena* longue où la bête complètement subjuguée ne le quitte plus d'un pas. *Faena* variée : de près, de loin, en rond, à genoux, *desplante* et terminée par un *recibir* peu enfoncé ; retirant l'épée, il porte un nouveau *recibir* entier et concluant cette fois-ci. Énorme succès avec deux oreilles et la queue. Une leçon de *toreo* inoubliable !

Ce taureau très distrait au départ avait un fond de bravoure masquée par une *alegría* désordonnée. Paquirri, avec beaucoup de patience, a su la canaliser et la mettre en valeur. La noblesse a ainsi éclaté durant le troisième tiers.

Le problème de cette encaste est le fond de *mansedumbre* que l'on a voulu réduire, ce qui n'a fait que diminuer la noblesse. Mais ceci a mené à l'abattoir et à la ruine l'élevage de Don Atanasio. Hélas, l'effet de mode a fait que presque toutes les ganaderías de cette encaste ont suivi le même chemin, les « vedettes » ne voulant plus les toréer, car selon elles « trop difficiles ». Les Atanasio ont ainsi disparu ces dernières années dans les élevages de : Javier Pérez-Tabernero, Charro de Llen, María Loreto Charro, Sepúlveda, Juan Manuel Criado, Encinagrande, El Sierro. Seul surnage dans cette encaste l'élevage de Dolores Aguirre, mais pour combien de temps encore, surtout après le décès en 2015 de sa ganadera.

Le rameau dérivé d'Atanasio Fernández, représenté par les Lisardo Sánchez, semble mieux résister.

Ils présentent un type plus bas de pattes. Ils sont très *badanudos* et, de plus, sont *carifoscós* et *astracáños*.

Au comportement, les Lisardo présentent davantage de bravoure que les Atanasio, et autant de noblesse. Mais le *toreo* doit être sérieux, car la *mansedumbre* risque d'apparaître.

Les Lisardo sont actuellement représentés dans la *cabaña brava* chez : Valdefresno, Puerto de San Lorenzo et Los Bayones.



*Jeune eral (deux ans) de Valdefresno à Rion-des-Landes le 21 août 2016.*





## Chapitre 16

# Encaste Torrestrella

Álvaro Domecq y Díez, avec son élevage dit Torrestrella, a créé une véritable encaste grâce à un mélange de Domecq et de Núñez avec une pointe de Vázquez (de Curro Chica). Le type physique de l'encaste est un taureau très harmonieux, assez grand, solide, où l'aspect Vázquez se révèle dans la grande variété des robes : noires, colorées variées, rousses et blanches (*salinero*), les trois couleurs (*sardo*), beaucoup « d'accidents de pelage » dont les nombreuses *salpicadas*.

Les origines Domecq et Núñez se retrouvent dans le comportement en piste. L'apport de Domecq est responsable du fond de caste et de la bravoure alors que le sang Núñez a transmis l'aspect de la charge longue, répétitive (*codicia*) et la fixité (*fijeza*).

Il fut un temps où on a essayé d'adoucir la caste un peu trop vive. On est alors tombé sur une faiblesse de pattes bien ennuyeuse qui semble s'atténuer aujourd'hui.

L'entrée dans l'arène, toujours la tête haute (*fereza*), avec beaucoup d'allégresse et en présentant des robes originales et variées, est toujours pour l'aficionado un moment de bonheur admiratif et très émouvant. Si la bravoure est toujours là au premier tiers, on espère qu'elle persistera pour le troisième, sachant que les autres qualités permettront au matador d'assurer le succès.



## Chapitre 17

# Encaste Villamarta

La grande famille ganadera des Guardiola est en voie de disparition de la *cabaña brava*, tout comme l'encaste Villamarta à laquelle elle était attachée. Aujourd'hui, on ne retrouve la trace de cette encaste métissée que chez Núñez et Bernardino Giménez.

Les Villamarta noirs, longs, bien armés, ont été incorporés dans d'autres encastes auxquelles ils ont insufflé des qualités de noblesse, de fixité et de promptitude appréciées, particulièrement lors du troisième tiers.

Seul le fer familial semblerait posséder des éléments relativement purs, mais... on ne les voit plus dans les arènes!



## Chapitre 18

# Encaste Vega-Villar

Encore une encaste dangereusement en voie de disparition ces dernières années : Tabernero Hernández, Justo Nieto, les Sánchez Cobaleda, Paco Galache ; un lourd tribut. Il ne reste plus guère que Barcial un peu chancelant, de rares Galache et Monteviejo dans le musée génétique de Victorino Martín.



*Toro de Barcial à la corrida-concours d'Alès en 2014. Contre-pied du taureau qui, sortant naturellement vers la droite, fuse subitement à gauche.*

L'évolution du spectacle dans les années 70 a sonné le glas des doux et suaves Encinas de la famille Galache qui avaient jusqu'à l'heure favorisé tant de succès pour les vedettes de l'époque.

Les Cobaleda, le deuxième rameau des Patas Blancas, plus encastés et compliqués pour le combat à pied, se sont recyclés dans le *rejoneo*, et dans les novilladas où le taureau plus jeune est plus malléable. Mais la crise économique a porté un grand coup de frein, qui espérons-le, ne sera pas totalement fatal à cette race.

## Chapitre 19

# Encaste Hidalgo-Barquero

L'encaste Hidalgo-Barquero provient du croisement de vaches Vistahermosa de Giráldez, avec deux taureaux de José Vázquez au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les exemplaires actuels sont hauts (*alto de agujas*), longs, avec une forte cage thoracique et une tête large au profil subconvexe. Ils sont bien armés.

À la ganadería, on remarque une grande docilité et une sérénité qui permettent un maniement (*manejo*) aisé. Dans les champs, on note peu de bagarres.

Dans l'arène, l'Hidalgo Barquero ne brille pas par sa bravoure lors du premier tiers qui se passe avec le service minimum. Mais le troisième tiers peut être très agréable pour le torero grâce à une noblesse à toute épreuve et une absence totale de *genio*.

Mais le sang peu abondant de cette encaste (Benítez Cubero, Lora Sangrán, Jódar y Ruchena) risque de disparaître faute de ne pouvoir être rafraîchi.





## Conclusion

Lors d'une corrida, l'observation constante de tous les détails du combat est une nécessité absolue pour bien comprendre ce qui se passe dans l'arène et pour juger les participants qui offrent un spectacle unique, ne pouvant se renouveler puisque la mort d'une des deux parties est l'issue du combat.

On sait de quoi est capable le matador que l'on a pu voir durant d'autres combats ; mais le taureau est une énigme complète puisqu'il s'agit de sa seule présentation. Connaissant ses origines, on peut miser sur un comportement, mais ceci sera toujours un simple pari. On connaît son caractère : un esprit guerrier pur, non dicté par un instinct de survie comme certains prédateurs qui tuent pour se nourrir, mais motivé seulement pour être le maître sur son territoire.

La personnalité du taureau repose sur trois qualités : la caste exprimée par sa combativité, la bravoure qui lui permet de passer outre à la douleur, la noblesse qui caractérise son style d'attaque. Ces qualités non connues lorsqu'il entre en piste sont seulement révélées par son combat (*pelea*). On n'en connaîtra les limites que durant le quart d'heure qui suivra, limites variables qui pourront être repoussées ou au contraire vite diminuées suivant sa forme physique et la manière dont le matador conduit son combat (*lidia*).

Les qualités fondamentales demandées au taureau se sont transformées au fil du temps pour suivre l'évolution du spectacle et correspondant à des mœurs changeantes sachant que : « Tout art qui n'évolue pas meurt ». Au début de la corrida moderne, seule la combativité exprimant la caste de la race suffisait au taureau pour faire face à l'homme. À partir du début du XIX<sup>e</sup>, son combat contre le picador, élément principal, lui imposa de démontrer sa bravoure, soit la résistance à la douleur. Arrive le XX<sup>e</sup> et l'âge d'or de la corrida inauguré par le duo Joselito et Belmonte où la noblesse du toro sera nécessaire lorsque la *faena de muleta* va devenir l'acte le plus important du spectacle, arrivant même parfois à masquer certaines faiblesses lors de l'estocade, minute de vérité pour le matador, moment ultime et sommet de la rencontre. Mais le taureau brave à une faille, c'est le stress lorsqu'il rencontre des conditions inconnues qui diminuent ses capacités de réaction. Ceci peut être compensé par le torero qui saura employer toute sa technique pour le mettre en confiance, à moins que son incapacité n'aggrave la situation. Nous citerons trois exemples.

Rappelons tout d'abord le combat de Paquirri le 16 août 1977 à Dax où le torero transforma le comportement du toro Cariñoso que nous avons décrit dans la troisième partie, au chapitre 15, traitant de l'encaste Atanasio Fernández.

Autre appel à l'histoire, la prestation de Paco Camino le 9 août 1959 à Roquefort, face à un *novillo* de Juan Belmonte, un *manso perdido* qui avait été impossible à piquer et à banderiller dans les règles. Camino s'arrima seul à la tâche ; au bout de trois minutes, il arriva à le citer de 15 mètres et le fauve, définitivement mâté, subjugué, venait s'enrouler autour de sa taille, obéissant instantanément au moindre *toque*. Une victoire de la technique et de l'intelligence d'un jeune prodige dénommé « *El niño sabio* » (l'enfant savant).

Autre exemple montrant la fragilité de la construction d'une *faena* avec le compte rendu de Joël Bartolotti dans la revue *Toros* pour le travail de Javier Castaño face à Burreñicio de l'élevage de Pedraza de Yeltes, le 2 août 2015 à Azpeita : « Le toro est brave, fixe et d'une grande et généreuse noblesse. Sur la main droite, le matador serein et posé donne une excellente séquence de deux séries de *derechazos* liés et templés, en courant la main et jouant du poignet avec une suave autorité. Les passes de poitrine sont de la même veine. Suivent cinq naturelles du meilleur tonneau que permet la charge répétée tête basse de la bête... Hélas tout à son œuvre, notre homme perd sa lucidité et donne un *molinete* à genoux qui rompt immédiatement et irrémédiablement l'unité de cette *faena* jusque-là supérieure et aussi les excellentes dispositions du *bicho* qui fait mine de s'en aller comme déçu. Le charme s'est évaporé. » Rien n'est jamais acquis jusqu'à la dernière seconde de vie du toro.

Des conditions extérieures aux deux opposants peuvent influencer sur le déroulement du combat. Les conditions climatiques, la nourriture, l'environnement phonique en particulier, autant d'éléments non quantifiés pouvant jouer sur le moral du torero, mais aussi en particulier sur le stress de l'animal. Le 8 juin 1975 à Dax, José Fuentes « Tinin » et Manolo Cortés se présentaient devant des toros de Don Eduardo Miura. Les six taureaux firent des *peleas* solides sur pattes, extraordinaires de caste et de bravoure de tout premier plan, semant la peur et la panique dans les rangs des bipèdes, laissant un souvenir impérissable chez tous les spectateurs. Quand on sait que Don Eduardo choisissait les taureaux en fonction de la catégorie de l'arène dans laquelle ils étaient amenés, on ne comprend point pourquoi ce lot de Dax fut de loin le meilleur lot de l'année, sachant que tous les autres lots sortis de chez Miura cette saison-là furent faibles et chutèrent (comme beaucoup cette année-là), même le lot pour Séville où se produit en général la crème de la ganadería. Un vieil adage déclare que le taureau est comme le melon : « On ne sait si le melon est bon que lorsqu'on l'a mangé ».

C'est peut-être là tout le charme de la corrida ; on a très souvent des surprises : quelquefois mauvaises, mais parfois bonnes. Aussi l'aficionado déçu revient toujours dans les arènes pour observer avec attention afin de bien comprendre le comportement du toro bravo et deviner les solutions envisagées par le matador pour résoudre les diverses difficultés qui se présentent à lui. Au départ, le combat est inégal. Le toro possède une supériorité physique grâce à ses cornes qu'il manie avec force et vitesse pour mener un combat instinctif : la *pelea*. Mais l'homme d'observer, d'étudier le comportement de son adversaire et, de plus, d'élaborer une tactique qui dirigera son combat : la *lidia*. Il a à sa disposition des armes (piques, banderilles, épées) et des leurres (cape et muleta) qui lui permettent de rivaliser avec son adversaire. Il a appris leur utilisation par un entraînement long et rigoureux ; c'est la technique qui n'est pas innée. Enfin, si le matador est inspiré (*duende*), le spectateur voit naître un art certes éphémère et même évanescent, mais dont la beauté efface le côté dramatique et le spectre de la mort.

## Remerciements

Écrire un livre est une belle aventure qui procure beaucoup de bonheur. Mais pour parvenir au but, comme le matador entouré d'une équipe variée, il m'a fallu une *cuadrilla* complète qui m'a aidé et encouragé.

Merci à mes *empresarias* Patricia et Florence qui ont cru en moi et m'ont soutenu avec fermeté.

Merci à mes photographes qui ont *aguanté* dans le sillage tracé par Patrick; merci à Christian et Gérard qui ont officié en toute loyauté, cliquant de loin sans jamais *carioquer* jusqu'à quatre fois de suite pour le même sujet; merci à Patrick, Nicolas, Michel et Philippe dont les banderilles ont mis en valeur le texte qui leur était opposé.

Merci à l'infographiste Alice qui, comme un *mozo de espada*, a assumé un travail peu connu du public mais essentiel et indispensable; elle s'est acquittée avec célérité, efficacité et qualité de sa tâche sans se départir de son sourire.

Merci au coach Christian qui m'a conseillé et ouvert des portes.

Merci à Miguel qui maîtrise si bien les relations avec la presse.

Et merci aussi aux fans de la Peña familiale et à tous les amis qui m'ont supporté...



## Index des mots espagnols

	<i>Page</i>		<i>Page</i>
A campo abierto .....	16	Anillas .....	30
A cuerpo limpio.....	22	Añojo.....	29
A jurisdicción .....	63	Apartado.....	58
A porta gayola .....	62	Aplomado.....	105
A un tiempo .....	110	Apoderado.....	56
Abanico .....	104	Arena.....	57
Aburrimiento.....	96	Arenero.....	60
Acometida .....	49	Arrastre.....	60
Acoso (por).....	16	Arreglar .....	123
Afeitado.....	123	Ayuda .....	56
Afición.....	88	Ayudado .....	100
Agresividad.....	51	Bajonazo .....	111
Aguante .....	95	Barbear .....	62
Al encuentro .....	110	Barrera.....	57
Al natural.....	100	Batacazo .....	68
Al sesgo .....	81	Becerrista.....	55
Al sobaquillo.....	82	Becerro .....	29
Al violín.....	81	Berrido .....	37
Alegría.....	19	Blando .....	25
Alguaciles .....	59	Bodega.....	127
Amorcillado.....	114	Boyante.....	81
Andarín .....	107	Bramido.....	37

	<i>Page</i>		<i>Page</i>
Bravucón.....	69	Codicia .....	20
Bravura .....	17	Codillero.....	98
Brindar .....	85	Cogida.....	38
Brocho.....	20	Cojo.....	62
Bronca .....	60	Coleta.....	130
Bronco.....	50	Colorado.....	61
Buena hechura.....	30	Competencia .....	69
Burladero.....	57	Conocedor.....	30
Burriciego.....	33	Contre-querencia.....	18
Cabaña brava.....	133	Cornada.....	38
Cabestro .....	28	Corral .....	44
Cachete.....	115	Corredor.....	44
Caída.....	111	Corta .....	112
Callejón .....	57	Crotales .....	27
Cajón.....	29	Cruceta .....	67
Cambiar.....	86	Cruz.....	108
Campo.....	35	Cruzarse .....	92
Caípea.....	55	Cuadra de caballos.....	72
Cárdeno.....	61	Cuadrilla.....	55
Cargar la suerte.....	91	Cuarteo.....	78
Carioca .....	67	Cuatreño.....	29
Cariocando .....	71	De frente .....	100
Carpintero .....	57	De pitón a pitón .....	86
Casta.....	17	Delantera.....	111
Casta con genio .....	50	Derechazo.....	88
Cencerros.....	34	Derribo (por).....	16
Cercado .....	44	Derrote .....	38
Chicuelina .....	69	Desarrollado .....	58
Chiquero .....	58	Descabello .....	114
Choto .....	28	Desecho.....	20
Cinqueño.....	29	Desecho de tienta .....	22
Citar .....	64	Desencajanimiento .....	43
Cite.....	18	Deshijar.....	28
Clarines .....	58	Desplante.....	103



	<i>Page</i>		<i>Page</i>
Desprendida .....	111	Guarismo.....	29
Destete .....	28	Gusto.....	36
Distraído.....	66	Hachazo .....	38
Doblón .....	86	Hasta la bola.....	112
Dominio .....	100	Hasta la cruz.....	112
Duende.....	127	Hechura.....	61
Embestida.....	52	Herradero .....	28
Empapar.....	90	Hondo .....	112
Empresa.....	88	Humillar .....	19
En la cruz .....	111	Ida .....	113
En su sitio.....	64	Indulto.....	25
Encaste .....	133	Izquierdo .....	100
Encimiste .....	129	Kikiriki .....	102
Engaño .....	20	Laedita.....	111
Entera.....	112	Lagartijera .....	112
Eral.....	29	Levantado.....	70
Escobillarse.....	123	Lidia .....	11
Espada .....	85	Lidiador.....	79
Espada contraria.....	111	Ligado .....	91
Espontáneo.....	85	Lopesina .....	69
Faena de muleta.....	52	Machetear.....	86
Fanfarrón .....	69	Maestro .....	56
Farol .....	102	Mala casta.....	50
Fiereza.....	18	Mamón.....	28
Fijeza.....	18	Mandar.....	90
Frente a frente .....	80	Mandón.....	41
Fuera de cacho.....	92	Manejo .....	44
Funda .....	45	Mansedumbre.....	65
Fundacionales .....	133	Manso.....	52
Gaonera.....	69	Manso perdido .....	70
Garrocha.....	16	Mariposa .....	69
Gazapón .....	107	Matar.....	54
Genio.....	20	Matatoros .....	54
Golletazo.....	111	Mayoral .....	30

	<i>Page</i>		<i>Page</i>
Media .....	112	Pico .....	98
Media luna .....	109	Pienso .....	45
Media-verónica.....	69	Pinchazo.....	106
Medios (los).....	57	Pitido.....	37
Mete y saca.....	110	Pitón.....	45
Molinete.....	102	Planchada.....	90
Monosabio.....	60	Poder a poder.....	80
Montera.....	83	Por dentro.....	90
Morillo .....	67	Puntazo .....	39
Movilidad .....	19	Puntilla .....	115
Mozo de espada.....	56	Puntillero.....	56
Mueco .....	45	Querencia .....	18
Mundillo .....	125	Quiebro .....	81
Navarra .....	69	Quite .....	22
Nobleza .....	19	Rateros .....	57
Novillero.....	55	Reatas .....	23
Novillo.....	29	Rebolera .....	69
Nube.....	33	Rebufe .....	37
Oído .....	34	Reburdeo .....	37
Olfato .....	35	Rechazar.....	56
Pala.....	38	Recibir .....	109
Palo.....	100	Recintal .....	28
Panza .....	98	Recoger.....	91
Parado.....	70	Reconocimiento.....	33
Parar .....	90	Recortadores.....	30
Paseo.....	59	Recorte .....	63
Pastueño .....	95	Recta.....	52
Patio de caballos .....	58	Refilón.....	67
Pecho.....	102	Regatón .....	75
Pelea .....	11	Regular .....	20
Peón de lidia .....	78	Rejón .....	71
Pescuecera.....	111	Rejoneador .....	72
Peto .....	64	Remate .....	122
Pica de tintera.....	17	Reseña .....	71

	<i>Page</i>		<i>Page</i>
Rondeño .....	128	Torilero .....	60
Salida a hombros .....	99	Torista .....	74
Sentido .....	20	Toro de fuego .....	30
Señal .....	29	Toro del aguardiente .....	30
Serpentina .....	69	Transmisión .....	54
Sesgo por dentro .....	81	Trapío .....	21
Sesgo por fuera .....	81	Trasera .....	111
Sin vergüenza .....	88	Trastos .....	55
Soso .....	63	Trinchera .....	102
Suavidad .....	52	Utrero .....	29
Sueldo .....	56	Va a más .....	54
Suerte .....	71	Vacas de vientre .....	16
Suerte contraria .....	106	Vaquero .....	31
Suerte natural .....	106	Varetazo .....	38
Tablas (las) .....	57	Veedor .....	56
Tacto .....	36	Verónica .....	63
Tamaño .....	22	Vista .....	33
Tapar la salida .....	67	Volapié .....	107
Tapia .....	16	Voltereta .....	87
Tardo .....	89	Vuelta .....	58
Templado .....	18	Vuelta de campana .....	69
Templar .....	90		
Tendida .....	112		
Tercio .....	49		
Tercios (los) .....	57		
Tienta .....	17		
Tienta de machos .....	22		
Tientado .....	16		
Tira líneas .....	98		
Toque .....	19		
Toreo .....	55		
Toreo de salon .....	95		
Torerista .....	74		
Toril .....	58		



# Bibliographie

Exceptionnellement, nous donnons ici une bibliographie chronologique. La tauromachie a beaucoup évolué en deux siècles. Les textes que nous citons sont tous d'importante valeur, surtout au moment où ils ont été publiés. Ils peuvent perdre de leur influence dans le temps, mais ils permettent de suivre l'évolution de la corrida, sinon la comprendre.

Les trois premiers ouvrages sont fort anciens; il existe heureusement de très nombreux fac-similés de ces livres de base.

DELGADO Josef « HILLO », *La Tauromaquia ó arte de torear*, Manuel Ximenez Carreño, Cadix, 1796.

MONTES Francisco, *El Arte de torear*, Madrid, 1836.

ODUAGA-ZOLARDE (Aguado de Lozar), *Les Courses de taureaux expliquées. Manuel tauromachique à l'usage des amateurs de courses*, 1854.

PLUMETA (ANDRE Léonce), *La Tauromachie moderne*, Imprimerie régionale, Nîmes, 1913.

UNO AL SESGO (ORTS RAMOS Tomás), *El Arte de ver los toros*, La Fiesta Brava, Barcelone, 1929.

LEAL Juan (CISTAC Jean), *Toros*, Raymond Picquot, Bordeaux, 1935.

VARO Juan, *Toros, Toreros, Corridas*, Raymond Picquot, Bordeaux, 1948.

LESTIÉ Georges, *Règles et secrets de la corrida*, Jean Lacoste, Mont-de-Marsan, 1949.

PACO TOLOSA (LAFRONT Auguste), *Encyclopédie de la corrida*, Prisma, Paris, 1950.

POPELIN Claude, *Le Taureau et son combat*, Plon, Paris, 1952.

CORROCHANO Gregorio, ¿*Qué es torear?*, Revista de occidente, Madrid, 1966.

POPELIN Claude, *La Tauromachie*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

CASANOVA Paul et DUPUY Pierre, *Dictionnaire tauromachique*, Jeanne Laffitte, Marseille, 1981.

DOMECQ Y DÍEZ Álvaro, *Toro bravo*, Les Presses du Languedoc, Montpellier, 1985.

ORTEGA Rafael, *El Toreo puro*, Quites, Valencia, 1986.

RODRÍGUEZ MONTESINOS Adolfo, *Entre campos y ruedos*, Consejo general de colegios veterinarios de España, 1991.

DEL MORAL José Antonio, *Comment voir une corrida*, La Presqu'île, Lormont, 1995.

ORTIZ Santi, *El Arte de ver toros*, Espasa-Calpe, Madrid, 1999.

RAMÓN José Luis, *Tauromachie à l'usage de l'aficionado*, Louba-tières, Carbonne, 2000.

RODRÍGUEZ MONTESINOS Adolfo, *Prototipos raciales del vacuno de lidia*, Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, Madrid, 2002.

BÉRARD Robert, *La Tauromachie, histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, Paris, 2003.

AMORÓS Andrés, *El Toreo de frente. Manolo Vázquez*, Biblioteca nueva, Madrid, 2005.

CARRÈRE Bernard, *Les Élevages de taureaux de combat, origine et évolution*, L'Atelier des brisants, Mont-de-Marsan, 2007.

PRIETO GARRIDO José Luis, *El Toro bravo en el campo*, Almazura, Cordoue, 2008.

PRIETO GARRIDO José Luis, *Como ver el toro en la plaza*, Almazura, Cordoue, 2009.

PRIETO GARRIDO José Luis, *El Toro bravo : ganaderías míticas*, Almazura, Cordoue, 2012.

RYAN Robert, *El Toreo de capa*, Alianza, Madrid, 2012.

PURROY Antonio, *Comportement du taureau de combat*, Atlantica, Biarritz, 2014.

CARRÈRE Bernard, *Regarder pour reconnaître un taureau de combat*, Passiflore, Dax, 2015.





## Crédits photographiques

Patrick Paul : couverture.

Christian Bégué : 16, 55, 63, 64-65 (4), 68 (4), 75, 81, 85, 91 (2), 93, 107 (4), 116, 124, 129, 130, 135, 162.

Gérard Le Metayer : 18-19 (4), 27, 28, 36, 51, 59, 62, 66, 74, 78-79 (4), 89, 99, 101, 104, 109 (3), 111, 114, 115, 123, 129, 148, 149.

Nicolas Couffignal : 137, 139, 142, 145, 153, 157, 164, 167.

Patrick Barranx : 42.

Michel Lamoulié : 173.

Philippe Salvat : 16 (coll. perso.).



# Table des matières

<b>Avertissement au lecteur</b>	<b>9</b>
<b>Introduction</b>	<b>11</b>

## PREMIÈRE PARTIE

### **COMPORTEMENT DU TAUREAU À L'ÉLEVAGE** **13**

<b>La sélection ou comment naît un toro bravo</b>	<b>15</b>
Autrefois	15
<i>Tienta por acoso y por derribo</i>	15
Essai des vaches dans l'arène	17
Sélection des mâles	21
<i>Tienta de machos</i>	22
Le choix des reproducteurs	23
L'insémination artificielle	26
<b>L'évolution du taureau</b>	<b>27</b>
La naissance	27
La petite enfance	28
La ferrade	28
Le devenir du veau	29
Les hommes de l'élevage	30

<b>Sensibilité et armes du toro</b>	<b>33</b>
La vue ( <i>vista</i> )	33
L'ouïe ( <i>oído</i> )	34
L'odorat ( <i>olfato</i> )	35
Le goût ( <i>gusto</i> )	36
Le toucher ( <i>tacto</i> )	36
Les cris du taureau	37
Les cornes, armes du taureau	38
Le danger du taureau	39
<b>La vie sociale du taureau</b>	<b>41</b>

## DEUXIÈME PARTIE

### LE COMBAT DANS L'ARÈNE **47**

<b>Éléments de la confrontation</b>	<b>49</b>
Le taureau	49
L'homme et son équipe	54
L'arène	56
Le <i>paseo</i>	59
<b>Premier tiers et piques</b>	<b>61</b>
L'entrée du taureau	61
Premier contact avec la cape	62
La pique	64
Le <i>quite</i>	68
Le but de la pique	70
L'évolution de la pique	71
L'importance du cheval	75
<b>Deuxième tiers : les banderilles</b>	<b>77</b>
Tactique	77
Technique	78
Pose par le matador	80

Les conséquences	82
Les banderilles noires	83
<b>Troisième tiers : le travail de muleta</b>	<b>85</b>
La tactique	85
Technique de la passe de la main droite	88
Conséquences de la passe	92
Les problèmes posés par les taureaux	95
Passe de la main gauche	100
La fin de la série de passes	102
<i>Le desplante</i>	103
<b>La mise à mort</b>	<b>105</b>
L'estocade	105
La tactique	105
La technique	107
Techniques intermédiaires	110
Résultat de l'estocade	110
Trucages et tricheries	113
<i>Le descabello</i>	114
<i>La puntilla</i>	115
<b>Anomalies du comportement</b>	<b>117</b>
Anomalies se situant au niveau de l'élevage	117
Anomalies dues au transport	120
Anomalies dues au combat	120
Anomalies par des interventions extérieures	122
Les cornes	122
Les problèmes de dopage	125
<b>Et si tout se passe bien...</b>	<b>127</b>
L'art	127
Le style	128
Les toros	129

## TROISIÈME PARTIE

<b>LE COMPORTEMENT DES DIFFÉRENTES CASTES ET ENCASTES</b>	<b>131</b>
<b>Caste navarraise</b>	<b>135</b>
<b>Caste Cabrera</b>	<b>137</b>
<b>Caste Gallardo</b>	<b>139</b>
<b>Caste Vázquez</b>	<b>141</b>
<b>Encaste Murube</b>	<b>143</b>
<b>Encaste Saltillo</b>	<b>145</b>
<b>Encaste Santa Coloma</b>	<b>147</b>
<b>Encaste Albaserrada</b>	<b>149</b>
<b>Encaste Urcola</b>	<b>151</b>
<b>Encaste Gamero-Cívico</b>	<b>153</b>
<b>Encaste Pedrajas</b>	<b>155</b>
<b>Encaste Rincón-Núñez</b>	<b>157</b>
<b>Encaste Tamarón-La Corte</b>	<b>159</b>
<b>Encaste Domecq</b>	<b>161</b>
<b>Encaste Atanasio Fernández</b>	<b>165</b>
<b>Encaste Torrestrella</b>	<b>169</b>
<b>Encaste Villamarta</b>	<b>171</b>
<b>Encaste Vega-Villar</b>	<b>173</b>
<b>Encaste Hidalgo-Barquero</b>	<b>175</b>
<b>Conclusion</b>	<b>177</b>
<b>Remerciements</b>	<b>181</b>
<b>Index des mots espagnols</b>	<b>183</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>189</b>
<b>Crédits photographiques</b>	<b>193</b>

Imprimé en France  
par France Quercy à Mercuès (46)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : mars 2017  
ISBN : 978-2-918471-60-8

Programme éditorial soutenu par



